

PAGES
MANQUANTES

K-77-5-



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal.

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

LISEZ Le Samedi

MAGAZINE HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

40 PAGES

5 CENTS

40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les depositaires ou chez les edits-proprietaires
Poirier Bessette & Cie., 200 Blvd. St Laurent, Montreal

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques - Montreal, Can.



<i>Dim.</i>	<i>Sund.</i>	<i>Mard.</i>	<i>Merc.</i>	<i>Jeud.</i>	<i>Vend.</i>	<i>Sam.</i>
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

à Canada et États-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie.

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulev. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 5, No 5. Montréal, Mai 1912

Autour d'Un Sinistre

Le "Titanic", ainsi que l'indique son nom, était un gigantesque navire. Il réunissait toutes les luxueuses commodités qu'il soit possible de rêver.

Un double fond et des compartiments étanches paraissaient devoir le préserver de toute conséquence fâcheuse de collision; une installation moderne de télégraphie sans fil pouvait, en cas de besoin, faire entendre l'appel de détresse à une énorme distance.

Il y avait bien là, en effet, de quoi inspirer confiance aux passagers. Le malheur, probablement, c'est que tout cela en a trop inspiré à ceux qui en avaient assumé la direction.

Alors que tant d'autres bateaux, de moindre importance, font de splendides traversées sans encombre quoique en possession de moyens inférieurs, le "Titanic" a dû croire qu'il était de sa dignité de faire mieux encore.

Il avait déjà l'énormité de la masse et le luxe, il lui aura fallu la vitesse.

Il aura voulu accomplir une prouesse et n'a réussi qu'à une sombre catastrophe.

C'eût été sans doute matière à d'élogieux articles que d'accomplir en moins de temps que les autres un voyage dange-reux à cette saison et de l'accomplir pour un premier voyage.

Il y avait là de quoi flatter agréablement l'amour-propre, c'est certain, mais si ces jeux sont permis lorsque l'on risque sa seule existence à soi-même — et encore dans un but utile—cela devient criminel lorsqu'on a charge d'âmes.

L'homme n'est pas du bétail, on doit respecter un peu mieux son existence.

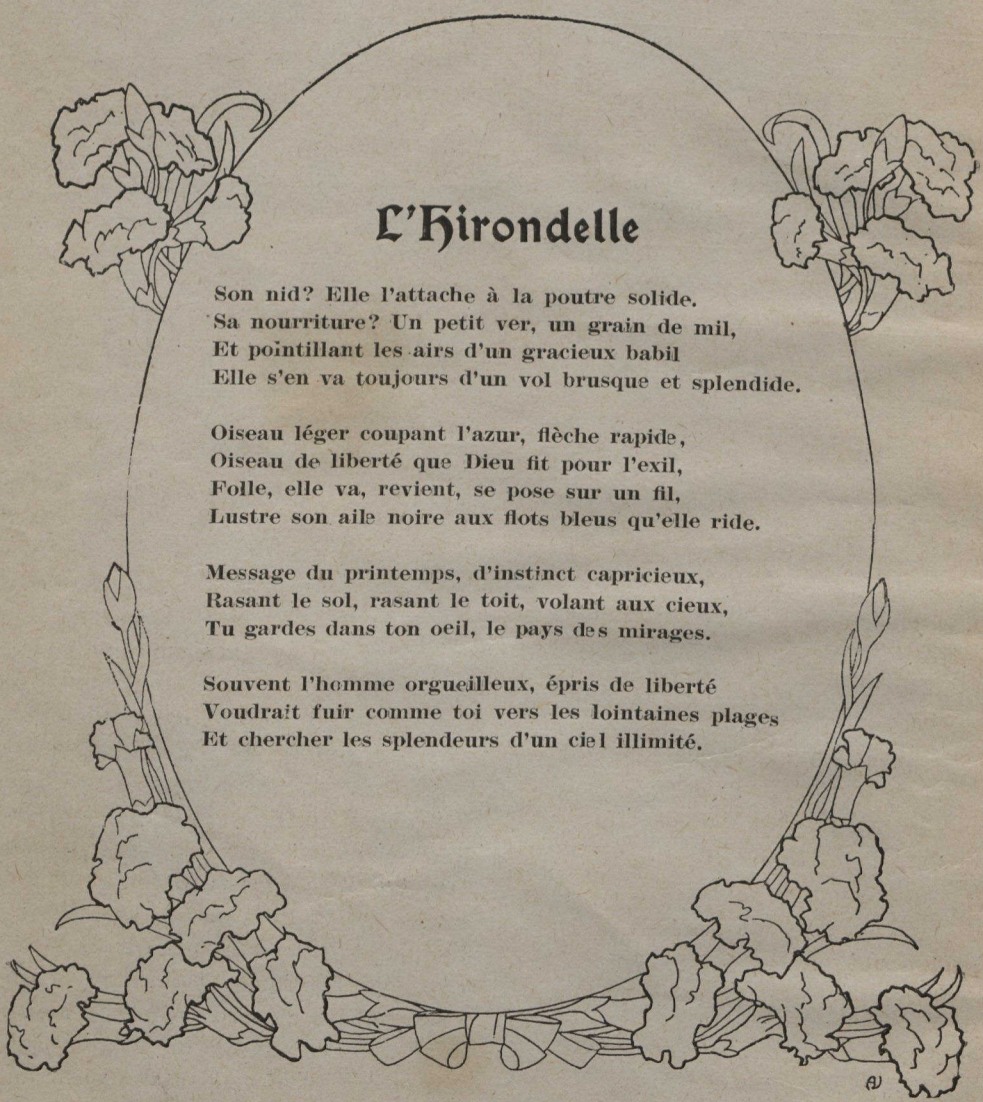
Le "Titanic" a, paraît-il, heurté la ban- quise en grande vitesse, alors qu'il était déjà prévenu du danger. Devant un tel fait, on ne sait plus ce dont on doit s'é- tonner le plus: d'une insouciance extraor- dinaire ou du désir effrené d'établir, mal- gré tout un record!

Une terrible leçon se dégage de ce fait qui n'est malheureusement pas isolé; il est probable d'ailleurs que des disposi- tions seront prises à l'avenir pour empê- cher le renouvellement de pareilles choses.

Cela ne remontera pas les malheureux naufragés du fond de l'abîme. Lorsque l'on songe à tous ces gens brusquement arrachés à la vie, au désespoir de ceux qui les attendaient ou les avaient vus par- tir avec un secret serrement de coeur et que l'on réfléchit qu'au lieu de la traver- sée heureuse qu'on leur promettait, c'est la plus épouvantable mort qu'on leur a réservée, ce sont ceux-là seuls et leurs fa- milles que l'on plaint.

Mais il doit en être d'autres à qui la justice humaine doit avoir le droit de de- mander un compte terrible.

Roger Francoeur.



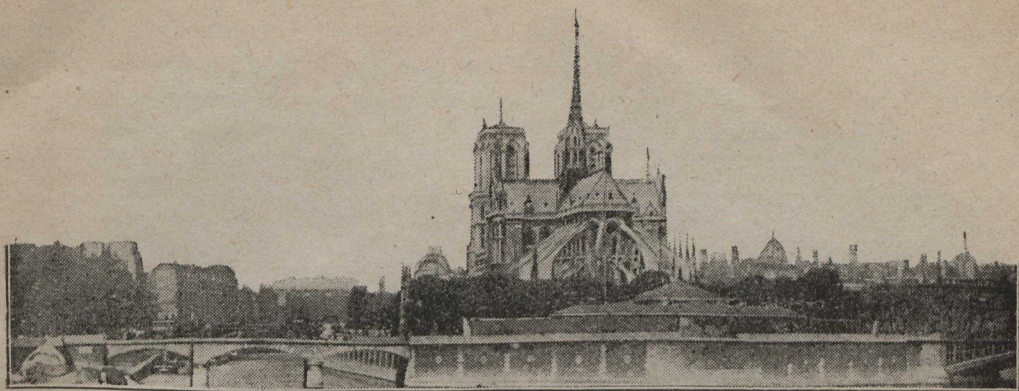
L'Hirondelle

Son nid? Elle l'attache à la poutre solide.
Sa nourriture? Un petit ver, un grain de mil,
Et pointillant les airs d'un gracieux babil
Elle s'en va toujours d'un vol brusque et splendide.

Oiseau léger coupant l'azur, flèche rapide,
Oiseau de liberté que Dieu fit pour l'exil,
Folle, elle va, revient, se pose sur un fil,
Lustre son aile noire aux flots bleus qu'elle ride.

Message du printemps, d'instinct capricieux,
Rasant le sol, rasant le toit, volant aux cieux,
Tu gardes dans ton oeil, le pays des mirages.

Souvent l'homme orgueilleux, épris de liberté
Voudrait fuir comme toi vers les lointaines plages
Et chercher les splendeurs d'un ciel illimité.



Vue d'ensemble de Notre-Dame de Paris.

NOTRE-DAME DE PARIS

Par Louis Roland

PARMI les plus beaux monuments, on cite avec juste raison l'église cathédrale Notre-Dame de Paris.

Masse énorme de pierre artistiquement sculptée, le gigantesque monument qui s'élève en plein cœur de Paris a vu bien des générations disparaître.

Tour à tour, il a connu les époques troublées des invasions, le faste merveilleux des fêtes royales, les jours sombres des révolutions et les élans formidables d'un peuple luttant pour la défense de son sol.

Successivement les hautes tours de Notre-Dame ont vu défiler les soldats de presque toutes les nations européennes ; elles ont vibré aux échos de clameurs de triomphe ou de désespoir comme à la voix des canons.

Tout cela a passé ; le monument est demeuré.

Ceux qui l'ont édifié ou restauré dorment depuis longtemps dans la tombe comme y dorment également ou s'y cou-

cheront fatalement ceux qui insultent à sa gloire.



L'endroit où s'élève Notre-Dame de Paris forme une petite île au milieu de la Seine.

Il y a dix-neuf cents ans qu'un temple s'élevait déjà en ce lieu, mais ce temple, n'avait assurément pas, à cette époque, la même destination que la cathédrale actuelle.

Il était consacré à Jupiter, ainsi que l'indique une pierre votive retrouvée en 1711.

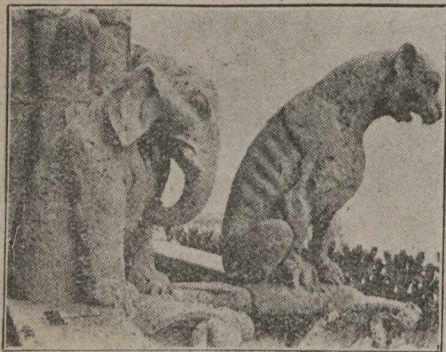
Sur son emplacement, les chrétiens, à leur tour, construisirent une basilique ; on la signale déjà en l'an 400.

Ce n'était pas encore le monument actuel puisqu'on reconstruisit cette basilique deux cents ans plus tard ; puis une

deuxième église s'ajouta encore à la première et leur ensemble constitua la première cathédrale de Paris.

Cette première cathédrale devait subir

encore en édifier seulement le gros oeuvre car ce n'est qu'en 1257 que fut construit le charmant portail du sud.



Ceux-ci paraissent regretter quelque lointaine et heureuse contrée.

aussi ses revers. Lors des invasions normandes, elle fut partiellement incendiée; la moitié seule en demeura debout.

Les choses demeurèrent en cet état pendant un certain temps, puis, en l'an 1163, nous assistons à la naissance de l'édifice d'aujourd'hui.

Ce fut Maurice de Sully, alors évêque de Paris qui décida la chose; la première pierre fut posée par le pape Alexandre III et le roi Louis VII et quarante ans plus tard, l'église était ouverte au culte.

Presque un demi-siècle avait été nécessaire à sa construction!

Il est vrai qu'il y a 750 ans, on ne disposait pas des moyens mécaniques modernes qui facilitent l'art du bâtiment comme aujourd'hui. Cela n'empêchait pas, bien au contraire, d'accomplir d'admirables travaux dont la solidité nous étonne autant que leur délicatesse nous émerveille.

Il fallut donc, ai-je dit, quarante années de labeur pour édifier Notre-Dame et

La façade principale de Notre-Dame a un majestueux aspect; elle a une largeur de cent trente pieds et trois admirables portes s'y ouvrent: au centre, celle dite du "jugement"; à droite, celle "de Ste-Anne"; et à gauche, celle "de la Vierge".

Deux tours énormes s'élèvent côte à côte, avec une hauteur de deux cent quarante-quatre pieds.

Ces tours sont sculptées avec un art infini et étrange.

Une ascension dans ces tours et une promenade dans les multiples passages que l'on y rencontre s'impose au visiteur.

Pour la modique somme de cinquante



Cette gargouille semble prêcher un perpétuel sermon à la ville immense.

centimes ou dix cents, une vieille dame, dont c'est le rôle de servir de guide aux étrangers, vous promènera sur tous les points accessibles du vaste monument en



La méditation; telle semble être la signification de cette gargouille.



A remarquer l'horrible expression de cette figure.



Ours, ou autre animal? l'artiste qui l'a fait l'a su lui seul.



Les aigles eux-mêmes sont représentés.

vous expliquant ce qu'il y a de curieux à voir.

Ce n'est pas cher ; les explications tiennent peut-être un peu plus de la légende



Un monstre de pierre de Notre-Dame.

que de l'histoire, mais on ne regrette pas le modique prix d'entrée devant la curiosité des sculptures et la magnificence du panorama qui se déroule à la vue.

Chaque angle des divers passage est orné de figures singulières, sculptures de personnages ou plutôt d'êtres bizarres tels que l'on en voit dans certains rêves.

Leur vue cause une impression toute particulière surtout que la position de certains d'entre eux, dans des passages où ne pénètre pas le soleil, ajoute encore à l'étrangeté de leur expression et de leur attitude.

Le contraste est frappant entre l'aspect de ces fantastiques personnages, évocateurs de siècles disparus, et celui de l'immense cité où l'on sent la vie moderne dans toute son intensité.

Les bizarres ornements dont il s'agit, se nomment des "gargouilles".

Leur destination est simple—plus simple que leur forme.—Elles servent premièrement à orner et aussi à écouler l'eau des toits et galeries lorsqu'il pleut.

Un système de canaux appropriés dirige cet eau à l'intérieur du personnage et la fait ressortir par la bouche ; l'effet produit, par un jour de grande pluie, mé-



Cet être horrible semble le produit d'un affreux rêve.

rite la peine d'être vu, à condition de ne pas se placer sous la chute, bien entendu !

Les sculpteurs qui, aux diverses épo-

ques, ont contribué à cette décoration toute spéciale, ont donné libre cours à leur imagination.

Chacun d'eux a représenté un être se rattachant, soit à une légende, soit à la personnification d'un vice quelconque.

C'est ainsi que la cruauté, l'avarice, la gourmandise, etc., montrent leurs hideuses figures; elles semblent indiquer que toute l'eau du ciel ne saurait faire disparaître les stigmates de ces défauts; depuis bien des siècles, en effet, elles en déversent toujours avec le même rictus.

Certains de ces monstres de pierre sont placés de telle sorte qu'ils paraissent dé-

quelques-unes, les plus curieuses.

Sur la gravure d'ensemble de la cathédrale on ne peut les apercevoir, elles sont confondues dans la masse, et cependant, chacune d'elles, étudiée séparément, permet de se rendre compte de leur grosseur et, par suite, de colossales proportions du mouvement tout entier.



En définitive, le touriste emporte de sa visite une impression qu'il n'aurait pu soupçonner auparavant et dont cet article ne peut donner qu'une faible idée.

Il faut, naturellement ne pas s'en



Sont-ce des hommes? des animaux? Ce ne sont que des géants de pierre.

fier les lois de l'équilibre; on craint que la moindre poussée ne suffise pour les précipiter en bas de la corniche où ils s'avancent audacieusement.

Il n'en est rien cependant et bien des institutions, qui semblent plus fermement établies, tomberont avant eux.

Du pied des tours, les "gargouilles" ont peu d'apparence; on les croirait de petite taille. Or, presque toutes sont plus hautes qu'un homme.

Nous donnons ici la photographie de

tenir à l'examen de l'extérieur, mais visiter aussi l'intérieur de la cathédrale.

Là, tout est grandiose également, et d'une richesse extraordinaire; une elôture magnifique enferme le chœur et le sépare des autres chapelles dont le nombre est bien fait pour surprendre; il y en a trente-sept.

On voit que l'ancien temple de Jupiter a fait place à un monument bien différent.

L'endroit n'a certes pas perdu au change, bien au contraire.



Mai, mois des fleurs.



LE VIN DE CHAMPAGNE

Par le Champenois

TOUT le monde connaît—de vue tout au moins—ces bouteilles épaisses, coiffées d'or ou d'argent et revêtues d'une étiquette dont la vue seule évoque un vin savoureux... et passablement coûteux.

Il est peu de monde, dis-je, qui ne sache pas ce que c'est que le vin de Champagne, ou, comme on l'appelle plus simplement "le Champagne".

Voilà ce que peu connaissent et je suis persuadé qu'un petit voyage—en idée—dans les caves gigantesques où se prépare la liqueur d'or, intéressera les lecteurs de la "Revue Populaire".



Avec quoi, d'abord, fait-on le champagne ?

Mais, comment est fabriqué ce vin ? Avec du raisin sans doute ; mais ce raisin demande une culture spéciale, un climat particulier et un traitement approprié.

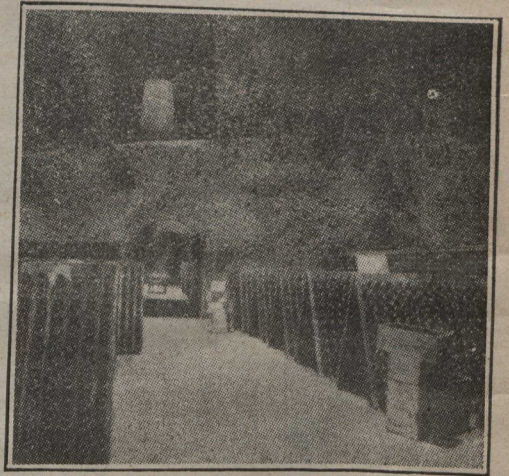
Chaque "terroir" produit son fruit ; de même qu'il faut pour le "Bordeaux" un sol s'échauffant facilement et une température plutôt lourde qui mûrit en quelque sorte le raisin "à l'étouffée", de même il faut au Champagne un sol crayeux, une culture passionnément adroite et tous ces soins consécutifs qui sont comme la reliure d'un beau livre.

Si nous prenons le champagne à la terre même, nous voyons que le vigneron ou le viticulteur—car il y a les deux autour d'Epernay ou de Reims, le paysan qui travaille "sur lui" qui cultive la vigne venant de son père et qu'il repassera à son fils, et de vastes clos traités administrativement—se donner d'un bout de l'année à l'autre un mal énorme pour assurer la récolte et en assurer surtout la qualité. Avec l'hiver reviennent la mise en état de toute la culture, l'arrachage des vieux plants et leur remplacement ; au printemps, les labours, les binages, la taille, le fichage des échalas, si le propriétaire n'a pas adopté le moderne fil de fer. Puis viennent les pincements, l'attachage ; et les traitements contre les maladies parasitaires, mildew, oïdium, et autres engeances inconnues autrefois et qui coûtent maintenant beaucoup de peine au possesseur de vignes. La Champagne est un pays froid ; les gelées printanières y sont redoutables ; il faut recourir aux nuages artificiels si l'on veut protéger la fleur contre la caresse brûlante de la bise matinale. Enfin le raisin s'est formé ; la maturation s'est poursuivie ; on envisage l'heure de la récolte. Mais alors les bandes de moineaux francs qui sont les maraudeurs de toute sorte s'abattent sur toute la contrée. Il faut garder le jour ; il faut

veiller la nuit pour préserver la récolte contre ces ennemis innombrables. Voici l'heure de la vendange. Comme le personnel employé couramment à la culture, augmenté des membres de la famille et des amis ne suffirait pas, chaque propriétaire embauche des ouvriers du pays ou des Lorrains venant de chez eux dans de grandes voitures où ils s'entassent jusqu'à vingt et que traînent des mulets. Le patron forme ses équipes, ou "hordons" qui partiront chaque matin après le réveil de trois heures et la potée de soupe aux choux puisée à même la marmite, avalée à la lueur des lanternes. Les étoiles sont encore au ciel que la troupe s'ébranle pour s'attaquer aux ceps chargés de grappes noires—car c'est du raisin noir, du pineau, que sort le blond champagne—avec les serpettes effilées. Bien cueillir est un art. Il ne s'agit pas de se hâter à jeter pêle-mêle les grappes dans les "caques" mais bien de les prendre délicatement, une à une sans enlever la fleur du grain. Toute grappe apportée à la cuve doit être aussi fraîche et aussi nette que si elle était destinée à être présentée à table pour le dessert, c'est-à-dire exempte de grains pourris ou insuffisamment mûrs. Le grand commerce champenois reçoit de diverses voies la matière première. Chaque maison récolte par elle-même dans des domaines admirablement tenus. de plus, elle achète aux vignerons soit du vin aussitôt pressuré, soit du raisin qu'elle traite par ses propres moyens.

Voici le raisin acheminé vers le pressoir où trois pressées sont faites sur des moyennes de 8000 livres. La première va aux cuvées dites réservées, pour les champagnes hors ligne, du plus haut prix; la seconde et la troisième donnent le grand champagne courant; la quatrième fournit une qualité un peu inférieure connue sous

le nom de "tisane" et enfin la dernière donne une boisson destinée aux ouvriers. Du pressoir est sorti un jus sirupeux, couleur groseille qui n'a rien de particulièrement engageant. C'est, cependant, ce qui deviendra le liquide doré, clair, pétillant dont la mousse s'évadera des coupes au moment de porter la santé des hôtes. Quelles transformations vont s'accomplir? Dans la cuve, ce jus épais "travaillera" par la fermentation; les matières en suspension qu'il contient commenceront à se déposer et l'on aura au bout d'un mois un liquide déjà plus limpide qui va dor-



Un coin d'une cave de vin de Champagne

mir tout l'hiver dans des foudres souvent énormes, tel celui que j'ai vu moi-même dans une des importantes maisons de fabrication et qui contient la bagatelle de deux cent mille bouteilles!

Quant aux caves elles-mêmes, elles sont creusées à même la craie, à une profondeur qui varie de trente à cent pieds et la longueur des diverses galeries atteint dix et douze milles!

Chaque galerie ou travée renferme de 200 à 500 mille bouteilles et je pourrais

Le Vin de Champagne

citer telle cave où l'on a en permanence une réserve de dix millions de bouteilles.

Dans ces caves, le service s'y fait sur rails, l'éclairage est électrique et une nuée d'ouvriers et d'employés y circulent et y travaillent sans cesse. Ce curieux monde souterrain mérite le voyage. Du reste, il est courant, quand on est dans la région, d'aller visiter une cave et les proprié-
taires

du printemps on va se préoccuper de le rendre mousseux, ce qu'en terme de métier on appelle lui faire prendre la mousse, et qui demande beaucoup d'attention.

Il s'agit de mélanger les crus de façon à former des cuvées régulières correspondant aux habitudes commerciales de la maison. Or, comme aucune année n'est pareille, les ouvriers chargés de ce travail,



Le travail dans les caves

res ne se refusent jamais à satisfaire la légitime curiosité du public.

Les opérations qui se succèdent dans ces caves glaciales sont des plus intéressantes. Le jus qui a été envoyé automatiquement dans les cuves de fermentation s'est transformé en vin ; mais c'est encore un vin ordinaire. A la suite de soutirages méticuleusement faits à l'approche

doivent dépenser une véritable habileté pour constituer un stock qui ne donne pas de mécompte.

Automatiquement encore, le vin passe du foudre à la bouteille où il est immédiatement additionné d'une certaine quantité de sucre candi qui doit se transformer en acide carbonique. On a emprisonné le gaz qui lors du débouchage fournira le

vin pétillant. Il faut donc un bouchage hermétique, forcé, une armature de fil de fer l'empêchant de céder à la pression de ce gaz.

Tout le monde a vu un bouchon de champagne ayant servi et deviné par son diamètre primitif, qu'il a retrouvé, quelle énergie a été employé pour le faire pénétrer de force dans le goulot. La bouteille, de verre sombre pour protéger le vin contre la lumière, est très épaisse. C'est nécessaire pour résister à la pression du gaz, et malgré toutes les précautions prises, il y a toujours quelques éclatements. Embouteillée, bouchée, la bouteille va retrouver ses voisines, et vivre trois ou quatre années dans un demi-repos, car pendant ce temps elle aura encore affaire au "remueur" ouvrier chargé d'un travail d'où dépend le sort du vin. Pendant plus de trois mois les bouteilles sont placées la tête en bas, le cou enfoncé dans des panneaux posés de biais. Chaque jour, le remueur passe. La fermentation qui a transformé le sucre en acide carbonique a laissé un dépôt qu'il s'agit d'agglomérer et de faire descendre vers le bouchon aux fins de l'expulser. C'est pour y arriver que le remueur tour-

ne tous les jours la bouteille de façon à faire descendre le dépôt près du bouchon provisoire. Pour enlever ce dépôt on place la bouteille, toujours la tête en bas, dans une machine réfrigérante. Le dépôt forme un glaçon. Il suffit de faire sauter l'agrafe en fer pour que le glaçon tombe, emportant avec lui les impuretés du vin. Le dégorgeur rebouche alors la bouteille, ce qui demande un certain tour de main.

Le dosage donne aux diverses variétés—doux, sec, très sec—le degré de sucrage voulu pour satisfaire tous les goûts. Enfin, voici le bouchage définitif, le fil de fer, le plomb de garantie. L'habillage du bouchon en or ou en argent ne se fait qu'au moment de l'expédition.

Nous avons vu passer la bouteille de champagne par à peu près toutes les phases qui sont nécessaires à la perfection, et l'on s'est rendu compte qu'après tant et tant de manipulations, qui ne vont pas sans grandes pertes, le champagne pouvait réellement représenter une grosse valeur marchande.

Ne soyons donc pas surpris de voir afficher à des prix de 4 à 6 dollars, les bouteilles de ce vin qui a demandé tant de soins et que je vous souhaite à tous de posséder en abondance dans votre cave.





UNE RUDE EPREUVE

Nommons-la, si vous voulez, Pau'a.

Ah! la charmante jeune fille! Ah! la jolie chanteuse à roulades!

Les uns disaient :

—Une perle!

Les autres :

—Une étoile!

Mettons-les d'accord.

Paula était l'une et l'autre.

La vie de Paula était faite de bravos, de feuilletons louangeurs, de bouquets jetés à ses pieds, de nobles étrangers qui lui envoyaient non des vers, mais des invitations à souper au café chic.

Paula, heureuse de tout ce mouvement, répondait, hélas! suivant le langage du jour :

—Messieurs je vus dis : Zut!

Un jour, il lui arriva un télégramme de bien loin.

Je ne sais plus quel barnum lui demandait d'enjamber l'Atlantique pour venir se faire entendre sur les théâtres du Brésil pendant deux saisons seulement. Moyennant quoi, e'le recevrait, sans effort, deux choses bien difficiles à ressembler : la fortune et la gloire.

* * *

Paula laissa retomber sa jolie tête sur son coude un moment, puis elle dit au barnum, en langage téléphonique :

“ J'accepte, Monsieur.”

Et elle partit pour l'Amérique du Sud, à destination du Brésil.

Suivons-la sur le bateau.

Paula se rendait donc à Rio de Janeiro, où l'appelait un engagement tissu d'or et de soie.

—Paula est ici! se disaient les passagers.

—La jolie Paula!

—Paula qui a un gosier de fauvette!

—Pau'a la perle!

—Paula l'étoile!

—L'incomparable Paula!

A bord de tout navire, les passagers sont galants : c'est de tradition, cela. Aussi notre belle voyageuse fut-elle vite entourée d'une cour assidue.

Mais Paula savait que si les reines du théâtre épousent quelquefois des bergers, les simples mortels, les bourgeois, les notaires, les banquiers, n'épousent jamais les reines de théâtres.

Paula déclara donc tout haut qu'elle n'accepterait que les hommages d'un mari.

Un mari! Eh! de par l'hymen il s'en présenta jusqu'à trois! Que faire? Qui choisir? Lequel prendre de préférence entre ces trois amants également empressés et pressants?

* * *

Paula eut une idée : c'était d'aller confier sa peine au capitaine du navire, à qui, du reste, elle avait été paternellement recommandée.

Au récit de la jolie chanteuse, l'officier de marine sourit.

—Mademoiselle, dit-il, je vois ce qui vous gêne.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est que vous avez l'embarras du choix.

—Hélas ! oui, loup (de mer ; mais, comment donc sortir de cet embarras ?

—Oh ! mademoiselle, de la façon la plus simple du monde.

—Que voulez-vous dire, capitaine ?

—Nouvelle Pénélope, mettez vos prétendants à l'épreuve.

—Ça va.

—Eh bien, que celui qui vous prouvera le plus de dévouement devienne votre préféré.

—Très bien dit. Mais l'épreuve, que sera-t-elle, capitaine ?

—Voici, ma chère enfant. Nous allons organiser une petite noyade pour rire. Jetez-vous résolument à l'eau en pleine mer, et choisissez pour époux celui de vos amoureux qui se sera précipité dans les flots pour vous sauver. Au reste, pour vous, la belle, pas le moindre danger ; vous pouvez m'en croire. Un canot de sauvetage est là, tout prêt pour vous recevoir.

* * *

Le projet de l'officier s'accomplit à la lettre.

A un moment, Paula feint de se laisser tomber à la mer.

Immédiatement, deux des jeunes gens sautent par-dessus le bastingage.

Le troisième ne bouge pas.

Mais les deux premiers, terreneux d'occasion, ne savaient pas nager. Ce fut à grand'peine qu'on les repêcha.

Quant à Paula, elle était depuis longtemps en sûreté dans le canot disposé pour elle.

—Eh bien, lui demanda le capitaine en la retrouvant sur le pont, êtes-vous fixée, maintenant ?

—Mais non, moins que jamais. Ne sont-ils pas deux qui se sont jetés à la mer ?

—C'est vrai. Mais tenez, mademoiselle, entre ces deux-là, je vous prie de croire que mon cœur ne balancerait pas.

—Comment ?

—Non ! Je ne voudrais moi, ni de l'un ni de l'autre. Voyez donc ! des jeunes gens, des fous, qui se jettent à l'eau sans savoir nager ! Quel manque de réflexion ! quelle légèreté !

—Vous avez raison capitaine. Des gens ainsi dépourvus de bon sens feront de bien tristes maris.

—Pitoyables ! Et, à votre place, moi, je prendrais...

—Le troisième, peut-être ?

—Le troisième, précisément, celui qui n'a pas bougé, l'égoïste.

Eh bien, non : elle a choisi le capitaine. Et c'est bien fait.

—Capitaine, vous paierez pour tous les autres !



ROMAN COMPLET

La Chèvre et le Chou

Par Mme Roger Dombre

I

—Ma chère tante,

—Il ne faut pas vous inquiéter, mais je suis malade...

Après avoir lu cette phrase peu rassurante, la vieille marquise de Ténédar se leva brusquement de son fauteuil, malgré ses soixante-douze ans, et courut secouer le marquis son époux, qui somnolait sur le "Courrier de France," dans le pouffe voisin.

Il s'éveilla incontinent, ramassa son journal et s'écria :

—C'est une indignité, une infamie ! J'en rougis pour mon pays. Le gouvernement permettre cela !

—Il ne s'agit pas de politique, cria Mme de Ténédar dans l'oreille de son mari, qui était un peu sourd. Vous ne pensez jamais qu'à vos journaux, ce qui vous trouble et vous met en colère.

—Dame ! ma bonne amie !

—Vous ne pouvez rien changer à ce qui se passe actuellement dans notre pauvre pays.

—Hélas ! soupira le marquis, en levant les yeux au ciel.

—Done, tâchons de vivre en paix chez nous. Ecoutez ce qui nous arrive : il s'agit de Georges.

—Georges ?

—Georges, notre neveu, notre unique héritier, notre cher enfant.

—Eh ! bien ? il va venir ; avez-vous fait préparer son appartement ?

—Ah ! bien oui, mon pauvre ami, son appartement !

—Comment ? il nous fait faux-bond, ce mauvais sujet-là ?

—Attendez donc avant de l'accuser ; il est malade, le pauvre chéri.

Le marquis tressaillit à son tour :

—Hein ? que me dites-vous là, Yolande ?

George, malade ? Vous avez reçu un télégramme alors ?

—Non, qui me l'aurait expédié ? le cher petit n'a guère que nous au monde.

—Et sa marraine, Madame Labretelle, que vous oubliez, Yolande.

La marquise eut une petite moue dédaigneuse :

—Ah ! oui, je l'oublie toujours, la pauvre femme ; mais enfin, Georges ne vit pas sans cesse chez elle,

—C'est que, justement, il y est depuis environ un mois.

—C'est vrai !...

—Et elle vous écrit que notre neveu...

—Non, non, c'est Georges lui-même. Voyez plutôt sa bonne grosse écriture.

Et Mme de Ténédar se mit à lire de nouveau :

“ Ma chère tante,

“ Il ne faut pas vous inquiéter, mais je suis malade...”

—Pourtant, objecta le marquis en posant son journal et en assujettissant ses lunettes d'or sur un magnifique nez bourbonien dont il était très fier, si c'est Georges lui-même qui annonce cette nouvelle, il ne doit pas encore être en si mauvais état ; l'écriture est ferme...

—C'est positif, dit la marquise, qui alla se rasseoir dans son fauteuil ; je n'avais pas songé à cela. Vous me rendez la vie, Tanneguy ; je tremblais déjà pour ce cher enfant.

—Si vous continuiez la lecture de sa lettre, Yolande ?

—Avec plaisir, cher ami.

Et, de sa petite voix douce et usée qui allait à ses cheveux blancs et à sa peau fine à peine ridée, Mme de Ténédar poursuivait, rassérénée :

“...Malade, donc... — Ah ! malade d'ennui chez ma marraine que j'aime pourtant bien.”

—A qui le dit-il, que cette femme est insipide ! gémit la marquise en faisant une pose et en regardant son époux.

—Parbleu ! s'écria celui-ci ; une femme dont le mari avait des idées... subversives.

Où, ma chère, je dis bien. Chez elle,

Georges n'est pas dans un milieu sain, bon, et... Enfin vous voyez vous-même le résultat de son séjour à Labretelle que l'on affirme cependant être une résidence admirable.

Après s'être une minute fouetté le genou du bout d'un couteau à papier en ivoire travaillé, M. de Ténédar reprit :

“ Ce n'est tout de même pas une raison pour débiter par une phrase telle que celle-ci : “ Je suis malade.” Il vous a effrayée, ma chère, cet étourdi-là ! ”

—Un peu, fit la petite voix ténue ; mais c'est oublié puisqu'il s'explique plus loin. Je poursuis :

“...que j'aime pourtant bien. Croiriez-vous qu'elle veut me marier avec la fille d'un sous...”

—Hein ! cria le marquis en devenant rouge comme le petit ruban de la Légion d'honneur qui ornait sa boutonnière. Le marier, lui !... Elle ! cette...

—Tanneguy, calmez-vous, de grâce, vous savez que la colère vous fait mal, supplia la marquise qui, elle, était toute pâle. Laissez-moi finir ma lecture ; il faut bien que nous sachions ce qu'il adient de notre Georges..

—Vous avez toujours raison, Yolande. Je vous écoute, fit M. de Ténédar, résigné. Vous en étiez à la fille d'un sous...

—Préfet de Saône-et-Loire.

—Je m'en doutais ! grinça le vieillard exaspéré.

—“ Elle me “bassine”... — Il y a bien bassine, voyez donc, Tanneguy ; notre Georges écrit parfois si mal !

—Quand il est nerveux, parbleu ! c'est comme moi. Bassine, parfaitement, Yolande, c'est bien cela, répondit le marquis en retirant de son nez ses lunettes qu'il avait mises pour mieux lire le mot soi-disant indéchiffrable.

Et puis, vous savez, ajouta-t-il, goguenard, attendez-vous à trouver dans le style comme dans le langage de notre neveu des expressions bizarres. A fréquenter le monde qu'il fréquente à présent, il ne doit guère se former aux belles manières. Enfin ! Que vient-il ensuite ?

— "Me "bassine," comme nous disons au quartier latin, pour me la faire épouser. Je ne l'ai pas vue, cette demoiselle, qui, paraît-il, est encore un peu gamine..."

Il pourrait parler plus respectueusement d'une jeune fille, ne trouvez-vous pas, Tanneguy ? s'interrompt l'excellente femme un peu interloquée.

Dame ! au fond de son château des Orfraies, en plein Lyonnais, à dix-huit kilomètres de Tarare, et ne quittant guère le coin de son feu, elle ne voyait plus que quelques vieilles amies à l'élocution la plus châtiée, aux manières les plus parfaites.

—Peuh ! riposta M. de Ténédar, on peut dire cela de la fille d'un sous-préfet de Saône-et-Loire.

—C'est égal, je ne reconnais plus là notre neveu. Comme on voit que le cher enfant souffre de la vie qui lui est faite chez cette Mme Labretelle ; il en est malade.

—Peut-être pas tant que vous croyez, mon amie, fit le marquis en caressant ses moustaches blanches ; mais, par le misérable temps où nous vivons, les hommes ne savent plus parler des femmes avec respect.

—Dites-vous vrai ? s'écria la marquise avec une véhémence qu'on n'eût pas attendue de sa frêle et délicate personne.

Un soupir lui répondit seul et elle poursuivit, comme lassée et brisée par toutes ces révélations :

Vous concevez, chers et vénérés parents, que je ne voudrais pour un empire faire de la peine à ma marraine ; je veux ménager ses illusions, ses idées, ses projets mêmes qui ne visent qu'à mon bonheur, et je ne saurais lui résister en face."

—Parbleu ! une marraine à héritage ! — clama le marquis hérissé comme un coq. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui ! — Ah ! les sentiments vénals !

—Vénaux, mon ami, fit doucement la marquise. Pauvre Georges ! Je ne puis croire qu'il soit tombé si bas. Mais voyez ce qu'il nous demande :

"Je vous serai donc reconnaissant jusqu'à mon dernier jour, ma bien-aimée tante, si vous trouvez un prétexte plausible pour m'appeler par dépêche auprès de vous, ce qui tranchera toute difficulté.

Vous croyant souffrante, Mme Labretelle n'hésitera pas à me rendre la liberté, car elle est bonne au delà de toute expression et, je vous le répète, pour rien au monde je ne voudrais la blesser ou même la froisser.

Dans l'attente de votre télégramme, tante chérie, je vous baise les mains et, en offrant mes respects affectueux à mon oncle, je suis le plus soumis et le plus aimant des neveux.

GEORGES D'ALIBRAN."

Un grand silence pesa sur les époux à la suite de cette lecture.

Le marquis vint s'asseoir auprès de la cheminée et se mit à tisonner avec férocité, sans ouvrir la bouche, pendant dix bonnes minutes.

La marquise rêvait doucement, mais tristement, la lettre de Georges sur ses genoux.

Quoiqu'il y eût grand feu au salon et que de nombreux paravents atténuassent les courants d'air se glissant sous les portes de vieux chêne, un gai soleil d'avril achevait de se coucher dans un ciel de pourpre, d'or et de turquoise ; le parc aux arbres vénérables en était rosé ; et toute une jeunesse folle d'oiseaux en fiesse piaillait sur les branches centenaires, ayant l'air de rire de cette vieillesse que ne réchauffait même pas ce divin souffle de printemps.

—Yolande, dit tout à coup le marquis en posant les pincettes sur le marbre de la cheminée où elles glissèrent et roulèrent avec un tapage affreux qui ébranla les nerfs délicats de la vieille châtelaine.

—Tanneguy ?

—Nous avons eu tort de laisser Georges étudier le droit à Paris.

—Croyez-vous, mon ami ?

—Comment, si je le crois ? Avec la fortune que nous lui léguerons, Georges n'a pas besoin de travailler... ni de ménager autant sa marraine. Il aurait pu vivre aux Orfraies, à nos côtés, s'intéressant aux choses de la campagne, à la chasse, au pays...

—Et nous en aurions fait un inutile, mon ami, répliqua la petite voix usée qui eut une protestation pourtant, sous sa douceur habituelle.

—Un inutile ? Ma foi, non. Il aurait fait du bien dans cette contrée si bonne autrefois, rendue mauvaise aujourd'hui par les...

—Parlons de Georges, mon ami, interrompit la marquise en voyant une fois encore son mari s'aventurer sur le terrain brûlant de la politique. Je ne suis pas de votre avis, moi. Le cher enfant n'eût peut-être pas été heureux, constamment à nos côtés.

—Comment ! pas heureux ?

—Mon Dieu ! non. Nous ne sommes pas ses contemporains ; à la jeunesse, il faut la jeunesse ; nous n'avons ni les idées, ni les goûts, ni les habitudes de cette époque et nous les aurions imposés à Georges qui, à vingt-trois ans, dans le monde, eût paru un vieillard.

—Cependant, ma chère, avouez que les manières d'autrefois avaient du bon.

—Je ne dis pas le contraire, mais il faut marcher avec son siècle. Georges n'est sans doute pas pire que ses amis, que tous les jeunes gens de son âge et de son rang.

—Mais vous voyez que chez sa marraine...

—Il souffre parce qu'on veut lui faire épouser la fille de ce sous-préfet.

—Que Dieu confonde !

—Mais, à part cela, il se trouve bien à Labretelle et il y goûte les vacances qu'il a, certes, bien méritées après avoir conquis son diplôme de licencié.

—Oui, il fait partie du barreau, mais il ne plaidera pas. e

—Pourquoi ça ?

—Qui défendrait-il ? Les assassins ? les malfaiteurs ? les divorcés ? Jamais de la vie !

—Alors il ne retournera pas à Paris ?

—Qu'y ferait-il ? J'ai une meilleure idée à son sujet, Yolande.

—Voyons cette idée, mon ami.

—Si nous mariions notre neveu à la fille de nos voisins de Laquemère ? Qu'en dites-vous ?

—La pensée m'en est déjà venue, Tanneguy.

—Ah ! vous voyez ! fit le marquis tout joyeux en présentant à la flamme ses mains aristocratiques. Eh ! eh ! eh ! ça n'est pas un projet si sot ! Cette union

offre tous les avantages possibles : les quartiers de noblesse sont égaux des deux côtés ; les Laquemère sont de bonne lignée ; trois de leurs ancêtres sont morts sur l'échafaud en 93 ; un Laquemère s'est fait tuer au siège de La Rochelle où l'avait envoyé Richelieu... Leur écusson porte de gueules sur champ d'azur et d'or.

—Il est vrai que Jacqueline n'a guère quitté sa province, élevée, comme on dit, dans les jupes de sa mère ; Georges pourra la trouver un peu ignorante de ce qui se passe à Paris...

—Mais il ne sera que plus certain d'avoir une compagne fidèle, dévouée, soumise.

—Nous en parlons un peu à notre aise, pourtant, fit la marquise en souriant, car nous ne la connaissons guère, cette enfant, cette petite Jacqueline.

—Ça ne fait rien ; elle doit être ainsi, puisqu'elle est une Laquemère, dit le marquis avec assurance. Ce mariage se fera cet été même, ici, aux Orfraies

—Mais si Georges ne voulait pas ?

—Hein ! Georges ne pas vouloir son bonheur ? Par exemple ! Il n'est pas si sot, car enfin, je le déshérite, moi, s'il me désobéit.

—Il aura toujours la ressource de sa marraine qui lui laissera tout son bien.

—Oui, mais vous connaissez l'obstination proverbiale de cette bonne dame : si Georges n'épouse pas la femme qu'elle lui choisira, elle le déhériterait aussi.

—Pauvre Georges ! soupira Mme de Ténédar.

—Plaignez-le, ma chère, je vous le conseille : un garçon qui aura un jour quatre-vingt mille livres de rente et notre château des Orfraies !

—Entre la coupe et les lèvres il y a parfois loin ! soupira la marquise.

La nuit tomba doucement dans le grand salon assombri, et, la bonne tiédeur du feu aidant, les deux époux s'assoupirent l'un et l'autre dans leur fauteuil, jusqu'à ce que l'arrivé du domestique, apportant les lampes, les tirât de leur torpeur et rappelât à la châtelaine qu'elle avait un télégramme à expédier à son neveu.

II

—Partir comme cela, brusquement, à l'improviste ! jamais de la vie, vilain fileul ! qu'iriez-vous faire aux Orfraies ? Si votre grand-oncle a des rhumatismes, ce n'est pas vous qui les lui ferez passer, à écouter ses virulentes polémiques contre le gouvernement actuel. Et si votre grand'tante s'ennuie, il vous faudra donc moisir de spleen vous-même dans ce vieux château plein de mystère et de silence ?

Georges d'Alibran souriait sous la blonde moustache ébouriffée en entendant sa marraine exhaler, avec son sans-façon habituel, son mécontentement soulevé par l'appel impérieux des Ténédar à son petit neveu.

Au fond de son cœur loyal, il se reprochait sa petite trahison envers cette femme excellente qui l'aimait, elle aussi, comme son propre enfant, et qui s'ingéniait à lui rendre délicieux le séjour de Labretelle. Mais voilà ; il y avait ce projet de mariage avec Mlle Dumesnillet, la fille du sous-préfet !

Georges voulait bien convoler en justes noces, mais pas avec celle-ci.

Qu'elle fut la descendante de quinze sous-préfets ou de douze agents de change, qu'importait à Georges, pourvu que la famille fût honorable et le nom sans tache.

C'étaient d'autres obstacles qui l'obligeaient à repousser de toutes ses forces ce projet d'union.

Et cependant, comment faire entendre raison à l'impitoyable marraine qui n'avait qu'un défaut, quoi qu'en disent les châtelains des Orfraies : une obstination allant jusqu'à l'entêtement le plus indéracinable, surtout lorsque le bonheur de son filleul était en jeu.

Et la bonne damé demeurerait persuadée que Georges ne pourrait être heureux qu'avec Mlle Dumesnillet.

—Pourtant, ma tante, si mes parents ont réellement besoin de moi aux Orfraies, je ne puis, sans me montrer insoumis et malappris, ne pas répondre à leur appel.

Mme Labretelle redressa son chignon, de la paume de la main, ce qui, chez elle, était le signe d'une lutte violente.

—Alors mon chéri, reprit-elle, résignée cette fois, écris-leur que tu leur arriveras mardi. Nous sommes à samedi ; accorde-moi ces deux jours de répit ; voyons tu peux bien me faire ce petit sacrifice.

Georges acquiesça à ce légitime désir, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Mais, le dimanche suivant, un peu avant que le dîner fût annoncé, il regretta sa décision en voyant surgir au salon paré de fleurs, comme pour une fête, l'ancien sous-préfet de Lonhaus flanqué de sa femme et de sa fille. Celle-ci fort agréable, mai foi ! en robe de laine blanche un peu ouverte au corsage, ses cheveux bruns réunis en une lourde natte terminée par une énorme boucle.

Hélas ! les attraits de cette charmante fille, très fraîche, très simple et spirituelle à la fois, devaient laisser absolument froid le blond Parisien qui, de son côté, n'eut pas le pouvoir de faire battre

la chamade à ce cœur de dix-huit ans.

Après le dîner, qui fut recherché, apprécié, et fort gai, un monsieur et une dame chantèrent au piano un duo... si faux, que Georges et mademoiselle Dumesnillet, se regardant par hasard, ne purent s'empêcher de sourire d'un commun accord.

Ce sourire fut noté soigneusement par la maîtresse de céans qui augura bien de cette soirée et invita les jeunes gens à se promener ensemble sur la terrasse.

Ils acceptèrent, elle avec un empressement un peu trop marqué, lui avec résignation.

Ils marchèrent entre les plates-bandes de géraniums et d'oeillets, à une toute petite distance l'un de l'autre, elle, le nez au vent ; lui, la tête penchée, mélancolique, vers le sol consciencieusement ratissé, et rêvant à tout autre chose qu'à la gentille enfant qui cheminait près de lui.

Ce fut elle qui rompit le silence.

—Une belle nuit, dit-elle d'un petit ton net et légèrement railleur ; une belle nuit de printemps propice aux épanchements, bien faite pour se raconter des fadeurs, n'est-ce pas ?

—Mademoiselle?... fit Georges, interloqué, en relevant la tête.

—Vous avez raison. Monsieur, nous ne sommes disposés, ni vous à les débiter, ces fadeurs, ni moi à les entendre. Oh ! si vous croyez que je n'ai pas deviné pourquoi on nous a réunis ce soir, et pourquoi Mme Labretelle est venue si souvent à la maison ces temps-ci !

—Mademoiselle !... commença Georges, de plus en plus ahuri.

—Permettez, Monsieur ; je suis un peu comme votre marraine, moi ; je ne veux garder ce que j'ai sur le cœur.

—Je ne...

—Je le sais bien, attendez. On nous a donc réunis pour que nous nous plaisions et que je devienne dans la suite Madame d'Alibran.

—?...

—Attendez encore. Monsieur d'Alibran, pourriez-vous ne pas me demander en mariage?

—Moi? mais comment donc! s'écria Georges malgré lui, ravi de la tournure que prenait l'entretien.

—Nous resterons amis quand même, n'est-ce pas?

—Bien entendu.

—Je vais vous expliquer... J'ai dix-huit ans, mais mon cœur n'est plus libre.

—Ah! fit Georges.

—Mon Dieu! oui, c'est peut-être un peu tôt; mais je l'ai donné à mon ami d'enfance, mon cousin Jacques, qui veut bien attendre patiemment que j'amène mes parents à l'accepter pour gendre.

—Quelle chance! mon Dieu! quelle chance qu'elle aime un jeune homme avec lequel elle a échangé des serments! pensait Georges avec ivresse, et se disant qu'au moins du côté de Mlle Dumesnillet il n'y aurait ni froissement ni malentendu.

—J'ai bien compris, Monsieur, que, vous aussi, vous ne pouviez disposer de votre cœur; c'est pourquoi je me suis permis de vous parler en toute simplicité, poursuivit Mlle Dumesnillet avec son ingénuité charmante.

—Hein? fit Georges en rougissant dans la demi-obscure du jardin qui dissimula charitablement son trouble.

—Oui, vous êtes amoureux de votre côté, car enfin, sans cela, vous auriez pu vous intéresser à moi et ça m'aurait bien ennuyée, je vous assure.

—Alors, mademoiselle, je suis charmé de vous éviter un souci.

—Rentrons maintenant, voulez-vous? nous avons assez causé et piétiné dehors; il commence à faire froid et je vois, par la fenêtre, Mme Courbassus qui se met au piano. Elle va chanter.

Tandis que la virtuose s'escrimait à écorcher les oreilles de ses complaisants auditeurs, Georges d'Alibran eut la curiosité de regarder pour la première fois cette jeune sauvageonne si franche que sa marraine lui destinait pour épouse.

Elle avait les joues et les mains un peu bien rouges, mais, à dix-huit ans et lorsqu'on sort de pension, c'est permis et cela doit passer plus tard; à part ce léger défaut, elle était bien faite, gracieuse et avait les traits réguliers; le cher Jacques ne serait pas à plaindre, certes.

De l'examen de la fille, Georges passa à celui de la mère: un peu trop parée peut-être, étalant trop de bijoux sur sa plantureuse personne, Mme Dumesnillet, qui paraissait être la bonté même, causait en ce moment avec Mme Labretelle.

Ces dames avaient vu rentrer "leurs enfants" dans une entente parfaite, et, ne doutant pas du succès de leur petite négociation, elles étudiaient ensemble avec un grand sérieux la question dot.

Lorsque, après le départ de ses invités, Mme Labretelle accrocha son filleul qui, en bâillant comme une huître, selon son expression, prenait un bougeoir pour monter se coucher, il eut la cruauté de lui dire sans ambages:

—Ah! bien, marraine, il y aura du tirage de l'autre côté: je ne réalise pas les rêves de Mlle Dumesnillet qui ne semble pas disposée à se laisser aimer.

—Patience, mon filleul, vous êtes trop modeste et vous ne connaissez pas les roueries des jeunes filles. Vous serez apprécié comme vous méritez de l'être... si vous ne l'êtes déjà. C'est moi qui vous

le prédis. Allez, j'ai d l'oeil.

—Et moi du nez, murmura Georges.

—Laisse la bonne impression se faire, mon enfant, conclut Mme Labretelle en allumant sa bougie à celle du jeune homme ; il n'est même pas fâcheux que tu t'absentes quelques jours. z

—Quelques jours ? répéta Georges.

—Mon Dieu ! oui, il ne faut pas accumuler les entrevues ; après une séparation d'une ou deux semaines, pendant laquelle vous penserez mutuellement l'un à l'autre, vous vous reverrez et...

—J'ai décidément bien sommeil, chère marraine, supplia l'avocat qui ne mentait pas.

Et il baisa affectueusement la joue rebondie de Mme Labretelle qui pensa, en le suivant d'un regard dé fierté, tandis qu'il montait l'escalier à grandes enjambees :

—Cette jeunesse d'aujourd'hui ne sait pas aimer, ne peut pas prendre feu ! A moins que cette indifférence ne soit feinte !... Georges est peut-être très bon comédien dans le fond, et cette petite Dumesnillet me paraît une fine mouche. En tous cas, ce mariage se fera : j'ai dit qu'il se ferait envers et contre tous ET IL SE FERA.

III

—Mon pauvre chéri, mon bon petit Georges, enfin tu es à nous ! nous t'avons arraché à ce milieu.

—Hein ! de quel "milieu" parlez-vous ? demanda d'Alibran effaré entre les lamentations de sa grand'tante et les imprecations que le marquis fulminait contre "l'accapareuse."

L'accapareuse, on le devine, était Mme Labretelle.

—Oui, ce milieu indigne de toi, cette société de... de...

—De Labretelle, voulez-vous dire ? Oh ! rassurez-vous, chers parents ; je n'ai jamais rencontré chez ma marraine que des gens bien élevés et de la meilleure compagnie.

—Mais voyons, mon enfant, cette famille dans laquelle elle voulait te faire entrer ?

—Aïe ! pensait Georges, j'ai eu la langue... ou plutôt la plume trop longue ; je n'aurais pas dû leur faire connaître les projets de ma marraine. Mais voilà, j'étais affolé... j'avais besoin de m'épancher. Si j'avais su que les choses marcheraient à mon gré du côté de la jeune fille ! z

—Mon pauvre enfant, sais-tu ? reprit la marquise, toute ravie de posséder enfin ce cher neveu qu'on n'avait pas vu depuis si longtemps, nous allons te sauver du mariage par le mariage lui-même.

—Eh ! quoi ? comment ? balbutia Georges avec stupeur. Vous voulez aussi me...

—"Bassiner" ? n'est-ce pas ? c'est le mot que tu cherchais, monsieur l'avocat, fit le marquis d'un ton de bonne humeur. Rassure-toi ; de celle que nous t'avons choisie pour épouse à Mme Dumesnillet il y a loin, va !

—Bon ! pensa Georges, navré jusqu'au fond de l'âme ; eux aussi ?... Mais je tombe de Charybde en Scylla. C'est un vrai martyre. Et c'est qu'ici (mon oncle surtout), ils ne sont pas moins entêtés que ma marraine. Mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ?

"Je ne suis pas encore bien vieux, pourtant, ajouta-t-il à haute et lamentable voix, pour que l'on me presse autant de devenir époux et père de famille. J'ai

le temps, de songer à me créer un intérieur.”

—Tu dis cela, interrompit le marquis, parce qu’aujourd’hui les jeunes gens ne veulent plus se marier avant quarante ou quarante-cinq ans, alors que la calvitie est venue avec la maladie souvent.

—J’en connais, pourtant, qui, à quarante ans, ont déjà une nombreuse famille et pas du tout d’infirmités, soupira Georges. Et puis, de vingt-quatre à quarante ans, il y a de la marge.

—Je n’en disconviens pas, mais avoue que le bon vieux temps avait du bon.

—Qu’appellez-vous le bon vieux temps, mon oncle ? Le vôtre ? Pour moi c’est celui que personne n’a connu, les époques antédiluviennes, quand Adam bêchait et qu’Ève filait.

—Ne dis pas de sottises, mon petit, répliqua le marquis en souriant.

—Vous aimez mieux que j’en fasse ? riposta Georges avec humeur.

—Je veux simplement te convaincre qu’un jeune homme qui fonde de bonne heure une famille se prépare pour longtemps des joies sans nom.

—Et des soucis sans nombre aussi.

—Bref, il vaut mieux, sous tous les rapports, imiter nos ancêtres ; autrefois...

—Oui, autrefois on fiançait les enfants au sortir de nourrice et on les mariait au sortir du couvent et du collège.

—Il en a été ainsi pour nous : a-t-on si mal réussi que cela ? dit M. de Ténédar en regardant sa femme.

La marquise leva sur lui un oeil humide, et le sourire qu’échangèrent ces deux vieillards fidèles l’un à l’autre jusqu’aux limites de la vie, toucha sincèrement Georges.

—Mais, s’écria-t-il, nous sommes en réalité du même avis et vous prêchez un

converti ; je veux bien me marier de bonne heure.

—Ah ! tu vois ! s’exclama Mme de Ténédar, radieuse.

—Seulement je ne veux épouser qu’une femme que j’aimerai passionnément.

—Bien entendu, fit le marquis.

—Passionnément, mais sérieusement, n’est-ce pas, Georges ?

—Bien entendu aussi, ma tante.

—Or, nous avons ton affaire.

—Ah ! et moi j’ai également la mienne, pensa le jeune homme en contenant un sourire.

—Qu’en dis-tu, mon Georges ?

—J’en dis... je n’en dis rien, ma tante, puisque je n’ai rien vu encore. Par exemple, il est fort possible que nos goûts ne soient pas les mêmes et que la jeune fille qui vous plaît, à vous, ne me plaise pas, à moi.

—Mon ami, elle te plaira indubitablement. C’est une demoiselle bien élevée qui n’a pas ces manières libres à la mode aujourd’hui

—Pourvu qu’elle ne soit pas trop bien élevée ! Je n’aime pas l’éducation trop... moderne, mais...

—Ah ! oui, elle est jolie, votre éducation moderne ! tonna le marquis en roulant des yeux furieux ; heureusement que ce n’est pas celle que les Laquemère ont donnée à leurs enfants.

—Mais je tiendrai aussi à ce que ma femme ne soit ni trop timide, ni gauche, ni trop timorée, ni étroite dans ses principes et ses jugements. Pouvez-vous me répondre que Mlle de Laquemère n’est pas ainsi ?

—Puisqu’on t’affirme qu’elle est accomplie, dit Mme de Ténédar plus agitée en ce moment qu’elle ne l’avait été pendant les dix mois qui venaient de s’écouler. Et d’ailleurs, mon pauvre enfant, il

n'y a que ce moyen pour toi d'échapper au mariage excentrique que te prépare ta marraine.

—Oh ! de ce côté, murmura Georges étourdiment, il n'y a plus de danger.

—Tu oublies l'obstination féroce dont est douée Mme Labretelle, mon pauvre petit. Quand elle a une idée là !... Non ! vouloir faire une vicomtesse d'Alibrand de cette péronnelle de Mlle Dumesnillet !... Faut-il avoir de l'audace !

—C'est tout simplement de la folie, ajouta le marquis, s'aventurant, à la suite de sa femme, sur un terrain dangereux. Cette Mme Labretelle mériterait d'être enfermée.

—Parce qu'elle rêve de marier son fils ? demanda Georges en riant.

—Avec la fille d'un républicain, oui Monsieur, oui.

—M. Dumesnillet n'est pas républicain, mon oncle ; il est simplement libéral.

—Il a cependant servi le gouvernement actuel.

—Dame ! il faut bien vivre. Quand on a femme et enfant !

—Comment, Georges, c'est toi qui parles ainsi ? Toi, notre neveu ! toi, un d'Alibrand ?...

—Ne vous fâchez pas, tante chérie, s'écria le jeune homme en embrassant câlinement la vieille dame ; mais vous savez que je ne puis souffrir que l'on... bêche ma marraine pas plus que loin des Orfraies, je ne supporte qu'on vous...

—“Bêche” ? c'est encore un mot de la grammaire française actuelle, n'est-ce pas ? observa le marquis en secouant les épaules.

—Oui, mon oncle. Je crois qu'à la fin de mon séjour aux Orfraies je vous aurai fait faire à tous les deux quelques progrès en argot.

—Tu songes donc à nous quitter en-

core, que tu dis “à la fin de mon séjour ?” Je croyais que tu venais t'établir définitivement dans le pays.

—J'y mènerais une vie bien inutile, ma tante, si j'y demeurais toujours.

—Mais pas du tout, fit M. de Ténédar enchanté de revenir à ses moutons favoris ; tu t'occuperais de politique ; tu ferais de la propagande dans la contrée que les mauvais journaux et ce qu'ils appellent “leur progrès” ont complètement gâtée.

Ah ! mon enfant ! la liberté de la presse, quel fléau ! En quel temps vivons-nous, grand Dieu !

—En un triste temps, je ne le nie pas, mon oncle ; mais, à mon avis, la volonté d'en haut est que les choses soient comme cela ; or nous n'y pouvons pas grand'chose. Ensuite, depuis que je suis au monde, j'entends ceux qui m'ont précédé dans la vie se plaindre du malheur des temps ; je me figure donc que l'univers ne peut pas nous fournir la somme de bonheur que nous rêvons et que c'est à nous qu'appartient le soin de nous embellir l'existence le mieux et le plus honorablement que nous pouvons.

—Tu as de ces théories ! grommela le marquis.

—Dame ! on a assez étudié pour cela, répliqua Georges en riant.

Mais, demeuré seul un instant après, l'air piteux, il soupirait :

“Ils sont bons, ils sont indulgents comme toujours, mais comment leur faire avaler Simone ?”

IV

“ Mon cher Henri,

Ah ! mon vieux copain, viens à mon secours si tu peux, car me voilà dans de

forts mauvais draps.

Et cependant je suis aux Orfraies, chez mes parents de Ténédar dont tu connais l'exquise bonté, la tendre indulgence, etc., etc., sans compter les projets d'avenir bienveillants et généreux à mon égard.

Eh ! bien, mon vieux, si je ne suis pas allé te trouver rue d'Assas avant de quitter Paris ; si, depuis que je me suis installé à Labretelle d'abord (chez ma marraine), puis aux Orfraies, je ne t'ai pas écrit, c'est que le cœur réellement épris a une certaine pudeur et qu'il est de ces joies qui ne se traduisent pas par la plume.

Toutefois, comme nous risquons fort de ne pas nous rencontrer d'ici plusieurs mois et que je ne puis te taire plus longtemps mon secret, écoute :

C'était en février, à la sortie de l'Opéra-Comique et par un temps de chien.

J'étais occupé à relever le col de fourrure de mon pardessus que l'ouvreuse venait de me rendre, lorsqu'à côté de moi, sous le péristyle du théâtre, une voix délicieuse prononça ces mots :

—Ah ! ma pauvre maman ! quelle pluie ! c'est affreux ! et nous qui n'avons pas de parapluie !

Vite je me retournai afin d'apercevoir au moins la femme de cette voix, et mon attente ne fut pas déçue.

Figure-toi, au fond d'un capuchon de laine pas élégant du tout, le plus ravissant minois de vingt ans, minois d'ange, que le ciel ait laissé choir un jour sur la terre pour nous rendre stupides, nous autres hommes.

Inutile de te le dépeindre ; inutile et dangereux surtout, car, je te connais, animal, si je te disais l'adresse de ce minois, tu serais capable d'y courir tout droit...

Représente-toi seulement tout ce qu'il y a de plus frais, de plus blanc, de plus fin, de plus distingué, de plus doux, de plus suave, de plus affolant, de plus...

Mais je m'arrête, car tu me taxerais d'exagération et cela n'est pas.

Et pourtant elle est plutôt petite que grande, frêle et mince que grasse, pâle que colorée ; mais revenons au péristyle du théâtre où j'ai laissé ces dames.

La plus vulgaire bienséance m'obligeait à offrir mes services aux deux inconnues dont l'une avait déjà conquis mon cœur.

—Voulez-vous que je vous fasse avancer une voiture, madame ? demandai-je en m'adressant à la mère.

—Merci, monsieur, me répondit-elle d'un ton mélancolique et résigné ; nous attendrons que l'averse soit passée.

Je regardai le ciel ; il était noir comme de l'encre et l'eau semblait devoir éternellement tomber, lamentable et sans pitié.

Je saisis encore quelques bribes de phrases entre la mère et la fille.

—Maman, je t'assure que tu vas prendre froid ici ; tu es déjà enrhumée... Ah ! pourquoi as-tu accepté ces billets que nous a offerts ce bon Henri?... Tu n'as pas voulu me priver d'un plaisir...

—L'unique que tu aies goûté dans toute la saison, ma pauvre enfant, répliqua tendrement la mère. — Mais cette pluie redouble ; nous ne pouvons cependant pas nous éterniser ici... D'un autre côté, prendre une voiture est impossible, et la rue Saint-Placide est loin d'ici.

—Tentons de prendre l'omnibus, maman ; Plaisance correspond avec Montrouge ou Clamart qui montent la rue de Rennes.

—Les omnibus sont pris d'assaut, ma

filles, et le dernier est peut-être passé ; il est minuit dix.

—Oh ! maman, maman, que je suis ennuyée pour toi !

Tu penses, mon bon, que je m'avance une seconde fois, après avoir fait un signe plein de promesses à un cocher de l'Urbaine qui ruisselait sur son siège :

—Mesdames, je me trouve avoir une voiture qui..

La jeune fille regarda sa mère qui fit, de la tête, un geste négatif ; elle leva sur moi ses jolis yeux, des yeux attristés d'enfant qui ignore le mensonge :

—Merci, monsieur, me répondit-elle de sa petite voix de cristal ; mais nous ne pouvons pas.

L'exquise créature ! elle dévoilait ainsi sa pauvreté, sans fausse honte, sans craindre de s'amoindrir aux yeux d'un jeune homme qui l'admirait déjà consciencieusement, il faut l'avouer.

—Simone ! Simone ! murmura la mère, évidemment contrariée de la trop grande franchise de son enfant.

Ainsi je savais déjà qu'elle n'était pas riche, qu'elle demeurerait rue Saint-Placide et qu'elle s'appelait Simone.

Il n'y avait que cet Henri qui me chiffonnât ; ce nom, qui est pourtant le tien, mon brave camarade, m'engageait au possible.

Quel pouvait être cet individu qui avait le droit d'offrir à ces dames des billets de faveur ?

Bref, après l'exclamation de la mère : "Simone ! Simone !", je répliquai :

—Mon Dieu ! Mademoiselle, vous vous méprenez : cette voiture est à mes ordres ; je vous ai entendu dire que vous vous rendez rue Saint-Placide ; or, je vais justement rue de Rennes et j'aurais été heureux de vous déposer à votre porte, ce qui, vu le temps qu'il fait, n'est

que le strict devoir d'un galant homme.

—Oh ! maman, dis oui ! s'écria Mlle Simone dont le joli visage devint rose sous la leur capricieuse des bees électriques. Ainsi tu éviteras un rhume.

On se décida et, tandis qu'elles s'installaient dans le coupé, je grimpai sur le siège, à côté du cocher, afin de ne les point gêner et en dépit de leurs objurgations.

—Ne craignez rien, mesdames, j'ai un bon caoutchouc, leur dis-je en riant.

Et fouette cocher !

En chemin, je me dis que j'étais bien sot de n'avoir pas profité de l'occasion et de n'avoir pas pris place dans l'intérieur, sur le strapontin, afin d'en apprendre davantage sur la vie privée de Mlle Simone.

Mais tu verras que le ciel se chargea de récompenser ma délicatesse.

Je sautai à terre devant le No 45 de la rue Sainte-Placide indiqué par ces dames, et je les fit sortir de leur... sapin, comme l'eût fait mon chevaleresque grand-oncle, le marquis de Ténédar.

La mère me remercia sobrement ; avant de s'engloutir sous la porte de ce home béni, Mlle Simone se retourna et m'envoya le plus radieux sourire que j'aie jamais vu luire sur des dents de perle.

La porte refermée sur ce sourire enchanteur et reconnaissant, je demeurai hébété sur le trottoir.

—Où faut-il vous conduire ensuite, bourgeois ? me demanda le cocher en me réveillant de mon rêve

—Moi ? Ah ! oui. Rue de l'Isly.

—C'est pas près d'ici.

—Non, mais on paiera la course double.

J'intégrai ma personne à la place de gauche que venait d'occuper Mlle Simone et jamais voyage dans un vulgaire

fiacre de nuit ne m'a paru plus délicieux.

Soudain, je sentis sous la semelle de ma bottine un corps dur que je me hâtai de ramasser : c'était un petit bracelet qui ne pouvait appartenir qu'à la jolie fée au capuchon de laine : oh ! pas en or, certes : un pauvre petit bracelet de six à huit francs sans doute, en simple argent travaillé et de dimensions si mignonnes, que j'entrevis aussitôt en esprit un poignet délicat et menu comme le visage de sa propriétaire.

Henri, j'ai toujours été croyant et même bon chrétien, n'est-ce pas ? Eh ! bien, je te jure que je n'ai jamais fait de prières si fervente que ce soir-là.

Juge, mon ami, juge si j'étais veinard : j'allais pouvoir me rencontrer de nouveau avec Simone, puisque j'avais pour prétexte à ma visite la restitution du bracelet perdu.

Tu conçois que les heures s'écoulèrent horriblement lentes jusqu'à l'après-midi où je pus enfin me diriger vers la rue Sainte-Placide.

Cette fois-ci, je déclonai mon nom et mon titre : vicomte Georges d'Alibran, et je fus introduit dans une pièce propre sinon luxueuse et servant à la fois de salon et d'atelier de peinture.

Oui, d'atelier de peinture. Et quelle peinture ! Simone et sa mère salissaient leurs doigts fins à enluminer ces longues et étroites bandes de celluloïd qui sont en usage dans la cinématographie.

Elles se levèrent à ma vue, et Simone courut dans la chambre voisine sans doute se laver les mains et enlever son petit tablier.

Je reçus maints remerciements, tant pour le bracelet retrouvé que pour la course en fiacre de la veille.

Au bout de dix minutes la glace était rompue ; ces dames apprenaient ce que

je fais, de qui se compose ma famille, quels sont mes goûts et mes projets, etc.

De mon côté, j'apprenais que leur famille se borne à elles deux et à un cousin éloigné, le fameux Henri ; mais "éloigné" comme parenté seulement, car il vient souvent voir ces dames.

Ce cousin est presque un frère pour Mlle Simone, m'a affirmé celle-ci, et ils ont été élevés plusieurs années ensemble dans leur petite enfance.

Tu conçois également, mon bon, que cette visite fut suivie de beaucoup d'autres, car, devinant en moi un jeune homme sérieux et bien élevé, Mme Destournelles ne me ferma point sa porte.

J'avoue même que c'est à la bonne influence de ces sincères amies que je dois le succès de mes études ; si j'ai conquis mon diplôme et été reçu avec les félicitations de nos maîtres de la Faculté de droit, c'est parce que'elles m'ont encouragé au travail, soutenu dans les heures de dégoût et même détourné, sans s'en douter, des plaisirs plus ou moins délicats vers lesquels tu m'entraînais parfois, dissipé que tu es !

Mais, sois tranquille, je n'ai pas dit de mal de toi aux dames Destournelles, par la raison que je ne leur parle pas de toi ; de même, Simone ne me parle jamais de son cousin Henri, car, dès qu'elle prononce par hasard son nom, je fronce le sourcil malgré moi.

Tu sais que je suis un peu jaloux de mon naturel. t

Bref, je partis pour le château de Labretelle d'abord, pour les Orfraies ensuite, après avoir déclaré à Mme Destournelles que je n'épouserai pas d'autre femme que sa fille.

Elle me répondit qu'elle ne me l'a donnerait qu'à le jour où cette union recevrait l'approbation des vieux parents qui

me tiennent lieu de père et de mère.

Or, c'est là le hic.

J'ai, d'un côté ma marraine, Mme Labretelle, qui m'aime comme un fils et me le prouve, certes ; mais elle a décidé que je ne me marierai qu'avec la jeune fille qu'elle me choisirait.

Elle est obstinée comme un demi-cent de mules d'Espagne.

De l'autre, j'ai mon grand-oncle et ma grand'tante Ténédar qui me chérissent comme si j'étais leur petit-fils, et qui me le prouvent également.

Eux aussi, par exemple, veulent me marier avec la perle enchâssée dans l'or sur laquelle ils ont jeté leur dévolu.

Oh ! mon ami plains-moi.

Je suis déjà sorti des griffes, non de ma marraine qui se cramponne au mariage qu'elle a rêvé, mais de la fiancée elle-même qui m'a avoué avoir disposé de son cœur en faveur d'un autre.

Il me reste à présent à me retirer doucement des filets tendus par le marquis et la marquise de Ténédar.

Si tu venais un peu à mon secours, vieux copain, toi qui as le génie des inventions utiles ?

Je ne voudrais encourir la colère ni de Mme Labretelle, ni de M. et Mme de Ténédar, et cependant je ne puis épouser trois jeunes filles à la fois, la bigamie, la polygamie même, n'étant pas encore de mode dans notre pays.

Bien à toi,

GEORGES."

V

"Imbécile ! Tu mets douze pages et perds un demi-litre d'encre à m'appren-

dre que tu aimes ma bonne petite cousine Simone Destournelles et que tu l'épouseras envers et contre tout. Je suis l'Henri que tu sais.

Un conseil ? Le voici : ménage la chèvre et le chou, mon vieux, puisque tu dois hériter de l'une et de l'autre et que deux fortunes sont meilleures à prendre qu'une seule, surtout lorsque l'on compte en faire bon usage, ce qui est ton cas, je te connais.

Je suis pratique : je sais ce qu'il en coûte pour vivre décemment et devine ce qu'il doit falloir pour faire le bien.

Mme Labretelle (la chèvre) veut te marier de sa main ? Laisse-la faire, ou, du moins, aie l'air d'entrer dans ses idées ; rien n'excite une femme à la contradiction comme de voir qu'on acquiesce trop vite à ses désirs. Après, eh ! bien, on verra.

M. et Mme de Ténédar (le chou) veulent te marier de leur main ? Agis de même avec eux, mon petit, et va de l'avant.

Suis mon conseil et remercie-moi.

HENRI."

VI

Georges d'Alibran n'était pas un garçon vénal ; il le prouvait, d'ailleurs, en voulant épouser une fille qui n'avait pour dot que sa beauté, et encore une beauté plus délicate qu'éclatante, fort contestée aussi, et que ne faisaient guère ressortir les simples costumes achetés tout faits au "Printemps" et les humbles chapeaux chiffonnés par ses petits doigts malhabiles.

Si bien qu'à la confidence exprimée en douze pages à son ami Henri Balmaï, ce-

lui-ci s'était écrié avec surprise :

—Amoureux de Simonette ! lui, Georges d'Alibran, réputé difficile ! c'est raide. Car, il n'y a pas à dire, la petite cousine n'est pas "épatante." Elle est pâlotte, pas grande, pas plus grosse que ça... Elle a de jolis yeux mais pas de beaux yeux, ses traits sont tout au plus réguliers sa bouche est mignonne spirituelle et gentiment meublée, c'est vrai... elle a un chic à elle sous ses pauvres vêtements et... Mais enfin, c'est drôle, moi qui tombe facilement en extase devant ce qui est joli, je n'ai jamais eu l'idée de m'amouracher de Simone. C'est qu'elle est trop ma cousine, presque ma soeur, et alors !...

Des goûts et des couleurs, dit-on, il ne faut disputer. Toujours est-il que, tandis que son copain Henri Balmaï ne pensait même pas à trouver gentille Mlle Destournelles, Georges d'Alibran ne rêvait que d'elle.

C'était on ne peut plus sérieusement et sincèrement qu'il voulait en faire la compagne de toute sa vie ; mais, ainsi qu'il le disait si bien, il ne souffrirait pas que ceux qu'il vénérât et chérissait eussent de la peine à son sujet.

Il ne se mettrait jamais en révolte ouverte ni contre sa chère marraine, ni contre les vieux châtelains des Orfraies ; seulement, il ne pouvait pas accepter les mariages qu'on lui imposait !

Non certes pour ménager la chèvre et le chou, selon l'expression du facétieux Henri Balmaï ; non pour retenir les héritages que l'amour de Simone l'exposait à perdre à jamais, mais pour ne pas attrister les chers visages qui souriaient à sa jeunesse ; pour ne point froisser ces coeurs de vieillards, un peu autoritaires c'est vrai, mais si tendres et qui n'avaient plus bien longtemps à battre.

Néanmoins, il était décidé à abandonner de gaité de coeur la fortune que Mme Labretelle lui promettait pour l'avenir, si l'excellente femme s'obstinait à lui faire épouser la fille du sous-préfet de Louhans.

De même, il laisserait les biens des Ténédar, et même ce beau domaine des Orfraies où il avait tant joué tout enfant, tomber en des mains étrangères et peut-être indifférentes, si le marquis et la marquise le poursuivaient de leur tyrannie pour qu'il devînt le gendre des Laquemère.

Eh ! bien, mon Dieu ! il ne serait pas riche ; il travaillerait ; n'était-il pas docteur en droit ? Simone elle-même, accoutumée à la médiocrité, ne souffrirait pas, en se trouvant, par le mariage, dans une position presque aussi modeste que celle qu'elle viendrait de quitter.

Telles étaient les idées de notre héros, lorsque M. et Mme de Ténédar s'ingénierent à lui faire rencontrer la nièce de leurs rêves.

Ce n'était pas difficile : une visite aux voisins de campagne, les Laquemère, visite suivie d'un dîner aux Orfraies, au grand effarement de la marquise qui ne recevait plus depuis longtemps.

Ainsi que la semaine précédente à Labretelle, par une douce et pure soirée de mai, Georges fut invité à se promener sur la terrasse avec une jeune fille charmante.

Seulement, Mlle de Laquemère ne ressemblait aucunement à l'espiègle héritière du sous-préfet de Louhans. é

C'était une petite cervelle pondérée et fort sage, bien logée, d'ailleurs, dans une tête au type un peu hautain.

Mais nous savons d'avance que les traits physiques et périssables de la nouvelle venue ne pouvaient en aucune façon

troubler le coeur de Georges d'Alibran.

Il se torturait l'esprit pour glisser à sa compagne une phrase ni trop aimable ni trop impolie, et ne signifiant rien du tout, lorsque cette jeune personne, qui pouvait avoir le coeur tendre au fond, mais qui avait pour l'instant le verbe un peu sec et le sourire malicieux, lui dit sans préambule :

—Monsieur, je suis douée, je crois pouvoir le dire, de quelque perspicacité.

—Mademoiselle...

—J'ai compris enfin dans quel but vos parents et les miens ont renoué depuis peu des relations interrompues il y a quelques années.

—Vraiment?

—Et je vous dirai très franchement que vous perdriez, à poursuivre ce but, un temps qui pourrait être employé plus utilement ailleurs...

—Heureusement, pensa le jeune avocat, que Simone est là comme compensation, car enfin, ce n'est pas flatteur pour moi, mais le beau sexe ne se jette vraiment pas à ma tête."

—Je ne veux pas me marier, monsieur, voilà la vérité, déclara Mlle de Laquemère.

—Permettez-moi, mademoiselle, d'espérer que vous reviendrez sur cette détermination qui ne saurait être irrévocable; vous semblez si bien faite pour donner le bonheur à celui qui...

Mlle de Laquemère l'interrompit d'un geste à peine esquissé :

—Je suis peinée de vous causer une déception, monsieur, au cas où vous auriez pensé...

—A mon tour d'être franc, mademoiselle, répondit Georges, joyeux malgré lui. J'étais décidé à ne pas accéder aux vœux de mon oncle et de ma tante, car je suis presque engagé...

—Tant mieux, monsieur! fit la jeune fille rassérénée; je suis heureuse de ce que vous me dites: ainsi personne ne souffrira de ma résolution.

—Vos parents, cependant, mademoiselle, éprouveront une vive peine, j'en suis certain...

Mlle de Laquemère ne répliqua rien tout d'abord; puis, après une courte hésitation :

—Monseigneur, je ne sais si je dois vous confier ce que personne ne sait encore?... Je me destine à la vie religieuse: C'est ma vocation.

—Ah!... fit Georges, qui ne sut trouver autre chose à dire.

—Je vous demanderai seulement de vouloir bien garder ce secret pendant quelque temps; mes parents éprouveront beaucoup de chagrin; aussi je retarde l'heure d'une explication bien cruelle pour moi, vous le comprenez.

—Je vous promets, mademoiselle, que je garderai votre secret. Seulement... que dirai-je à ma tante?

—Que vous me trouvez trop froide, répondit en riant Mlle de Laquemère.

—Elle me répondra que je suis un sot, que je vous méconnaissais et que cette froideur, chez vous, ne vient que d'une réserve de bon ton.

Mlle Jacqueline parut se recueillir une minute, et dit enfin, souriante

—Alors, laissons aller les choses; ne me faites pas une cour trop marquée, mais causons, lorsque nous nous verrons, comme deux amis. Les choses s'arrangeront d'elles-mêmes ensuite.

Dans sa joie de voir tout concorder selon ses désirs, et comme les deux jeunes gens allaient se séparer, Georges prit la main de la jeune fille, et, en parfait gentleman qu'il était, la baisa respectueusement.

Mme de Laquemère, qui causait à la fenêtre du salon avec la marquise emmitouflée jusqu'aux oreilles, dit avec un sourire mystérieux :

—Il me semble qu'on s'entend déjà bien là-bas, ma chère marquise.

Et Mme de Ténédar de répondre de sa petite voix usée, mélancolique :

—Très bien, en vérité, très bien. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui va vite en affaires de cœur.

La soirée se termina par une petite séance musicale ; un monsieur joua des pavanés et des menuets antiques ; une dame chanta : Les Adieux de Marie Stuart — Pauvre Jacques. — L'air de Louis XIII, puis chacun s'en fut coucher.

En regagnant leurs appartements respectifs, le marquis et la marquise se disaient l'un à l'autre à mi-voix :

—Avez-vous vu comme ils ont longuement conversé ensemble ?

—Et les regards admiratifs qu'il lui jetait ?

—Et comme elle lui a donné sa main à baiser.

—Ah ! ah ! Mme Labretelle aura beau jeu, désormais !

—Et Mlle Dumesnillet pourra courir un autre prétendant.

Seul, et un peu en arrière, Georges d'Alibran, qui avait entendu malgré lui, souriait et semait des gouttes de cire sur le vieux chêne bruni de l'escalier.

VII

—Ah ! madame, à qui le dites-vous ! Georges est mon meilleur ami.

—Je le sais, monsieur Balmaï ; c'est bien pour cela que, le voyant préoccupé et nerveux, je vous ai demandé de nous fai-

re le plaisir de partager pendant quelques jours notre vie un peu monotone et solitaire.

—Vie charmante aussi, madame ; je ne connais rien de plus beau que ce châteaue antique, réunissant toutefois tout ce qui fait le confortable inconnu jadis de nos pères ; et ce parc admirable qui n'a certainement pas son pareil.

—Et qui sera un jour l'apanage de notre cher Georges, soupira Mme de Ténédar en s'appuyant à peine sur le bras robuste de M. Balmaï, son hôte pour une semaine.

—S'il épouse une femme à notre convenance, ajouta le marquis en traînant un peu la jambe.

—Ah ! fit aimablement Henri qui pensa : "Nous y voilà. Ça brûle."

Comme on le voit par les précédentes paroles de Mme de Ténédar, Henri Balmaï avait été invité à passer quelques semaines aux Orfraies, par les châtelains désireux de procurer à leur neveu une société plus jeune et plus gaie que la leur.

Ils étaient récompensés de leur attention, car leur hôte se montrait empressé, aimable et amusant à la fois. Cette après-midi là, où nous trouvons nos héros en promenade dans les jardins, Georges manquait à l'appel, étant allé faire une visite dans le voisinage.

L'arrivée inopinée d'un visiteur que conduisait un domestique vint interrompre la causerie, qui venait de prendre pour l'ami de Georges une tournure si intéressante.

Après les présentations d'usage, la conversation s'établit avec cette intimité qu'autorise la vie à la campagne.

Mais le marquis, que ses rhumatismes taquinaient, laissa son vieil ami avec la marquise et Balmaï, et alla au salon at-

tendre qu'ils eussent terminé leur promenade dans le parc.

M. Darimont admirait beaucoup la nature et, avec la maîtresse de céans, il examina diverses plantes assez curieuses qu'elle soignait amoureusement.

Elle pria Henri de déchiffrer les noms bizarres et savants inscrits par son jardinier sur les étiquettes de bois.

« Car, soupira-t-elle avec amertume, mes pauvres yeux deviennent si mauvais que je les ménage le plus possible. Mais hélas ! bientôt, je le crains, il me faudra renoncer à lire.

— Vous devriez, chère madame, suppléer à cet ennui en prenant une lectrice, une demoiselle de compagnie, lui dit M. Darimont. Outre que vous économiseriez beaucoup votre vue, vous vous épargneriez mainte fatigue en vous déchargeant sur cette personne des soins concernant la maison.

— Au fait, c'est vrai, nous n'y avons pas songé encore, mon mari et moi. Seulement, ajouta la vieille dame en secouant la tête, c'est un choix bien difficile à faire. On a parfois la main si malheureuse !

— Nous tâcherons de l'avoir heureuse ; je vous assure que l'on rencontre encore souvent des natures d'élite, des femmes distinguées et dévouées tout ensemble avec lesquelles il fait bon vivre.

— Alors, vous, l'ami serviable par excellence, découvrez-nous donc cette perle et, nous vous en serons bien reconnaissants.

— J'y songerai, comptez-y.

M. Darimont était de cette espèce de vieux garçons aimables et complaisants, toujours prêts à rendre service, à faire les commissions difficiles, et par cela même, fort appréciés de leurs amis.

Or, la marquise ayant été appelée à

l'office auprès d'une vieille pauvre qu'elle désirait interroger elle-même et qui ne pouvait l'attendre indéfiniment. M. Darimont et Balmaï demeurèrent en tête à tête et se dirigèrent vers le salon où ils devaient retrouver le marquis.

— Certainement, dit le premier qui suivait son idée, une femme, une jeune fille même, ne serait pas malheureuse dans ce milieu affable et bon, et Mme de Ténédar y gagnerait en soulagement matériel et en gaieté.

Mais voilà le hic, il faut découvrir quelqu'un qui lui convienne.

— Moi je connais une personne... jeune, bien élevée, agréable, intelligente, qui ferait joliment son affaire murmura Henri comme se parlant à lui-même.

— Mais c'est parfait ! s'écria M. Darimont enchanté. Son nom, cher monsieur ?

— Mlle Destournelles, fit Henri effaré, elle est ma parente.

— De mieux en mieux. Et elle demeure ?

— A Paris, 45 rue... Saint-Placide, balbutia Balmaï, qui ajouta aussitôt, tout confus de l'idée extravagante qui lui avait traversé l'esprit :

« Mais cela ne se pourra pas, monsieur, cela ne se pourra pas... N'y pensons plus. »

— Que fait-elle actuellement ? demanda M. Darimont, très intéressé.

— De la peinture, monsieur ; non pas de la peinture d'art, hélas ! mais de la vulgaire enluminure payée à tant le mètre ; elle fait ainsi vivre sa mère.

— C'est très beau, cela, monsieur. Le travail, du reste, honore, et le marquis de Ténédar vous dira que, pendant l'émigration, nos pères se livrèrent souvent à des besognes plus ingrates afin de gagner leur pain de chaque jour.

« Et, conclut l'excellent homme qui, arrivé devant le perron du château, se

retourna un instant pour jouir du coup d'oeil, voilà un air pur, exquis, fortifiant, dans lequel puiserait de la santé pour toute l'année, une jeune fille qui s'étiolo à Paris."

—C'est vrai, monsieur ; mais, je vous le répète, j'ai parlé tout à l'heure inconsidérément... Ma parente ne peut venir ici, répliqua Henri avec fermeté.

—Bien, jeune homme, bien ! fit Darimont, qui ajouta en lui-même en pénétrant dans la maison toute fraîche comparativement au dehors :

" Il craint de paraître indiscret en plaçant Mme Destournelles auprès de ses aimables hôtes ; je comprends ses scrupules et sa délicatesse, mais si l'occasion est bonne, pourquoi n'en pas profiter ? Je me charge de tout, moi."

L'adresse de Simone Destournelles n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd, et le complaisant Darimont devant se rendre à Paris le surlendemain pour y faire un court séjour, il devait "enlever l'affaire" en homme expéditif et serviable qu'il était.

Quand ils furent tous réunis au salon, la question de la lectrice fut de nouveau soulevée, et le marquis s'écria en s'adressant à sa femme :

—C'est une excellente idée, Yolande, et je m'en veux de n'y avoir pas pensé moi-même plus tôt. En effet, une personne adroite et capable, qui vous déchargerait des soucis du ménage et nous ferait la lecture, nous serait on ne peut plus utile. Bref, qui nous empêche au moins d'essayer ?

—Mais une jeune fille s'ennuierait aux Orfraies, fit observer Mme de Ténédar ; nous ne sommes pas une compagnie gaie, mon mari et moi, avec nos soixante-douze et soixante-quinze ans, n'est-ce pas, M.

Balmaï ? ajouta-t-elle gaîment en s'adressant à son hôte.

—Madame, on est toujours parfaitement bien auprès de vous, répondit-il en s'inclinant, tant vos soixante-douze ans, comme vous le dites, sont agréables, gais et charmeurs.

La marquise sourit :

—Vous savez gentiment flatter, mon enfant, dit-elle avec bonté, et c'est une qualité, chez un jeune homme, que de savoir tourner à une vieille femme un compliment qui ne la ridiculise point.

—Je ne sais faire que les compliments sincères, fit Henri.

Mais il ne se doutait aucunement que M. Darimont avait pris au sérieux une parole jetée en l'air étourdiment ; il était trop délicat, sous son apparence primesautière pour jouer aux Ténédar le tour d'introduire chez eux la fiancée de Georges.

On devine donc quelle fut sa surprise lorsque, cinq jours plus tard et pendant une courte absence de son ami d'Alibran, sa cousine Simone entra aux Orfraies en qualité de lectrice, envoyée aux châteaux par M. Darimont. Dans son étonnement, sa bouche se fendit jusqu'aux oreilles ; la surprise de la jeune fille ne fut pas moins grande.

—Tiens ! vous êtes cousins ? s'exclama la marquise. Eh ! bien, je ne m'en doutais pas, mais j'en suis bien contente. Soyez heureux ici, mes enfants, c'est tout ce que je vous demande.

Henri Balmaï sortit enfin de son ahurissement pour monologuer en frisant sa moustache

" Il n'y a pas à le nier, le ciel est pour Georges positivement. Voilà la petite cousine qui tombe ici en ligne directe, à notre barbe. Elle ignore qu'elle se trouve chez les parents de son fiancé, comme ceux-ci

ignorent... Voilà, il serait peut-être de mon devoir de les prévenir que... Mais ça pourrait tout gâter, et... il ne faut jamais aller à l'encontre des faits et gestes de la Providencec."

Quoiqu'il essayât de se convaincre lui-même, le jeune homme n'avait pas la conscience tranquille ; mais il se dit qu'après tout, il n'agissait que pour le bien de tous ; à présent, une gracieuse et frêle apparition animait la demi-solitude du vieux château ; tout le monde semblait content et Henri n'apprit pas à sa cousine qu'elle allait bientôt se trouver face à face avec son fiancé sous ce toit étranger où elle serait probablement heureuse. Il l'avertit seulement qu'elle ne devait pas s'étonner s'il survenait dans sa nouvelle existence des choses "abracadabrantes" (C'était son mot.)

"Ça va commencer sur des roulettes, pensait encore Balmaï, voilà la petite dans la place : elle ne sait pas qu'elle est chez la tante de son amoureux et celui-ci ignore son arrivée à Orfraies ; c'est même très chanceux qu'il soit absent, il aurait été dans le cas de tout gâter ; il chasse l'isar dans les Alpes : qu'il y reste donc encore quelques jours !

Georges avait souvent parlé aux dames Destournelles de son grand-oncle et de sa grand'tante ; mais sans doute il ne leur avait pas nommés, car le nom de Ténédar n'était pas resté dans leur mémoire.

C'était donc en toute ignorance de cause que Simone survenait aux Orfraies ; elle se réjouissait de gagner pendant ces mois d'été une somme qui permettrait à sa mère de prendre les eaux de Vichy dont elle avait grand besoin ; elle savait Georges en villégiature pour toute la saison et comptait sur sa fidélité. A l'automne, on devait se retrouver à Paris où le vicomte

apporterait sans doute le consentement de sa famille à son mariage.

Les trois premiers jours que Simone passa chez les Ténédar furent pour tous un véritable enchantement : le frais minois de la jeune fille, sa douceur, son esprit, sa grâce câline et enjouée, sa voix, prenaient tous les cœurs.

Elle savait, d'un seul mot dit juste à point, calmer les colères du marquis toujours animé d'un noir ressentiment contre le régime actuel.

Elle déchargeait la marquise de toute occupation fatigante ou ennuyeuse, avait fait la conquête des domestiques et même des animaux et répandait autour d'elle un charme indéfinissable.

"J'ai bien envie de garder cette petite fille tout l'hiver et même davantage auprès de moi si elle y consent ; au besoin, je doublerai ses appointements. Qu'en pensez-vous, Tanneguy ?" demandait la marquise à son époux qui était plongé dans la lecture de ses journaux.

—Vous savez bien, Yolande, que tout ce que vous faites est bien fait, répliqua gaillardement le marquis. Gardez votre perle, ma chère, et donnez-lui la rétribution que vous jugerez bon de lui donner.

—Georges sera bien content, à son retour qui a lieu demain, de me voir si bien pourvue.

—Content, Georges ? Ce n'est pas si sûr que cela. Au fait, j'y pense, Yolande ; elle est jolie, votre protégée : de plus, elle paraît avoir de la race et de l'esprit ; pourvu que notre neveu ne la trouve pas trop à son goût !

—Quant à cela, ne craignez rien, Tanneguy ce garçon est si bizarre ! Il a daigné regarder Jacqueline de Laquemère qui passe partout pour être séduisante, mais vous avez vu que les charmes de la petite Dumesnillet n'ont eu aucun pou-

voir sur son coeur difficile à conquérir. Par conséquent, une pauvre demoiselle de compagnie...

—Bien, bien, Yolande, vous me rassurez. Au reste, vous avez raison, Georges est si sage, si pondéré, qu'il n'y a rien à craindre avec lui.

—Rien du tout, mon ami, et puis, cette petite Simone, nous tâcherons de notre côté de la marier par ici ; avec un notaire, par exemple, ou quelque brave garçon comme l'avoué Chapoulot ; le nom n'est pas joli, c'est vrai, mais le jeune homme a une belle prestance et des manières tranquilles qui lui donnent une certaine distinction. Au besoin nous doterons la mignonne d'une dizaine de mille francs, ce qui aidera au mariage.

—Vous pensez à tout, Yolande, vous êtes la femme la plus complète qui soit au monde, conclut le marquis en baisant la main de la marquise avec tendresse.

VIII

“ Et, poursuivit Georges, haletant après un interminable récit de chasse, j'envoyai une balle entre les deux yeux de l'animal...”

—Qui eut les reins brisés, conclut imperturbablement Henri, en bâillant sans vergogne.

Georges se retourna et, haussant les épaules :

—Tu n'entends rien aux exploits cynégétiques, mon vieux, lui dit-il, et tu te permets de railler ceux qui content leurs prouesses ?

—Dame ! tu rapportes une bête magnifique blessée à l'arrière-train ; j'ai bien le droit, j'imagine, de croire...

—Puisque j'ai tué deux izards, pares-

seux que tu es ! Si tu étais venu avec nous.

—J'avais mieux à faire que cela, gro-gna Balmaï sous sa moustache fauve.

Et, entendant le pas léger, velouté, de Mlle Destournelles derrière la porte, il ajouta en lui-même :

“ Attention ! le feu est aux poudres ! Nous allons voir la tête de nos tourtereaux.”

Le fantôme de Napoléon Ier serait entré en cet instant au salon, qu'il n'eût certainement pas causé plus de stupeur que Simone Destournelles ; et la surprise on le devine, fut réciproque.

—M. Georges !

—Mlle Simone !

—Mon neveu !

—Mon neveu !

—Qu'est-ce à dire ?

Telles furent les exclamations qui se croisèrent en une seconde dans la grande pièce un peu sombre que venait d'illuminer soudain l'apparition de Simone.

—Ah ! ça, vous vous connaissez donc ? s'écria Balmaï, bon comédien à ses heures.

—Mais, tu sais bien... commença Georges.

—C'est vrai, Henri, je ne t'avais pas raconté cela, commença Mlle Destournelles qui était toute rose.

Était-ce de confusion ou de joie ? Je ne sais, l'histoire ne le dit pas.

—Où donc vous êtes-vous connus, mes enfants ? demanda l'excellente Mme de Ténédar dont la défiance n'était pas encore éveillée.

—Dans un fiacre, ma tante, répondit Georges tout troublé et sans réfléchir.

—Hein ? fit le marquis, dressant l'oreille.

—Oh ! non, mon oncle ; c'est-à-dire que ces dames étaient dedans et moi dessus.

—Dessus? Comment cela?

—Enfin, sur le siège, à côté du cocher.

—Mon neveu sur le siège d'un fiacre?

—Il est des circonstances, mon oncle, où un galant homme... ayant cédé l'intérieur de la voiture à Mme Destournelles et à sa fille, je ne pouvais pas...

—M'asseoir sur leurs genoux, conclut Henri qui avait la parole facile.

On s'expliqua et, lorsqu'ils surent quelle conduite chevaleresque leur neveu avait eue en cette occurrence, M. et Mme de Ténédar ne purent que l'approuver.

D'autant plus que Georges s'en était tenu à l'histoire du fiacre et du bracelet perdu, sans raconter les suites de ce simple incident.

—Mon Dieu! j'aime presque mieux que cette petite Simone se trouve en pays de connaissance, se dit Mme de Ténédar; ainsi elle ne sera pas effarouchée par l'irruption de ce grand garçon qui n'est pas toujours aimable avec les dames.

—Enfin, ça s'est bien passé, mieux passé même que je n'aurais cru, se dit Henri en se frottant les mains. Je suis décidément un ami précieux.

Or, quoiqu'elle eût de mauvais yeux, la marquise y voyait encore assez pour s'apercevoir que Georges usait des siens amplement au sujet de Mlle Simone et que celle-ci savait sourire d'une façon charmante pour répondre à ces tendres oeilades.

—Eh! eh! pensa la vieille dame, une ride profonde lui barrant le front pour la première fois depuis bien des jours; est-ce que cette jolie fille se figurerait que mon neveu est pour elle?

Et, afin de couper le mal dans sa racine, elle se mit en devoir, un beau matin, et Georges étant allé à Tarare faire quelques commissions, de dicter une lettre à sa jeune secrétaire.

—Mon enfant, lui dit-elle, prenez votre plus belle plume pour écrire ce qui suit... et je vous traite assez en fille discrète à toute épreuve, en vous mettant au courant de nos petites affaires de famille:

—Chère madame et amie,

—Il s'organise chez nos voisins les Grésivaudan une petite fête dite charitable dont je suis la Présidente; je vous engage vivement à y conduire votre charmante Jacqueline, ce qui sera une nouvelle occasion de réunir nos chers enfants.

—Ils s'aiment, nous n'en pouvons douter, et il ne serait pas mauvais, à mon avis, de presser un peu les choses; mon Georges est un garçon timide et réservé, vous avez pu le remarquer, mais s'il ne se livre pas vite, ses affections ne sont pas des feux de paille.

—A bientôt, chère amie, et puissent nos chers enfants être heureux l'un par l'autre!

—Sincèrement à vous.

—MASSINE-TENEDAR.

—Etre heureux l'un par l'autre; sincèrement à vous... né Ténédar... répéta Mlle Destournelles d'une voix changée, en terminant le dernier mot par un parafe tellement sec que la plume déchira le papier.

—Qu'avez-vous donc, mignonne? Vous paraissez nerveuse, demanda la marquise qui pensait: "Le coup est porté; ça y est, si la petite folle a espéré un moment épouser mon neveu, elle doit être avertie maintenant."

La vieille dame n'était certes pas méchante; mais, ignorant l'accord secret qu'

unissait Georges à Simone; elle voulait simplement jeter une douche sur les beaux rêves de celle-ci et la prévenir, d'une manière détournée, que le vicomte était destiné à une alliance d'un ordre plus élevé.

—Mon Dieu! oui, madame, extrêmement nerveuse, répondit Mlle Destournelles, toujours de son accent voilé, méconnaissable... Et même, l'air des Orfraies, tout bon qu'il soit, ne me convient certainement pas... Aussi dois-je renoncer à continuer auprès de vous mes fonctions de lectrice...

—Quoi! vous voulez me quitter? s'écria Mme de Ténédar, qui ne s'attendait pas à ce dénouement-là.

—Aujourd'hui même si vous le permettez, madame. Oh! ne me traitez pas d'ingrate, je vous en supplie; ne croyez pas que j'agis par un vain caprice. Je n'oublierai jamais toutes vos bontés pour moi; mais, ce que je fais, je dois le faire.

Là-dessus, Mlle Simone, qui était pâle comme un cierge, eut une petite suffocation causée par les larmes trop violemment refoulées. Le malaise passé, elle conclut, dans un triste sourire :

—Et enfin vous voyez bien que je suis nerveuse et malade et que j'ai besoin d'aller tout de suite retrouver ma mère.

Force fut à la marquise de céder et de laisser partir sa demoiselle de compagnie, qui semblait avoir une hâte fébrile de quitter les Orfraies.

Dans son for intérieur, si peu méchante qu'elle fût, la vieille dame se demandait, en regardant la figure déconfite d'Henri Balmaï, si tout ceci n'était pas un complot formé par le jeune homme pour faire épouser à son ami sa jolie cousine; ne savait-il pas que Georges devait hériter un jour de deux belles fortunes?

Sur ce jugement un peu téméraire, la

châtelaine invita le pauvre Balmaï à reconduire Mlle Destournelles à sa mère.

—Qui? moi? s'écria Henri, surpris à cette ouverture. Mais... j'ai donc l'air d'un patriarche, qu'on me donne comme chaperon aux jeunes filles pour un voyage de douze heures?

Puis, quelque idée subite ayant probablement traversé cette cervelle féconde en inventions, il se ravisa :

—Au fait, c'est fort sage en effet : Simone est trop gentille pour courir seule les voies ferrées, et je suis assez son frère pour la protéger pendant une demi-journée. Partons donc ensemble.

Dans le trajet du château à la gare, il arracha à Simone en larmes le secret de ce départ précipité, secret qu'il envoyait un peu déjà, et cet aveu le confirma dans sa résolution.

Afin de convaincre la pauvre enfant que Georges n'était pas un fiancé frivole et versatile, un traître et un amoureux trompeur, il dut lui communiquer les lettres de son ami.

Ainsi Mlle Destournelles put sécher ses jolis yeux et se dire qu'elle venait d'être injuste envers Georges; que, sa tante et son oncle voulaient absolument le marier de leur main à Mlle de Laquemère, lui n'autorisait pas du tout ces projets ébauchés entre les parents et que Mlle Jacqueline elle-même se refusait à y répondre.

Ce que Simone et Henri comprenaient le mieux, c'est que la marquise, croyant deviner une certaine entente entre son neveu et sa lectrice, avait voulu y couper court en instruisant celle-ci de ses desseins.

Mais maintenant qu'elle avait quitté les Orfraies, la fugitive ne pouvait plus revenir en arrière; il n'y avait qu'un adoucissement à son chagrin : elle savait que Georges lui demeurerait fidèle.

Oui, mais pourrait-il lutter longtemps contre l'influence de son grand-oncle et de sa grand'tante? Ne finirait-il pas par céder à leurs supplications... à leurs menaces peut-être?... car, en définitive, son avenir, sa fortune dépendaient d'eux, et le pauvre jeune homme devait les ménager. Alors elle se retirerait de sa vie, elle le conjurerait d'obéir aux vieux parents et de l'oublier, elle qu'il avait aimée; car elle ne voulait pas devenir pour son ami un sujet d'embarras et même de ruine.

—Bon, ma poulette, tu ne connais pas encore Georges! lui répondit Henri, après que la chère enfant lui eût confié sa peine et ses projets. Il t'a dit qu'il n'aurait pas d'autre femme que toi et il n'en aura pas d'autre."

—Mais le marquis et la marquise?

—On les amènera à te supplier eux-mêmes d'épouser leur neveu.

—Oh! Henri, tu vois tout en beau toi! Mais moi je prévois de longs jours peut-être de longues années de luttres et de souci pour Georges et pour moi. J'ai des pressentiments...

—Moi pas. Ecoute Simonnette veux-tu te fier à moi, te laisser diriger, conseiller, guider?

Simone hésitait : pour une fois déjà qu'elle avait donné carte blanche à ce bon mais un peu fou d'Henri, il n'avait pas trop bien réussi.

—Tu as peur que je ne fasse des boulettes dis? reprit-il en voyant son embarras. Ne crains rien, laisse-moi agir et je te promets que d'ici peu tu seras satisfaite de ton homme d'affaires.

—Nous allons d'abord consulter maman.

—Oui, parbleu! mais je te préviens que ta mère me consultera aussi. Alors autant que je te soumette tout de suite mes plans. Tu vas passer trois jours à Vichy.

—Pourquoi trois jours? Maman n'a pas fini sa saison : il est vrai qu'à deux ce sera plus coûteux.

—Tu n'y resteras pas, cousine. Bientôt tu entreras chez la marraine de Georges au même titre que tu étais aux Orfraies.

Les jolis yeux de Simone exprimèrent une terreur réelle.

—Oui, mon enfant, répliqua Henri avec un sang-froid étonnant. Je vais arranger cette petite affaire pendant que tu embrasseras ta maman ; en somme, le département de l'Allier et celui de Saône-et-Loire ne sont pas si éloignés l'un de l'autre...

—Non, cela ne se peut.

—Pourquoi?

—J'aurais l'air de me cramponner à ce mariage auquel je renonce s'il doit causer du désagrément à Geo... à M. d'Alibrand.

—Tu dis des bêtises.

—Pas du tout. Agir ainsi serait tourner contre lui tous les siens ; le brouiller avec sa marraine après l'avoir brouillé...

—Non, après avoir "failli" le brouiller, corrigea Balmaï.

—Avec son grand-oncle et sa grand'tante! je ne le ferai jamais. Eh! pour qui passerais-je, en vérité, en m'installant tour à tour chez les Ténédar, puis chez la marraine dont j'ignore le nom?

—Ah! ma pauvre petite, comme tu connais peu le genre humain en général et les femmes en particulier! soupira le jeune homme nullement convaincu.

—Oh! si, je les connais, va! Et je n'estime ni l'humanité, ni mon sexe ; ici-bas on n'a qu'un amour : le veau d'or. Qu'un désir : gagner de l'argent et en avoir toujours davantage.

Elle parlait avec une véhémence qui fit sourire son cousin.

—Dis donc, tu n'es pas juste envers

ton fiancé, Simonnette, dit-il, car s'il y a au monde quelqu'un de désintéressé, c'est bien lui.

Je ne suis pas un méchant garçon, moi, mais je ne sais pas si j'aurais le courage d'épouser une jeune fille pour ses beaux yeux.

— Oh ! fit-elle, un sourire exquis sur ses jolies lèvres, Georges fait exception à la règle commune.

Ils se turent et, en dépit des protestations de Mlle Destournelles, Balmaï acheva le voyage en échafaudant les plans les plus baroques... et peut-être pas les plus mauvais.

Arrivé à Vichy, il remit Simone aux mains de sa mère, laissa discrètement la pauvre pleurer toutes ses larmes dans ces bras consolants et miséricordieux, et courut à Labretelle où il n'était pas attendu, après avoir jeté à la poste ces mots adressés au vicomte d'Alibran :

“ Cher vieux,

“ Encore une fois je sers tes intérêts et tente de te sauver ; celle que tu aimes connaît le chou ; à présent elle va goûter de la chèvre.

“ Fie-toi à mon génie pour amener peu à peu tes parents et ta marraine à capituler.

“ Simone est navrée, mais je me charge de la consoler.

“ Ne prends pas cette phrase en mauvaise part, copain : c'est-à-dire que je veille sur elle, l'encourage, lui parle de toi et lui fais espérer une heureuse issue à vos projets.

“ Toi, sois raisonnable, ne te fâche pas avec les Orfraies et “ ne t'étonne de rien si tu vois survenir dans ton existence des choses abracadabrantes.”

“ Ah ! tu peux me remercier et m'aimer, va ! Il y a peu d'amis comme

“ Ta vieille branche d'HENRI.”

IX

Après avoir rempli à Tarare la mission dont l'avait chargé sa tante, Georges d'Alibran revenait tout joyeux aux Orfraies, se préparant à se dédommager d'une journée passée loin de Simone en remplissant ses yeux de sa douce image, ses oreilles de sa douce voix, son cœur de sa gentillesse.

Mais, une fois descendu au salon au second coup de cloche annonçant le dîner, quand il offrit son bras à la marquise pour passer à la salle à manger, il dit avec inquiétude :

— Je m'étonne qu'Henri vous fasse attendre, lui si poli d'habitude. Et... et Mlle Destournelles, elle n'est pas souffrante, j'espère ?

— Non, elle ne dînera pas avec nous, pas plus que son cousin, M. Balmaï.

— Tiens ! qui donc a pu les inviter à dîner ? je croyais qu'ils ne connaissent personne dans le pays.

— Aussi ne sont-ils plus dans le pays : Mlle Destournelles est allée rejoindre sa mère, et ton ami a dû l'accompagner.

Le bras du pauvre Georges eut un tel soubresaut que la marquise faillit tomber et se heurta à la porte.

— Vous les avez... congédiés ? s'écria le jeune homme qui ne savait plus ce qu'il faisait et qui conduisait sa grand'tante à l'office au lieu de l'installer à sa place.

— Oh ! Georges ! C'est elle qui a voulu partir tout de suite, sans rien entendre, après m'avoir servi de secrétaire dans la

matinée, comme de coutume.

—Enfin, que s'est-il passé entre vous?

Mme de Ténédar montra, d'un coup les domestiques rangés autour de la table, prêts à servir, muets, impassibles, mais néanmoins l'oreille aux aguets.

Georges se tut, rongéant son frein et d'autant plus anxieux qu'il ne savait rien sur ce départ précipité.

Comme d'ordinaire, pendant le repas le marquis parla politique, fulmina contre les mauvais journaux, et s'aperçut à peine que deux de ses hôtes manquaient à l'appel.

Tandis que l'on prenait le café au salon et que Georges s'apprêtait à accabler de questions Mme de Ténédar, M. le curé apparut, apportant les nouvelles du pays; on parla un peu politique et l'on entreprit une interminable partie de whist que le vicomte envoya à tous les diables et où il dut faire le mort.

Il en fut donc, ce soir-là, pour ses suppositions, se coucha de fort mauvaise humeur, dormit mal, n'obtint de sa tante, le lendemain, que les réponses les plus vagues, et reçut le laconique billet de Balmaï, qui ne l'éclaira pas beaucoup.

Il dut cependant, à un moment donné, faire entendre à Mme de Ténédar que Mlle Destournelles avait fait sur lui une impression profonde, qu'il la regrettait et que son départ précipité ne changeait rien ses sentiments pour elle.

Il la trouvait plus belle et plus accomplie cent fois que toutes les jeunes filles qu'il avait rencontrées jusqu'alors (y compris Jacqueline de Laquemère), et même plus digne de porter le nom d'Alibran.

Quoiqu'elle ressentit une surprise désagréable à cette ouverture, la vieille dame feignit de ne pas prendre la chose au sérieux.

—On change d'idée, à ton âge, mon enfant, répondit-elle, et tu pourras trouver cent gentils m'nois à ton goût avant de fixer ton choix ou de reconnaître enfin que celui que nous avons fait pour toi, ton oncle et moi, est meilleur."

Sur ces entrefaites, la comtesse de Laquemère vint visiter la marquise de Ténédar, et dans un court entretien, les yeux noyés de larmes et le cœur déchiré, elle lui tint ce langage :

—Ah! ma bonne amie!... si vous saviez!... tous nos projets sont à vau-l'eau!... Votre pauvre neveu!...

—Eh! bien, qu'y a-t-il? fit la marquise dressant l'oreille, inquiète et croyant sa compagne déjà instruite des fredaines de Georges.

—Il n'aura jamais ma fille.

—Ah! et pourquoi donc? prononça Mme de Ténédar d'une petite voix sèche qu'on ne lui connaissait pas.

—Parce que la chère enfant, ma Jacqueline, ma fille unique et bien-aimée...

Ici la marquise eut un petit geste d'impatience qui signifiait : "Eh! allez donc!"

—...Entre au couvent. Elle m'a appris cela hier en revenant de l'église. Ah! je vous assure que j'ai bien du chagrin, et cependant ni mon mari ni moi ne contrairons ses desseins.

—Dame! vous l'avez bien un peu élevée comme une petite nonne, fit la châtelaine à la fois soulagée de son inquiétude et fort vexée de voir tous ses plans crouler. Il fallait vous attendre à ce qui arrive. En définitive, mieux vaut la voir heureuse au couvent, si telle est sa vocation, que la savoir mal mariée.

—Oh! mais, avec votre neveu, elle eut été sûre de son bonheur.

—Eh! mon Dieu! je n'en sais rien; les

jeunes gens d'aujourd'hui sont si singuliers.

—Ce n'est pas pour le vicomte que vous dites cela, j'espère. Enfin, ce cher Georges se consolera, n'est-ce pas?

—Oh! très facilement, car... il faut que je vous confesse, ma bonne amie, que le pauvre enfant a le cœur pris ailleurs.

—Et vous vouliez lui faire épouser ma fille?

—J'ignorais cela quand nous nous sommes concertées pour marier nos enfants.

—Alors, vous allez le marier, M. Georges?

—Ah! Dieu non, au contraire.

—Au contraire? Je ne vois pas bien...

—C'est-à-dire que mon mari et moi nous nous opposons absolument à ce qu'il aime la personne que...

—Vous pouvez vous opposer à ce qu'il épouse, mais non à ce qu'il aime, voyons, chère amie.

—C'est vrai.

—Et votre neveu est trop distingué, trop délicat, pour chercher où il ne faut pas l'objet de sa tendresse.

—Non certes. Cependant, la jeune fille sur laquelle il a jeté les yeux n'est pas de notre monde.

—Ah!

—Elle se nomme Destournelles.

—Des Tournelles? Eh! bien, mais, il me semble...

—Destournelles en un seul mot.

—Oui, mais la famille est-elle de basse extraction?

—Non, heureusement; le père était officier; il est mort jeune, laissant une veuve et une enfant sans fortune.

—Ah! voilà!

—Comment, voilà?

—Oui, si Mlle Destournelles était riche, sans doute que...

—Fi! donc, cette question est sans im-

portance pour nous, chère amie. Mon neveu sera assez riche pour deux. Ah! si seulement elle avait la particule!

—Il y en a tant qui l'ont... mais achetez tout simplement.

La vraie noblesse est devenue si rare aujourd'hui!

—Au fait, c'est vrai! murmura Mme de Ténédar toute rêveuse... Cependant, Georges épouser une petite enlumineuse d'images devenue ma demoiselle de compagnie pendant quelques jours!...

—Parleriez-vous de la jolie enfant que j'ai vue dimanche à vos côtés pendant la grand'messe?

—Mon Dieu! oui.

—En effet, votre neveu a été bien assidu, bien édifiant tout le long de l'office, ce jour-là! Il est vrai qu'il avait sous les yeux la charmante personne... Comment dites-vous? De Tournelles?

—Destournelles. Alors, vous la trouvez bien?

—Très bien, même. Et distinguée!... une couronne de vicomtesse ne serait pas déplacée sur ce front-là.

—Ainsi, à ma place, vous approuveriez....

—Je ne sais pas ce que je ferais, dit Mme de Laquemère en se levant; mais, chère bonne amie, croyez-moi, s'il ne faut pas se montrer faible, il ne faut pas non plus être trop rigide en aussi délicate matière. Je me sauve, car mon mari m'attend chez les Menneccourt où il doit s'impatienter... Ah! voyez-vous, les mariages d'amour tournent quelquefois de travers, mais si souvent ils valent mieux que les mariages de convenance!

Demeurée seule sur le perron, et regardant, songeuse, la voiture à livrée un peu voyante, emporter au loin la visiteuse, Mme de Ténédar soupira fortement et murmura:

—Dire que je ne pourrai même pas avoir une vieillesse tranquille! Tout ce

que je veux faire de bon, tout ce que j'entreprends pour le bonheur d'autrui tourne contre moi. Je cherche à marier mon neveu : la fiancée m'échappe et le cœur de Georges va à une jeune fille que je ne puis accepter pour nièce.

Je me mets à protéger une pauvre créature qui gagnait péniblement sa vie à Paris : elle paie mes bienfaits — oh ! d'une singulière façon ! et me plante là sans se demander si elle me laisse dans l'embarras.

Il est vra que... sachant ce qu'elle sait à présent, je l'aurais moins estimée si elle était restée à son poste, prête à disputer Georges à Mlle de Laquemère. Enfin tout cela est bien triste, bien fatigant ! Elevez donc les enfants... et même les enfants des autres pour qu'ils troublent votre existence et vous causent un chagrin !...

Là-dessus, trouvant l'air frais, la marquise rentra dans le hall (que l'on nommait encore : "vestibule" aux Orfraies), puis pénétra dans la bibliothèque où elle trouva son mari rageant tout seul.

— Qu'y a-t-il, mon ami ? demanda-t-elle, lasse d'avance de ce qu'elle allait entendre et se disant tout bas que Mlle Destournelles lui manquait déjà beaucoup, qui savait apaiser toutes les colères et qui égayait la maison de sa grâce et de son sourire.

— Il y a qu'il n'est plus possible de vivre au temps où nous vivons.

— Cependant, Tanneguy, il serait difficile de...

— De changer, je le sais, ventre saint gris !

— Alors, soumettons-nous à notre destinée et subissons les choses qui sont dans les projets d'en haut certainement.

— Vous avez beaucoup de philosophie, ma chère.

— Forcément, mon ami, et de la philosophie chrétienne, je l'espère. Il est de

fait que nous vivons à une triste époque, et nous ne sommes pas les seuls à en souffrir.

— Cela fait mal à voir... et à lire, interrompit le marquis sans l'écouter. Ainsi, cet article... Vous avez regardé les journaux ce matin, Yolande ?

— Hélas ! non, vous savez bien que mes yeux...

— Vos yeux sont remplacés, ma chère, et rajeunis depuis que Mlle Destournelles... A propos, ne pourriez-vous me la prêter un peu, cette charmante enfant, pour m'aider à cataloguer ces derniers rayons de livres?... Il me vaut décemment mieux de bouquiner que de lire les insanités dont les feuilles publiques sont remplies.

— Mais, Tanneguy, vous ignorez donc que Mlle Destournelles n'est plus ici ?

— Comment, si je l'ignore ? Mais c'est la première nouvelle. Ne la voyant à table ni hier ni ce matin, j'en ai conclu que vous l'aviez envoyée à Lyon faire des commissions avec son frère, non, son cousin, enfin ce jeune homme si gai...

— Eh ! bien non, elle est partie pour tout de bon ; elle a été rejoindre sa mère à Vichy et M. Balmaï l'a escortée, en effet ; mais elle ne reviendra pas.

— Elle ne reviendra pas ! gémit M. de Ténédar en laissant tomber ses bras et les journaux qu'ils tenaient, d'un air désappointé.

— Décidément, ce départ afflige tout le monde, fit malicieusement la marquise.

— J'espère, ma chère amie, que vous ne me ferez pas l'injure de croire que je regrette votre demoiselle de compagnie pour moi-même ? répliqua, en riant, le châtelain. A mon âge, il est permis de constater qu'une jeune fille est jolie, spirituelle et distinguée.

— C'est bien, je plaisantais, mon ami. A moi aussi elle manque, cette enfant

mais que voulez-vous ? Elle a voulu partir.

—C'est fâcheux, très fâcheux, car enfin elle vous était utile, très utile, Yolande.

—Mon Dieu ! il y a un mois, je me passais bien de lectrice.

—Vous n'aviez pas l'idée d'en prendre une ; vous croyiez me déplaire en introduisant une étrangère sous notre toit ; mais laissez-moi vous dire, ma chère, que nous n'avons jamais été plus heureux que depuis un mois : vous rajeunissiez, en vérité ; vous ne vous fatiguiez plus à donner du matin au soir vos ordres aux domestiques ; vous étiez au courant des faits du jour et des nouveautés littéraires par Mlle Destournelles qui faisait admirablement la lecture à haute voix ; enfin vous jouissiez d'une société jeune, gaie, qui, à certaines heures de la journée, remplaçait avantageusement la compagnie d'un vieux grincheux comme votre serviteur.

—Oh ! Tanneguy, je n'ai jamais dit ni pensé cela.

—Parce que vous êtes la plus miséricordieuse comme la plus exquise des femmes, Yolande, répliqua le marquis en portant à ses lèvres la main fluette de la châtelaine. Enfin, je vous avouerai que moi-même je m'étais déjà habitué à cette présence agréable, à ces répliques amusantes et fines, à ces soins délicats d'une jeunesse en fleur pour des vieillards comme nous. Quelle diable de mouche l'a donc piquée ?

—Ecoutez, Tanneguy, Georges en était amoureux.

—Ah ! le gaillard ! fit le marquis en riant, ah ! le scélérat ! mais aussi, cela devait arriver.

—Quoi ! s'écria la vieille dame interloquée, c'est tout ce que vous avez à dire là-dessus ? Vous riez ? pour un peu, vous approuveriez Georges.

—Je l'approuverais... je l'approuve-

rais ! c'est-à-dire, Yolande, que je trouve cela naturel. Voyons, vous mettez en présence presque du matin au soir un jeune homme pas mal tourné, ma foi ! et une jeune fille charmante, et vous voulez qu'ils ne se plaisent pas mutuellement ? vertubleu ! vous êtes sévère.

—Tanneguy, c'est que votre neveu ne se bornait pas...

—Hein !...

—Il voudrait l'épouser, ni plus ni moins.

—Ah ! très bien, fit le marquis, visiblement soulagé.

Ces trois mots eurent le don d'exaspérer au dernier degré Mme de Ténédar.

—Mais je n'en reviens pas, Tanneguy. Quoi ! vous ! vous autoriseriez Georges à épouser cette Mlle Destournelles ?

—Je n'autoriserais rien du tout. Calmez-vous, ma chère, vous allez, vous allez ! Ah ! ce n'est plus moi qu'il faut retenir, à présent. Eh ! bien, oui, je dis que si Georges aime réellement cette jeune fille, en homme délicat qu'il est, je l'espère du moins, il ne peut avoir à son égard d'autre projet que celui de l'épouser. Mais du dessein à l'action il y a de la marge.

—Done, Mlle Simone a bien fait de partir.

—Non, c'est Georges qu'il fallait éloigner pendant un temps.

—Au fait, maintenant que le mariage projeté avec Mlle de Laquemère n'aura pas lieu !... murmura la marquise. A propos, Tanneguy, je ne vous ai pas dit que notre amie la comtesse est venue tantôt et, tout en larmes, m'a annoncé que sa fille entre prochainement au Carmel.

—Hein ? fit M. de Ténédar. Eh ! bien, et Georges ?

—Georges ne peut donc pas l'épouser

—Bien entendu ; alors la voilà sans fiancée ?

—Dame ! à moins que vous ne consen-

tiez à lui donner Mlle Destournelles, répliqua ironiquement la marquise.

Le marquis réfléchissait.

—Il est certain que c'est une femme comme cela qu'il lui faudrait.

—Quoi! vous voulez...

—Ne vous pâmez pas, ma chère Yolande; je dis "une femme comme cela"; une jeune fille de race ayant le physique et les qualités de Mlle Destournelles, voilà celle que je rêve pour ma nièce.

—Et justement parce que c'est le type que nous souhaitons, nous ne le rencontrerons pas, soupira la marquise qui était dans un jour de pessimisme.

L'après-midi s'écoula lente et triste. On vit à peine Georges; il parut seulement au dîner, très sombre, mangea peu et ne desserra pas les dents; il ressassa dans sa tête depuis l'arrivée du courrier:

"Fie-toi à moi. Le hasard lui a fait connaître le chou, à présent elle va tâter de la chèvre."

—Que veut dire par là cet animal d'Henri? pensait-il.

Puis, soudain éclairé:

—Ah! j'y suis; c'est toujours sa marotte de ménager à la fois la chèvre et le chou: ma marraine et mes chers vieux parents de Ténédar.

Pourvu qu'il n'aille pas jeter ma pauvre Simone entre les cornes de la chèvre... je veux dire de Mme Labretelle!

Il ferait là une fière bêtise et c'est bien assez de celle que le hasard a commise en amenant Mlle Destournelles aux Orfraies.

X

"N'est-ce pas, madame, chère madame Labretelle, que vous voudriez bien prêcher un peu mes parents en faveur de Jacques? Je l'aime tant, voyez-vous, et il

m'aime tant! Et ne m'en veuillez pas trop de ne pas admirer votre filleul: si vous saviez, quand on aime sincèrement quelqu'un, comme tous les autres jeunes gens vous deviennent indifférents!

—Bien, bien, mignonne, répondait Mme Labretelle en caressant la joue rose de Mlle Dumesnillet; on connaît ces petits coeurs de jeunes filles et l'on se gardera de peiner le vôtre. Vous aurez votre Jacques, mon enfant, et quant à mon beau filleul, il n'aura pas de peine à se faire aimer d'un autre côté.

—Si ce n'est déjà fait, murmura la malicieuse jeune fille en souriant.

—Comment, si ce n'est déjà?... Est-ce que par hasard, mademoiselle, vous auriez reçu les confidences de M. d'Alibran?

—Pourquoi pas? Je lui ai bien fait les miennes. Mais le secret d'autrui n'est pas mon secret et je me sauve, chère madame, en vous remerciant de vouloir bien vous liquer avec Jacques et moi...

—Contre vos parents? Mais je n'ai rien promis de semblable.

—Si, si, puisque vous ne voulez point peiner un coeur de jeune fille. Adieu, madame, vous êtes bonne!

Et Mlle Dumesnillet se sauva après avoir envoyé, du bout de son gant, un baiser à celle qu'elle appelait "son allée."

—Ces fillettes, pensa l'excellente femme en la regardant enfile l'avenue à grands pas, accompagnée de sa gouvernante, elles font tout ce qu'elles veulent de nous autres vieilles rabat-joie. Décidément, il n'y a plus d'enfants! Voyons, qu'ai-je à faire? Ah! une dizaine de lettres qui m'assomment... Auparavant, je vais aller voir ces plants de géraniums dont m'a parlé le jardinier.

Mais Mme Labretelle ne devait pas connaître de si tôt ses géraniums; au moment où elle se dirigeait vers la terrasse,

un domestique lui annonça qu'un visiteur désirait l'entretenir.

Elle rentra donc au salon où un jeune homme au front soucieux s'éventait avec son chapeau. Il la salua.

—Mme Labretelle?

—Oui, monsieur.

—Ah! madame, puis-je voir ce pauvre Georges?

—Vous êtes son ami, monsieur?

—Intime, madame.

—Bien, monsieur. Mais vous cherchez Georges ici? Il est aux Orfraies.

—Encore? Ce pauvre ami n'est donc pas encore venu à vous?

—Mais que me dites-vous, monsieur? Mon fileul? serait-il donc malheureux là-bas, que vous l'appeliez : "Ce "pauvre" Georges"?"

—Oui, madame, et je pensais qu'il serait venu se réfugier vers vous... Mais puisqu'il n'est pas là, je vais...

—Mais non, monseur, vous ne vous en irez pas. D'abord, nous sommes à la campagne et, si vous êtes venu à pied, vous ne pouvez refaire la course de la même manière ; du reste, il n'y a plus de train jusqu'à neuf heures du soir. Vous voilà donc forcé de dîner en tête-à-tête avec une vieille femme ennuyeuse, ce qui ne sera peut-être pas très récréatif pour un jeune homme.

Henri s'excusa, protesta, se nomma et finalement accepta l'invitation qu'il avait... espérée.

—Monsieur Balmaï? Henri Balmaï! Certes oui, que Georges m'a souvent parlé de vous! Mais, cher monsieur, dites-moi vite en quoi ce pauvre enfant a à souffrir aux Orfraies?

Henri rapprocha sa chaise de celle de Mme Labretelle et, l'air navré, lui dit à mi-voix :

—M. et Mme de Ténédar veulent le marier.

—Avec une jeune fille?... s'écria la bonne dame hors d'elle.

—Bien certainement.

—Vous ne me laissez pas achever ; avec une jeune fille pour laquelle il n'éprouve aucun attachement.

—Vous l'avez dit, madame.

—Une fille qui a quatorze quartiers de noblesse, au moins, et dont les parents sont titrés? reprit Mme Labretelle d'un accent d'indicible amertume.

—Oui, madame.

—Et ils veulent!... Oh! ces Ténédar! S'acharner à marier contre son gré ce pauvre petit! s'exclama-t-elle encore, oubliant, dans son indignation, qu'elle agissait de même moins d'un mois auparavant.

—Mais le plus affreux dans tout ceci, c'est que Georges aime une jeune fille que repoussent inexorablement son grand-oncle et sa grand'tante.

Flairant une petite vengeance à sa portée, Mme Labretelle passa sa langue sur ses lèvres comme un chat attiré vers une friandise.

—Voyons, comment est-elle, la jeune fille repoussée par ces Ténédar? La connaissez-vous?

—C'est ma cousine, presque ma soeur. En ma qualité de parent si proche, je ne puis vous faire d'elle un tableau trop flatteur, madame. Mais Georges l'aimerait-il, lui dont vous savez le goût, si elle n'était jolie, distinguée, spirituelle! D'ailleurs, M. et Mme de Ténédar, qui sont équitables, l'ont eux-mêmes déclarée charmante.

—Comment! ils l'ont donc vue?

—Jusqu'à hier, ma cousine Simone servait de lectrice et de compagne à la marquise ; aujourd'hui, le coeur navré, elle a rejoint sa mère à Vichy.

—Je comprends ; je vois d'ici ce petit roman ébauché : Georges s'éprenant de

cette jeune fille ; les Ténédar furieux parce qu'ils lui destinent une fiancée noble et riche ; la marquise remerciant sèchement Mlle... votre cousine enfin, de ses services, et...

— Ici vous faites erreur, madame, dit aimablement Henri Balmaï : Mme de Ténédar, ainsi que son mari, s'est toujours montrée pleine d'égards pour Simone... Seulement, quand ils ont deviné l'amour de Georges (amour partagé) pour une jeune fille charmante mais dépourvue de dot et ne portant qu'un nom roturier quoiqu'on ne peut plus honorable, ils ont fait entendre à la pauvre enfant que mon ami était destiné à une plus haute union ; c'est pourquoi elle a fui des Orfraies pour n'y plus revenir.

— Ainsi la voilà sans position ?

— Mon Dieu ! oui, et la vie est chère à Vichy où sa mère n'a pas achevé son traitement ; mais elle ne peut rentrer seule à Paris, jeune et jolie comme elle est...

— C'est certain ; eh ! bien, mon cher enfant (vous permettez que je vous appelle ainsi puisque vous êtes l'ami de mon filleul ?) je suis une femme prompte en affaires : demain nous irons à Vichy, vous et moi... Ce n'est qu'un voyage de quelques heures, après tout, et nous demanderons votre cousine à sa mère...

— Quoi ! madame ?...

— Je la prends pour lectrice et pour demoiselle de compagnie, moi, puisque Mme de Ténédar n'a pas su la conserver ; et si Georges n'est pas son mari dans six mois d'ici...

— C'est bien long, six mois !

— Dans trois mois, si vous aimez mieux ; c'est que je serai tombée en enfance, comme on dit à Lyon.

— Ah ! madame, que Georges avait raison quand il m'affirmait que vous êtes la perle des marraînes et la plus exquise des femmes.

— A ! il dit cela, Georges ? Pauvre cher petit, à qui l'on veut donner pour épouse quelque laidron de province richement doté et portant un nom à effet !

Ah ! on refuse de le marier à une jolie fille qu'il aime et qui n'a pour fortune que ses beaux yeux, pour noblesse que celle de l'âme ? Eh ! bien, on verra si je suis expéditive en affaires, moi ! Georges peut venir me trouver, à présent : il rencontrera sous mon toit quelqu'un qui ne le fera pas fuir, je vous en réponds.

— Ma foi ! pensa Henri absolument ébaïhi par cette manière de prendre une résolution sérieuse, je n'espérais pas réussir aussi vite et aussi pleinement. Je savais bien que, rien que par contradiction pour jouer un tour aux Ténédar, la bonne dame empoignerait la cause de Georges et de Simone, mais je ne comptais pas faire coup double : demain Simone sera ici, et Mme Labretelle ne demande qu'à la marier au plus tôt avec son filleul. Eh ! bien, on ne dira plus que je ne suis pas un habile diplomate ; j'ai envie de tâter des ambassades, à présent. J'y songerai sérieusement, après le mariage de mon ami. C'est égal, je suis content de moi.

Le jeune Balmaï, qui mourait de faim, savoura un dîner des plus soignés en face du visage épanoui de Mme Labretelle.

Le lendemain, selon sa parole, celle-ci partait pour Vichy, y découvrait Mme et Mlle Destournelles, les rassurait, les consolait, trouvait Simone ravissante, et finalement l'emmenait de force dans son château bourguignon, en lui jurant qu'avant peu elle deviendrait la femme de son filleul.

Simone, qui n'y comprenait rien, se laissa faire une douce violence, trouva que son cousin Henri n'était pas bête, et s'installa à Labretelle où, du matin au soir, on parlait de Georges et où, du soir au matin, on rêvait de lui.

Sur ces entrefaites, le jeune Balmaï reçut des Orfraïes une lettre qui lui était retournée de Paris et qui l'émut profondément. Mme de Ténédar le suppliait de revenir auprès de Georges, qui dépérissait visiblement et que rien ne pouvait distraire.

On devine que le dévoué Henri répondit à cet appel et planta là sa cousine qui était en train d'ensorceler tout à fait Mme Labretelle.

Déjà l'excellente femme ne voyait plus que par les yeux de sa demoiselle de compagnie, ne jurait plus que par elle et aspirait presque autant que la jeune fille à l'instant où elle serait unie à Georges d'Alibran.

Aussi, M. Balmaï, qui avait déjà gagné à la cause de son ami "la Chèvre," ainsi qu'il nommait peu cérémonieusement Mme Labretelle, crut-il devoir répondre à l'appel des Ténédar et s'embarqua-t-il allègrement pour Tarare, après avoir repassé par Vichy pour y jeter à l'oreille de sa tante : "Grâce à moi, tout marche à merveille."

C'était un sincère ami, en vérité, que cet excellent Balmaï, seulement il manquait peut-être de modestie.

A ce moment, le printemps s'achevait dans toute sa force et toute sa beauté ; les oiseaux chantaient leurs couvées ; les bourgeons étaient devenus feuilles, les boutons fleurs, et Balmaï se disait, en comparant en lui-même les deux villégiatures qu'il visitait successivement :

—Ma foi ! ce cher Georges ne sera pas trop mal loti un jour, entre Labretelle et les Orfraïes ; et Simonnette n'est pas à plaindre. J'ai vraiment bien fait de me méfier de leurs amours et de lui faire ménager... on sait quoi.

"Je ne vous cacherai pas, madame, que n'ayant pu réussir avec Mlle Dumesnillet, la fille de..."

—De l'ancien sous-préfet de Loubans, nous savons cela.

—...qui aime un ami d'enfance...

—Qui ça ?

—Pas le sous-préfet, bien entendu, mais l'adite demoiselle.

—Bien, continuez, cher monsieur Balmaï.

—N'ayant pu réussir là, puisqu'on ne pouvait épouser mon ami Georges...

—Il faut avouer que ce pauvre enfant n'a pas de chance avec les jeunes filles qu'on lui destine, fit observer la marquise d'un petit ton sec qui marquait son déplaisir. Et cependant, tourné comme il l'est !...

—Il y en a pourtant une qui ne lui a pas refusé son cœur, suggéra doucement Henri.

—Revenons à Mme Labretelle, si vous le voulez bien.

—Done, cette excellente marraine de mon ami Georges, ayant échoué, dis-je, du côté Dumesnillet...

—Fort heureusement.

—S'est tournée ailleurs et s'est mise en tête de marier son filleul...

—Encore ?

—Elle y arrivera : cette femme a une volonté !

—Elle n'y arrivera pas.

—Je crains, madame, que...

—Et quelle est l'heureuse élue, aujourd'hui ?

—Une jeune fille accomplie, madame.

—Naturellement. Quand on s'obstine à marier quelqu'un, c'est toujours avec une perfection.

Ainsi, Mme Labretelle veut d'un nou-

vel hymen pour mon cher Georges?... reprit la châtelaine des Orfraies tout à fait hors d'elle-même. C'est par trop fort... Ce serait, en vérité, à lui jouer un bon tour.

—Eh! huez donc! nous y arrivons! pensa Henri qui n'attendait que cela. Je devine... j'ai même deviné depuis longtemps ce qu'elle va proposer afin de damer le pion à la marraine. Qui est-ce qui va y gagner, dans toute cette histoire? C'est Georges et Simonnette!

A ce moment, le marquis entra en boitillant. Sa goutte le travaillait un peu et il était de mauvaise humeur. Cependant, il ne manqua pas à ses habitudes de courtoisie, vint baiser la main de sa femme, serrer celle de Balmaï, et s'écria d'un ton qu'il essayait de rendre affable :

—De quoi causez-vous tous les deux?

—Nous parlions de... du mariage de Georges, répondit innocemment le jeune homme.

—Ah! duquel d'abord? car je commence à me perdre, moi, dans tous ces projets.

Et, l'air accablé, le marquis se laissa tomber dans un fauteuil avec une grimace de douleur.

—Ah! mon ami, c'est qu'il y a du nouveau : figurez-vous que cette Mme Labretelle veut marier notre neveu.

—Mais c'est de l'histoire ancienne, cela, Yolande.

—Point du tout, Tanneguy ; la petite Dumesnillet a eu le bon sens de se retirer la première.

—Elle a compris que Georges n'était point fait pour elle, n'est-ce pas?

—Et puis, elle lui préférerait un ami d'enf.

—C'est une petite pimbèche que nous ne regrettons point, n'est-ce pas, douce amie?

La marquise agita ses boucles blanches

en signe d'approbation car elle restait fidèle à l'antique coiffure qui seyait à nos aïeules : les grappes de cheveux encadrant le visage.

—Que nous n'aurions même jamais acceptée pour nièce, continua le marquis dont la bile s'échauffait et dont le front rougissait ainsi que les oreilles, prélude habituel chez lui d'une colère.

—Tanneguy, demeurez calme, reprit Mme de Ténédar ; vous n'avez pas tout entendu encore.

Imaginez-vous que, ne pouvant donner pour compagne à son filleul la petite Dumesnillet, cette femme sans entrailles songe à la remplacer par une autre.

—Une autre jeune fille?

—De son choix.

—Mais c'est un despote!

—N'est-ce pas?

—Oli, mais cette fois, le sujet réunit toutes les qualités du cœur, de l'esprit et...

—Vertubleu! Je m'en moque! Qu'elle aille au diable avec ses perfections, cette mijaurée! s'écria le marquis tout à fait furieux, qui tenta de se promener de long en large dans le boudoir, mais ne réussit qu'à réveiller les douleurs lancinantes de son orteil.

Cet insuccès eut le don de porter au comble son exaspération.

—Yolande, clama-t-il, savez-vous ce qu'il faut faire pour empêcher cette... madame Labretelle de marier Georges à son gré?

—Non, mon ami, mais j'ai pensé...

—Faisons épouser à notre neveu mademoiselle Destournelles ; du moment qu'il l'aime, ça ne fera pas un pli ; quant à la marraine, on se passera de son consentement.

—Et de sa fortune, ajouta la marquise.

—Et nous verrons la tête qu'elle fera, poursuivit Henri.

—Oui, comme vous dites, selon le jargon actuel, on verra sa tête, fit M. de Ténédar en se frottant les mains, tout raillailli par sa bonne idée.

—Cependant, mon mi, avez-vous bien réfléchi? Faire notre nièce de cette jeune fille sans origine et sans dot!...

—Hum! fit Balmaï, qu'on semblait oublier maintenant dans l'entretien.

—Pardon, mon cher enfant, ce n'est point pour vous offenser, mais je voudrais que M. de Ténédar n'agît pas à la légère.

—Voyons, Yolande, je n'agis pas à la légère puisque nous connaissons, vous et moi, suffisamment Mlle Simone. N'est-elle pas aussi distinguée que Jacqueline de Laquemère que nous destinions à notre neveu?

—Mon Dieu! oui, de tournure et de manières au moins.

—N'est-elle pas plus avenante, plus sociable, plus affectueuse?

—Ça oui; s'il faut l'avouer, cette petite Jacqueline est un peu raide.

—Avons-nous eu à nous plaindre d'elle une seule fois pendant les semaines qu'elle a passées auprès de nous?

—Certes non. Au contraire, nous l'avons regrettée tous les deux. Moi d'abord, depuis qu'elle est partie tout à coup sans dire gare, je me trouve dans l'embarras et l'ennui à chaque minute.

—Vous voyez donc que c'est la nièce, j'allais presque dire : la belle fille qu'il nous faut.

Et s'adressant à Henri, le marquis de Ténédar ajouta

—Où est-elle, cette chère enfant?

—Où elle est? Simone? répéta le jeune homme en se troublant visiblement.

—Oui, Mlle Destournelles, votre cousine.

—Eh! mon Dieu! monseigneur, en quittant les Orfraies il y a quelques jours, je l'ai conduite tout droit à sa mère, à Vichy, répondit Balmaï qui ne mentait pas, mais qui ne disait pas la vérité tout entière. La pauvre petite! elle était en larmes en s'éloignant d'ici.

—Eh! certainement, elle a de l'affection pour notre Georges, murmura la marquise.

—Et pour vous, madame! dit Henri avec élan.

—Ah! pour nous aussi! firent les deux vieillards en rapprochant leur siège, l'air ravi.

—Comment donc! vous l'avez tant gâtée, vous lui avez témoigné des égards, de la sympathie! Simone n'est pas une ingrate, croyez-moi, et elle remplissait avec joie son devoir dans cette maison, même avant l'arrivée de Georges, même avant de savoir qui vous étiez.

—C'est vrai, Yolande! fit M. de Ténédar, qui eut volontiers embrassé Balmaï.

—Nous serons heureux avec elle, répliqua la marquise non moins émue.

—Ah! vous aurez en Simonette, j'ose le dire, continua le jeune homme qui, une fois lancé, ne s'arrêtait plus non pas une nièce, mais une fille, mais votre propre enfant. Quelle reconnaissance elle va vous vouer, la chère mignonne! car elle ne compte guère gagner votre cœur et, plutôt que d'aller contre vos désirs ou votre volonté, elle renoncera à jamais à celui qu'elle aime.

—Eh bien! s'écria le marquis, l'homme des résolutions promptes, courez donc rejoindre votre ami qui rêve à votre cousine dans quelque coin du parc; il ne faut pas retarder sa joie.

—C'est que, dit Henri en se levant avec

un sourire, si je lui apportais un petit billet écrit de votre main, monsieur, ou de la vôtre, madame, il serait encore plus certain de son bonheur. Moi, vous savez, je l'ai "blagué" si souvent!... excusez l'expression.

—Blagué?... ah! oui, trompé, vous voulez dire, trompé en plaisantant. Oh! ce langage d'aujourd'hui!... Enfin, soit! puisque cela vous amuse, nous allons faire les choses en cérémonie. Yolande, ma douce amie, tracez donc ces quelques lignes...

—Mieux vaudrait que ce fût vous, Tanneguy, car, avec mes mauvais yeux!... Je signerai après vous, simplement.

—Comme vous avez besoin de votre nièce, ma chère! Vous le voyez, nous ne pouvons plus nous passer d'elle. Du papier; merci, je m'exécute. Nous écrivons donc :

"Moi, Tanneguy-Méruizac, marquis de Ténédar, j'autorise mon neveu Georges, vicomte d'Alibras, à épouser Mlle Simone Destournelles, qui nous agréa à tous deux."

Suivait la signature de la marquise; sur quoi, Henri Balmaï s'empara du précieux papier avec autant de respect que s'il fût un autographe du Pape ou du shah de Perse, et il s'enfuit en courant, dans la crainte que le châtelain ne se ravisât et ne le lui redemandât.

Il trouva Georges, non pas dans le parc pourtant plein d'enchantements et de mystère à cette heure du crépuscule où les oiseaux cantent l'amour, où les fleurs donnent plus de parfums, où le ciel prend des teintes paradisiaques; il découvrit son ami dans sa proche chambre, en contemplation devant une mauvaise photographie de Mlle Destournelles et la plume aux dents, après avoir tracé sur une feuille blanche ces deux mots :

"Chère madame..."

—Ah! tu écris à ma tante en regardant sa fille? fit négligemment Balmaï; eh bien, pendant que tu y es, tu peux lui annoncer que tu as obtenu le consentement de la chèvre et celui du chou, et qu'elle achète au plus tôt la robe de noce de Simone.

—Pas de mauvaise plaisanterie, murmura douloureusement Georges, tu sais bien que mon grand-oncle et ma grand-tante n'accepteront jamais pour nièce une jeune fille qui n'apportera pas au moins quatorze quartiers de noblesse et un peu d'argent avec.

—Eh! bien, que penses-tu de ceci? s'écria Balmaï en mettant sous le nez du vicomte le petit papier si allègrement noirci par M. de Ténédar.

Georges se reprit à trois fois pour le lire, tant il en croyait peu ses yeux.

—Et pourtant, dit-il, c'est bien l'écriture de mon oncle.

—Je te prie de penser que ce n'est pas un faux, répliqua Henri; ces lignes ont été tracées, il n'y a pas dix minutes, devant ton serviteur. Voyons, Georges, je n'irais pas te jouer un pareil tour; je t'aime trop pour t'apporter autre chose qu'un consentement véridique et formel.

—Comment as-tu fait?

—Ça c'est mon secret.

—Conte-le moi.

—Eh! bien, en ma qualité de profond observateur de l'humanité, je me suis dit que tes grands parents, furieux de voir ta marraine s'occuper de ton mariage, n'avaient qu'un moyen de la devancer: te faire épouser quelqu'un au plus vite.

Mlle Jacqueline de Laquemère (que Dieu ait en sa sainte garde!) manquant à l'appel, ils se sont jetés sur le sujet le plus à portée de leur main: Simone, qu'ils connaissent et qu'ils apprécient

maintenant à sa juste valeur.

—Ainsi, murmura le vicomte avec une ombre de tristesse, ils l'acceptent non par affection pour moi, non parce qu'ils l'apprécient, mais pour accomplir leur petite vengeance contre ma pauvre marraine?

—A la surface, oui, tel est leur sentiment ; mais au fond, ils ne veulent pas l'avouer encore, l'un comme l'autre ils goûtent fort Simonnette, souffrent de son absence après avoir joui de son charme discret et délicat, de sa gaieté, pendant quelques semaines.

—Puisses-tu dire vrai ! soupira Georges.

—Je te jure que cela est. Tu ne connais donc pas encore les vieillards, mon pauvre ami ? Ce sont de grands enfants dont il faut excuser les manies et les petits accès d'égoïsme. Va, crois-moi, ils seront heureux avec Simone, et toi donc !

—Et ma marraine ?

—Tu recevras d'elle demain matin un poulet dont tu me diras des nouvelles et qui fera le pendant de celui que je viens de t'apporter.

Le vicomte crut voir le paradis s'ouvrir devant ses yeux : ce n'était pourtant encore que sa porte qui livrait passage à Mme de Ténédar, dont le visage souriant, les prunelles luisantes de bonté et de plaisir prouvèrent au jeune homme qu'il n'avait pas rêvé en lisant le billet que nous savons.

—Eh ! bien, mon cher enfant, es-tu content ? demanda la voix douce et usée au plus reconnaissant des neveux.

Pour toute réponse, Georges se jeta à son cou, et l'excellente femme pensa que lorsqu'elle aurait de plus la jolie Simone pour l'embrasser et l'aimer, elle n'aurait plus rien à désirer sur terre.

Mais, avant de chanter le cantique de Siméon, elle devinait qu'il faudrait entamer des hostilités, soutenir une lutte

acharnée avec la marraine de Georges.

—Mon Dieu ! pensa-t-elle comme conclusion consolante, quand Mme Labretelle mettrait quelques bâtons dans les roues, la belle affaire ! Nous n'en aurons pas moins le dessus, puisque Georges est avec nous et que son bonheur dépend de ce mariage.

—Je savais bien, dit tout à coup Balmoi, à éprouver l'amour de Georges : ce pauvre Georges vivre avec cette blessure dans le cœur : le souvenir de Simone à jamais perdue pour lui.

—D'abord, répliqua la marquise un peu confuse en se rappelant son opposition des jours passés, nous tenions, mon mari et moi, à éprouver l'amour de Georges : ce pouvait n'être qu'un feu de paille.

Mais je crois aujourd'hui cette affection sérieuse puisque, pour y demeurer fidèle, il renonce à l'héritage de sa marraine.

—Si ma marraine refuse son consentement, chère tante, le vôtre me suffira, déclara Georges.

—C'est cela, mon enfant.

—Mais il est possible qu'elle accède à mon désir ; car enfin, Simone est si gentille, si attachante !

—N'y compte pas trop, Georges ; la pauvre femme a un grand travers : l'amour de la contradiction. Or, rien que parce que Mlle Destournelles aura été choisie par nous, elle la trouvera déplaisante.

Quand la marquise se fût éloignée, laissant les jeunes gens ensemble, Georges serra son ami dans ses bras :

—C'est toi qui nous a sauvés, dit-il, ému ; tu as mené toute cette affaire avec une énergie, une intelligence que je n'aurais jamais attendue de toi.

—Merci, répliqua Henri en riant.

—Tiens, tu es un génie, le phénix des amis !

—Je le sais bien, va, fit modestement le jeune homme. Je devrais m'attacher aux pas des amoureux et arranger les mariages difficiles. Ce serait une spécialité dans laquelle je pourrais faire fortune.

Ce qui m'arrête, c'est qu'il me faudrait devenir sérieux comme un patriarche ; position oblige ; ce serait à ne plus oser faire une sottise pour mon propre compte, et j'avoue que, vue sous ce jour-là, l'existence manquerait de charmes.

Mais Georges n'écoutait plus son facétieux ami ; il rêvait, tout éveillé, à de douces choses en regardant, par la fenêtre ouverte, la terrasse pleine d'une fine lumière rose crépusculaire, de parfums, de fleurs et de vie.

XII

“ Mon Georges,

“ Tu me méconnaîtrais si tu ne savais que je n'ai en vue que ton bonheur uniquement. Je t'ai tenu sur les fonts baptismaux, mon cher enfant, je t'ai suivi dans toutes les phases de ton existence de vingt-quatre ans ; je suis donc un peu comme ta seconde mère. C'est en vertu des prérogatives que me confère cette demi-maternité que je viens m'occuper de ton avenir.

Tu aimes une jeune fille que je connais, mon Georges, et que j'estime et apprécie.

Cette jeune fille est vraiment charmante, naturelle et simple. Elle n'est pas riche ; elle a mené même jusqu'ici une existence besogneuse et triste, mais je préfère te voir épouser cette enfant sans nom brillant et sans fortune, que la jeune

file aristocratique et orgueilleuse que te destinent tes grands-parents de Ténédar.

Il émane d'elle quelque chose de fin, de bon, d'intelligent, qui repose et rafraîchit ; on voudrait que toute la jeunesse, toutes les femmes fussent comme elle. Mais à quoi bon te faire l'éloge de celle que tu connais, que tu chéris, que tu admires toi-même ? Je perds mon temps là, mon Georges ; mieux vaut donc te dire que je compte vous voir mariés dans moins de deux mois, et que l'an prochain, je veux bercer sur mes genoux un petit filleul qui aura tes yeux et le teint de Simone.

Viens donc me trouver, mauvais sujet ; je te promets que cette fois, tu ne t'ennuieras pas à Labretelle ; où plutôt, non, j'ai une meilleure idée que cela : il y a quelque cinq ans, dans une heure d'affabilité passagère, le marquis et la marquise de Ténédar m'invitèrent à venir visiter leur château des Orfraies.

Veux-tu leur annoncer mon arrivée pour après-demain, si toutefois il ne leur déplaît pas de me voir surgir sous leur toit que je sais on ne peut plus hospitalier.

J'espère qu'ils me rendront la pareille et que mon joli trou de Labretelle aura l'heur de les recevoir un jour.

Done, c'est entendu : prévien-les seulement de ma visite qui sera courte, d'ailleurs.

Surtout ne parle pas de ta Simone et de mes projets qu'ils traiteraient d'audacieux : je veux jouir de leur surprise.

J'ai avec moi une demoiselle de compagnie que j'ai prise depuis peu (cela, tu peux le leur apprendre, et je vous la présenterai à tous prochainement, je l'espère).

A bientôt donc, mon Georges ; réjouis-toi et fais de beaux rêves.

Ah! mon pauvre enfant! que deviendrais-tu sans ta bonne vieille marraine qui veille sur ton bonheur?

Je t'embrasse.

EMMA LABRETELLE."

Lorsque le vicomte communiqua au marquis et à la marquise, non cette missive, mais la nouvelle de la future arrivée de Mme Labretelle aux Orfraies, les deux vieillards sourirent d'un petit air fin et malicieux qui semblait dire :

" Elle peut venir, la digne femme, elle ne se doute guère de la surprise qui l'attend. Ah! elle aime à faire des hyménées! Eh bien, nous aussi, et nous lui en servirons un tout prêt à être conclu, qui la remplira d'étonnement et probablement de courroux. Voilà ce que c'est que de vouloir marier notre neveu... (qui n'est que son filleul, après tout) à notre barbe et tandis que nous sommes encore là, nous, pour accomplir ce devoir.

Oui. Mlle de Laquemère a préféré la vie du cloître à l'amour du vicomte d'Alibran, mais on a promptement trouvé à la remplacer, et celle que nous donnons pour femme à notre cher enfant est indigne de lui et de nous.

Ah! ah! cette volonté impitoyable sera forcée de plier devant la nôtre! nous verrons bien qui d'elle ou de nous l'emportera."

Mais, comme les lois de l'hospitalité étaient observées aux Orfraies dans toute leur plénitude, on prépara un coquet appartement pour la visiteuse et pour sa compagne ; et jamais la cuisine ne vit pareil massacre de gibier et de volaille ; c'était à croire que Mme Labretelle et sa protégée étaient douées d'appétits gargantuesques.

Le matin de ce jour plein de trouble et

d'émotion, une de ces pluies de printemps qui semblent ne devoir jamais finir, s'abattit sur la contrée, ce qui fit dire au marquis goguenard que le ciel était contre cette pauvre Mme Labretelle.

Quoique ému, Henri Balmaï ressemblait à un bon chien de chasse flairant le gibier ; à chaque minute il relevait le moral abattu de son ami qui tremblait à l'idée d'une scène effroyable entre... la chèvre et le chou.

—Tu n'es pas à la hauteur de la situation, mon vieux, lui disait-il ; tu n'es pas digne du nom de preux que tu portes. Que diable! Un peu de cœur.

—S'ils allaient se fâcher des deux côtés? murmurait Georges accablé.

—Ça, mon bon, tu peux t'y attendre : l'affaire sera chaude ; mais qu'est-ce que ça fait, puisque tu en sortiras toujours vainqueur, avec ta Simone au bras.

—Ce n'est pas si sûr que cela. Et si mon grand-onclé et ma grand'tante m'en veulent à jamais?

—Pourquoi? Tu n'as fait aucun mal ; tu as le droit de leur affirmer, avec l'ingénuité d'une fillette, que tu es innocent comme l'agneau qui vient de naître. Si nous avons été parfois un peu trop mystérieux, mets tout sur mon compte, je t'y autorise et j'ai bon dos.

—Mais, pauvre ami, ce sera fâcheux pour toi ; ils t'apprécieraient beaucoup et ma marraine également.

—Je te crois, et ils ont bien raison, car enfin, j'ai rudement travaillé pour leur compte pendant ces vacances.

Et dire qu'on me croit un garçon ne donnant aucune espèce d'espérance!... J'ai prouvé le contraire, maintenant. Pardine! si l'on m'aime! A Labretelle, j'occupais la plus belle chambre ; le soir si j'éternuais, on bassinait mon lit et on me faisait un lait de poule. Ici, je ne suis

pas moins gâté : le marquis dévalise sa cave pour me faire goûter ses meilleurs vins.

—Oui, mais demain, mon camarade, je crois que toutes les choses auront changé de face. Mets-toi bien dans la tête que j'ai un grand-oncle terrible et une marraine dont les colères rappellent celles d'Achille, d'effrayante mémoire.

—Bah ! tout ressentiment s'apaise à la longue, et je te promets que le calme succèdera à l'orage.

Toutefois, à mesure que les minutes s'écoulaient, le malheureux Georges tremblait davantage.

Il était ravi à la pensée de revoir sa chère Simone, et pourtant une angoisse lui venait en se représentant sa marraine et les Ténédar d'accord sans le savoir sur le choix de sa fiancée.

Entre cinq et six heures, une voiture parut au bout de l'avenue et les chiens frétilèrent de la queue ; ces bons animaux, s'ils aboyaient de manière féroce contre les pauvres gens et les mal vêtus, étaient tout grâce et caresses pour les visiteurs élégants.

Les domestiques pensaient comme eux, sans doute, car ils rudoyaient les vagabonds et devenaient polis et empressés pour les amis des châtelains.

Quand la voiture s'arrêta devant le porron, Georges et Henri s'empressèrent à la portière et en retirèrent, non sans quelque peine, la corpulente Mme Labretelle, puis Mlle Destournelles soigneusement voilée et tremblant comme la feuille au vent.

—Du courage ! lui glissa le vicomte à l'oreille ; j'ai les deux consentements... séparés ; à présent il ne me reste plus qu'à les réunir en un seul.

Elle ne répliqua pas, mais, à travers son voile, elle le regarda tendrement.

—Jamais, pensait la pauvrete, je n'oserai affronter la présence des deux partis à la fois ! On entra au salon où le marquis et la marquise, sous les armes, attendaient leurs hôtes.

M. de Ténédar tourna un compliment à Mme Labretelle, salua courtoisement la jeune fille qui se plaça à contre jour, puis il s'assit pesamment dans son fauteuil, après avoir jeté un regard éloquent aux portraits qui garnissaient les murailles.

Ce regard semblait dire :

—Mes aïeux, soutenez-moi et ne permettez pas que cette femme vulgaire ait le dessus dans la lutte qui va s'ouvrir.

—Il fait bien beau, dit la marraine de Georges en s'éventant avec énergie dans l'atmosphère surchauffée du salon.

—Vous trouvez, madame ? répliqua la marquise qui jeta un coup d'oeil malicieux aux vitres ruisselantes de pluie et aux pelouses noyées.

—C'est-à-dire qu'il pleut, mais ça arrive souvent par le temps où nous vivons.

—Un triste temps, madame, gémit M. de Ténédar, la langue lui démangeant de reparler politique.

—Un triste temps ? mon Dieu ! comme toujours il a du bon et du mauvais.

—Actuellement, je ne vois guère que du mauvais, moi, fit le châtelain d'un ton sévère. Tout va à la dérive : l'homme n'a plus ni foi ni honneur... Et comment en aurait-il ? quand ceux qui devraient donner l'exemple...

—Ça, je ne dis pas qu'ils soient ce que nous voudrions qu'ils fussent !

—Il nous faudrait une main ferme, une main intelligente, déclara le marquis avec conviction.

—Oui, répliqua Mme Labretelle, le front soucieux ; mais je ne vois pas... Et puis, ce n'est pas une sinécure, par le

temps qui court, de conduire le char de l'Etat.

—Je ne dis pas qu'aujourd'hui les trônes soient moëlleux!

—D'autant plus que chez nous, on a soin de les rembourrer de dynamite.

—Heureusement que le peuple français a du bon, encore beaucoup de bon; mais pour l'instant, il est bien dévoyé. Regardez la jeunesse actuelle, les jeunes filles, même: combien il est difficile maintenant de trouver épouse à nos enfants. Oh! autrefois...

—Permettez, cher monsieur, fit Mme Labretelle, je ne suis pas fort érudite, mais je me suis laissé dire qu'autrefois aussi on rencontrait de fières canailles.

La marquise rougit comme si le compliment se fût adressé à elle, et son mari, un moment désarçonné après cette botte portée en pleine poitrine, riposta finement:

—Il y avait comme aujourd'hui du très mauvais et du très bon, je le reconnais: c'est pourquoi, lorsque nous mettons la main sur un trésor, une perle, hâtons-nous d'en profiter ou plutôt d'en faire profiter ceux auxquels nous nous intéressons.

—C'est bien mon avis, reprit Mme Labretelle; aussi ayant ce trésor, cette perle, je me hâte de l'offrir à mon bien cher filleul en lui assurant s'il l'épouse, un douaire de trois cent mille francs... en attendant mieux plus tard.

Georges d'Alibran qui, jusque là était blanc comme le plastron de sa chemise, devint soudain rouge comme un coq.

—C'est parfait et bien digne de votre excellent coeur, chère madame Labretelle, dit le marquis avec une urbanité parfaite; il n'y a qu'un obstacle à ce projet, c'est que nous aussi!...

—Vous aussi? répéta Mme Labretelle, dont le visage un peu épais mais ordinai-

rement débonnaire prit une expression mauvaise.

—Mon Dieu! oui, nous avons, de notre côté, Mme de Ténédar et moi, choisi une femme à notre neveu.

—Quelque petite provinciale guindée et sottée...

—Qui vaudra certainement votre protégée élevée à l'Américaine...

—Celle que nous désirons pour nièce porte un nom roturier madame; mais, une jeune fille fort distinguée à qui siéra le nom d'Alibran, dit la marquise.

—Quoi! vous avez consenti... s'écria Mme Labretelle absolument ébahie et dont la figure, du rouge ponceau revint soudain à sa couleur naturelle. Vous prendriez pour fille adoptive une personne dont le nom ne figure pas à l'armorial?

—Parfaitement, répondit M. de Ténédar qui se frottait les mains avec une satisfaction évidente.

Un instant déconcertée, Mme Labretelle reprit courage.

—C'est égal, fit-elle Georges épousera ma protégée.

—Il épousera la nôtre.

—Nous verrons bien.

—Soit, nous verrons.

—Il faudra d'abord qu'il veuille.

—Il voudra.

—Il ne voudra pas.

—Nous n'avons qu'à le consulter.

—Oui, dit Balmaï qui n'avait pas encore ouvert la bouche; car il me semble qu'il est intéressé à la question. Georges, avance à l'ordre.

Le vicomte se leva, tout pâle, la gorge serrée, tant le dévorait l'inquiétude; il se retourna vers la demoiselle de compagnie de sa marraine: elle semblait ne rien entendre et regardait vaguement le feu qui crépitait d'un air menaçant, lui aussi.

—Mon cher oncle, ma chère tante, dit-il enfin, la voix un peu émue, vous m'avez promis de me laisser épouser celle que j'aime ; j'ai même otre assentiment écrit de votre main ajouta-t-il en tirant un papier de sa poche.

—Et nous n'avons qu'une parole ! s'écria le marquis triomphant.

—Georges, tu me renies ? murmura la pauvre Mme Labretelle, plus navrée encore que courroucée.

Le vicomte esquissa un geste conciliant :

—Attendez, chère marraine, dit-il, je vais vous contenter aussi. Vous m'avez choisi pour épouse, n'est-ce pas ? une jeune fille accomplie en tous points.

—Parbleu ! quand je m'occupe d'une chose, moi, ce n'est pas à moitié.

—Eh bien, je l'accepte de votre main.

—Et les yeux fermés, encore ! ajouta le facétieux Balmaï.

—Et la nôtre, alors ? demanda la marquise inquiète.

—Je l'accepte également.

Un silence plein de stupeur accueillit cette déclaration.

—Mais Georges, tu n'y penses pas, voyons, murmura Mme de Ténédar atterrée.

—Ah ! le coquin ! fit le marquis, je le devine ; il veut, comme on dit vulgairement, ménager la chèvre et le chou.

—Pas bête du tout, le grand-oncle, murmura Balmaï dans sa moustache.

—Voyons, finissons-en, s'exclama Mme Labretelle en s'élançant vers son filleul. C'est moi qui marie Georges.

—Non, c'est nous. Or, un d'Alibran ne pouvant être bigame...

—Ecoutez, dit le vicomte avec autorité. Une dernière fois, mon oncle, ma tante, vous approuvez l'union que je désire contracter de tout mon coeur ?

—Oui oui, répondirent les deux époux d'une voix ferme.

—J'épouserai donc Mlle Simone Destournelles.

—Ah ! ah ! vous voyez ! firent les Ténédar victorieux.

—Je savais bien que je l'emporterais ! dit Mme Labretelle qui n'avait compris qu'une chose : c'est que son filleul accédait à ses vœux.

—Marraine, soyez satisfaite, je vous donne une nièce selon votre coeur, reprit Georges épanoui, radieux, maintenant qu'il avait franchi le plus mauvais pas.

—Mais, que signifie ?... commença la châtelaine des Orfraies vaguement inquiète.

—Cela signifie que vous avez, madame, le modèle des neveux, comme Mme Labretelle a le modèle des filleuls : Georges épouse la personne que vous souhaitez tous, dit Balmaï. Et prenant sa cousine par la main, il l'amena devant le marquis et la marquise ahuris comme deux hiboux au grand jour :

—Madame, Monsieur, embrassez votre future nièce. Simone relève ton voile.

—Ma petite amie ici ? s'écria Mme de Ténédar en attirant la jeune fille à elle.

—Mademoiselle Destournelles ? fit le châtelain ; qui donc vous a amenée ?

—Hein ! Qu'est-ce à dire ? s'exclama Mme Labretelle. Est-ce que... est-ce que par hasard...

—Oui madame, c'est bien la même. Pardonnez-moi ce petit stratagème que j'avais combiné afin de vous faire connaître celle à qui mon ami Georges a donné son coeur. Il fallait cela pour vous forcer à l'aimer, à l'apprécier.

Les bras pendants, la face inerte, Mme Labretelle regardait Simone de haut en bas, sans parole et ne sachant si elle de-

vait la pulvériser sous ses yeux ou la chasser de sa présence.

Un combat se livrait dans son âme.

Mais Simone attacha sur Mme Labretelle son regard limpide et cette grande colère fut domptée.

—Allons, fit l'excellente femme qui lui ouvrit les bras tout grands, je suis vaincue.

—Et non, vous triomphez, répliqua légèrement Balmaï, puisque vous êtes tous du même avis.

Les deux partis se regardèrent et se sourirent.

—D'abord, dit aux Ténédar Georges, qui commençait seulement à reprendre son aplomb, c'est votre faute, cher oncle et chère tante, si je me suis épris de ma bien-aimée Simone.

—Comment, notre faute? s'écrièrent les deux époux étonnés.

—Dame! oui, qui donc m'a toujours prêché la courtoisie envers les dames? qui donc m'a donné l'exemple de la belle et chevaleresque galanterie française? qui donc est cause que, au lieu de m'éloigner seul, en égoïste, du théâtre de l'Opéra-Comique après la représentation de "Lackmé" j'ai partagé un modeste... sapin avec deux dames privées d'un cavalier...

—Et de parapluie, ajouta Balmaï qui jubilait. Bien dit, ami Georges! et maintenant savez-vous ce qu'il nous reste à faire?

—Dîner, répondit le marquis en consultant la pendule; au dessert, nous porterons un toast aux futurs époux... et à notre aimable invitée, conclut-il en saluant Mme Labretelle.

La marraine de Georges ne put s'empêcher de constater que M. de Ténédar avait vraiment très grand air et que "ces gens d'autrefois" conservaient des manières

que la jeunesse d'aujourd'hui devrait bien imiter.

Le dîner fut annoncé; le châtelain lui offrit son bras pour passer à la salle à manger, tandis que Balmaï se faisait le cavalier de la marquise et que les fiancés, ravis et radieux, suivaient en échangeant de tendres promesses.

Déjà, M. de Ténédar avait expédié un domestique au village avec ordre d'y porter un télégramme ainsi conçu, à l'adresse de Mme Destournelles:

"L'air des Orfraies vaut celui de Vichy, surtout en ce moment; vous nous ferez, chère madame, honneur et plaisir en acceptant l'hospitalité de ceux qui se diront bientôt l'oncle et la tante de votre jeune fille."

Le dîner acheva de rompre la glace, si toutefois il en restait encore entre les châtelains et leurs convives; la table était ornée de fleurs, des mets succulents se succédaient sur la nappe la plus fine, la plus merveilleusement damassée que l'on pût voir; les vins rouges, roses, ambrés, orangés même, circulaient dans les carafons de cristal et d'argent, et si le marquis n'eut pas d'accès de goutte le lendemain de cette soirée mémorable c'est que le dieu des amoureux protégeait toute la maisonnée.

Mme Labretelle, selon sa coutume, fit preuve d'un magnifique appétit, et, une heureuse digestion aidant, elle se trouva toute disposée à déclarer délicieux ceux qu'elle ne pouvait sentir, la veille encore.

Après avoir été longtemps tout ahuri dans son étonnement de voir les choses s'arranger si vite et si bien, Georges d'Alibran finit par entrer tout à fait dans son rôle et rattrapa le temps perdu. S'il n'eut d'yeux que pour sa chère Simone, du moins redoubla-t-il d'attention et d'affectueux témoignages pour ses grands pa-

rents et pour sa marraine, sans oublier son ami Henri, auquel il devait, du reste, une grosse part de son bonheur.

Le lendemain de ce jour fortuné, on vit accourir aux Orfraies Mme Destournelles, désireuse à la fois d'embrasser sa fille et son futur gendre, et de connaître enfin... la chèvre et le chou, selon la pittoresque expression de Balmaï.

Une grosse question restait à résoudre et qui pouvait bien amener de nouveaux conflits entre les adversaires apaisés pour le moment : où le mariage aurait-il lieu ?

Non à Paris, certainement, où les dames Destournelles n'avait aucun parent et peu d'amis ; de plus, l'exiguité de leur appartement ne leur permettait pas d'y recevoir même dans l'intimité ; enfin M. et Mme de Ténédar qui tenaient, on le conçoit, à assister à la cérémonie nuptiale, n'étaient plus d'âge à changer leurs habitudes et à voyager, même dans la belle saison.

A force d'objurgations et de câlineries, Georges fit comprendre à sa marraine que les Orfraies devraient avoir la préséance sur Labretelle, les Ténédar étant les doyens de la famille.

On finit par s'entendre, et, dans le château si paisible jusqu'alors, commença un branle-bas qui dura jusqu'à la fin de juin, époque à laquelle Mlle Simone Destournelles devint Mme la vicomtesse d'Alibran.

Comme cadeau de noces, la fiancée a reçu de Mme Labretelle un ravissant coupé qui ne rappelle en rien le vulgaire sapin où elle fit la connaissance de Georges ; de son cousin Balmaï, un parapluie au manche artistement travaillé, et de la marquise un bracelet en brillants, tous objets rappelant l'origine de son affection pour le vicomte. Sans compter tout le reste, car elle a été gâtée comme une petite princesse.

Il y a aujourd'hui dix mois qu'elle est mariée, la chère enfant ; on m'affirme qu'elle sera bientôt mère.

Je souhaite que cet événement ne soulevé pas de nouvelles compétitions et de nouvelles jalousies entre... la chèvre et le chou.

Pour tout concilier, il faudrait qu'elle eût des jumeaux ou des jumelles ; ainsi seraient satisfaites les deux marraines.

C'est la grâce que je lui souhaite, et vous aussi, n'est-ce pas ?





L'Heliotrope

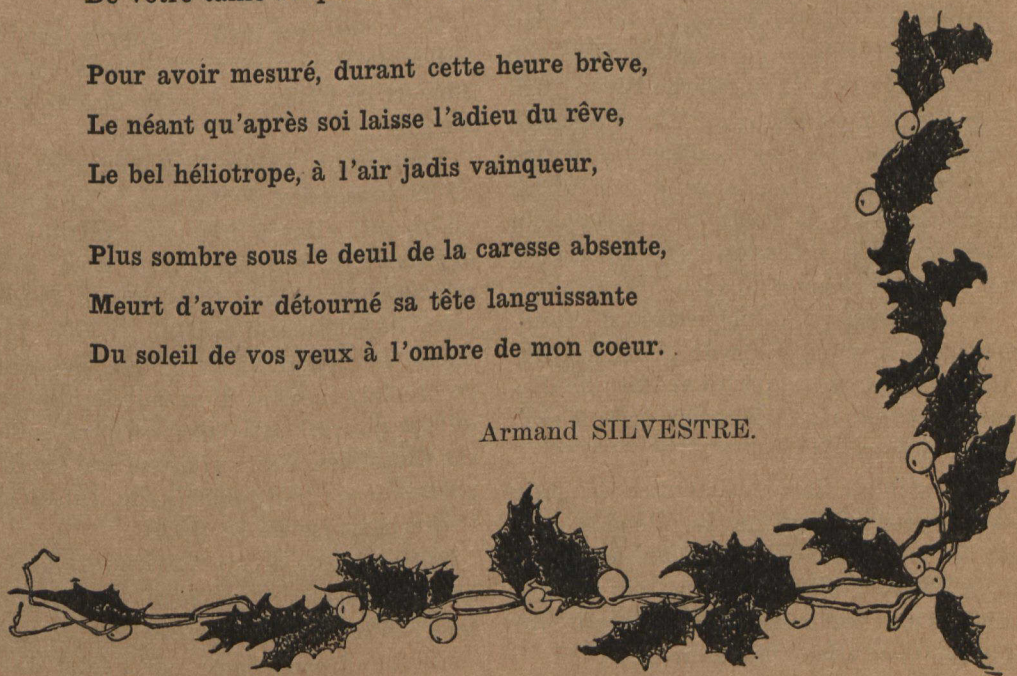
Le bel héliotrope aux frissons de velours
Dont vous m'avez laissé vous voler une branche
Bien vite, en son exil, perdit sa couleur franche
Et sentit se pencher ses calices plus lourds.

Pour avoir—ô douceur des heures sans retours
Dont la fuite est pareille au ruisseau qui s'épanche—
A la place où l'avait piqué votre main blanche,
De votre taille souple effleuré les contours.

Pour avoir mesuré, durant cette heure brève,
Le néant qu'après soi laisse l'adieu du rêve,
Le bel héliotrope, à l'air jadis vainqueur,

Plus sombre sous le deuil de la caresse absente,
Meurt d'avoir détourné sa tête languissante
Du soleil de vos yeux à l'ombre de mon coeur.

Armand SILVESTRE.





La Légende de Barbe-Bleue

Qui ne connaît la terrible légende de **Barbe-Bleue** qui, depuis longtemps trouble les âmes des enfants à l'égal de Croquemitaine? Qu'y a-t-il de vrai dans cette légende? C'est ce que cet article va nous apprendre.

BARBE-BLEUE est un sinistre personnage de contes enfantins, on le représente comme un être odieux qui ne concluait des mariages successifs que pour égorger ses épouses dans un cabinet noir.

La dernière épouse du terrible châtelain à la barbe d'azur, Anne, ne dut son salut qu'à l'arrivée rapide de ses frères qui accoururent, au galop de leurs chevaux, délivrer leur soeur prisonnière.

Eh bien, il y eut un Barbe-Bleue véritable; seulement au lieu d'être l'assassin légendaire de sept pauvres femmes comme le dit Perrault dans ses contes, ce fut un grand seigneur, de noble race, ayant nom Gilles de Rais, seigneur de Tiffauges et qui fut maréchal de France.

Pour procéder à de monstrueuses expériences, il sacrifia la vie de plusieurs centaines d'enfants, ce qui lui acquit une diabolique renommée mais attira enfin le châtimement sur sa tête.

Tiffauges où demeurait Gilles de Rais est un petit village de la Vendée, non loin de la Roche-sur-Yon et sur les bords de la Sèvre Nantaise; on y voit encore aujourd'hui les ruines du château qui appartient au triste baron de Rais.

Gilles de Rais ne fut pas cependant toujours un criminel.

Jeune, il avait d'ardentes et nobles qualités. Compagnon intrépide de Jeanne d'Arc, on le voit partout à ses côtés: au siège de St-Jean-de-Beuvron, à la Flèche, au Mans, à Chiron, à Orléans, à Reims.

C'est dans cette dernière ville qu'il reçut à l'occasion du sacre de Charles VII et pour prix de ses loyaux services, le titre de maréchal de France.

Deux ans plus tard, la guerre terminée, Gilles de Rais rentrait dans son château, couvert de gloire et à peine âgé de vingt-six ans!

Tout jeune, Gilles de Rais s'était trouvé en possession de la plus belle fortune qu'on pût citer à l'époque, fortune qui dépassait de beaucoup celle d'un grand seigneur, ou même d'un prince. Propriétaire de vastes domaines, d'une large bande de rivage riche en sel, possesseur de bibelots rares et d'un mobilier magnifique, il pouvait satisfaire ses plus coûteuses fantaisies. Cette richesse qui eût dû le préserver de toute déchéance, fut au contraire la cause de sa perte.

Si larges que soient les revenus dont un homme dispose, il ne peut se maintenir sans veiller à ses dépenses. Or, le maréchal, ébloui sans doute par l'éclat de ses armes, par la gloire de sa maison, se lais-

sa de suite entraîner aux folles prodigalités. Il voulut frapper l'imagination de ses égaux, en imposer, par son luxe, aux populations; il sema l'or autour de lui, sans compter.

Les dignités pour lui n'étaient rien si elles n'étaient soutenues par la richesse et la magnificence. Il voulut un train de maison digne d'un roi. Il eut à sa solde une véritable armée, superbement équipée; il était religieux, et, dans ses pires excès la foi ne l'abandonna pas; aussi un de ses premiers soins fut-il de se construire une cathédrale et d'entretenir à ses frais un chapitre de chanoines, pour lesquels il fit les sacrifices les plus coûteux: vases d'or, draps d'or, soie et velours, objets d'art, il n'épargna rien pour la pompe du culte qu'il instituait. Une de ses passions fut le théâtre, la représentation des farces et mystères, pour lesquels le peuple et les seigneurs avaient à cette époque un goût des plus vifs. Il eut un théâtre permanent, qu'il entretint à ses frais: luxe que les rois eux-mêmes ne se permettaient pas alors; il eut sa troupe qu'il payait et qui fut des plus nombreuses, car, à certains jours il put faire mouvoir, sur la scène immense qu'il avait aménagée en plein air, jusqu'à quatre à cinq cents acteurs ou figurants.

Cette troupe lui coûtait cher, car, pour chaque représentation, Gilles de Rais voulait qu'elle fût habillée de neuf, et il mettait à sa disposition les velours les plus riches, les soies les plus fines.

Loin de faire payer les assistants, pour se couvrir des dépenses énormes qu'il faisait pour ses représentations, Gilles ouvrait, gratuitement, à tous, l'accès de son théâtre, et même il conviait les assistants, qui venaient par milliers de toutes les campagnes avoisinantes, à des banquets plantureux.

Les millions dont Gilles de Rais disposait devaient passer à ces folles dépenses, d'autant que le maréchal tenait pour indigne de lui de regarder au prix des choses.



Gilles de Rais invoquant les démons.

Le jour vint rapidement où Gilles eut mangé ses revenus; il ne s'en soucia guère et se mit à emprunter des sommes énormes, hypothéquant, vendant morceau par morceau, et toujours à vil prix, les

magnifiques domaines qu'il possédait. Ses folies désolèrent sa famille, qui voyait fondre dans ses mains la fortune d'une des plus riches maisons de France; ils gémissaient sans trêve et finirent par solliciter le roi qui mit le maréchal en interdiction, lui faisant défense d'aliéner les terres qu'il conservait encore.

Gêné par cette prohibition, mais résolu à maintenir le faste de sa maison, à continuer à éblouir le peuple par ses largesses et ses prodigalités insensées, Gilles eut l'idée de s'adresser à la science: il fit appel à l'alchimie et à la magie, se flattant d'obtenir, par la pratique de ces arts fort en honneur à l'époque, des quantités d'or inépuisables, qui lui permettraient de satisfaire ses rêves les plus excentriques.

Poussé par le désir de savoir, Gilles parcourut d'abord avidement tous les livres qui traitaient d'alchimie. Puis il attira auprès de lui, à prix d'or, ceux qui étaient réputés pour s'y adonner avec succès.

Le premier auquel il s'adressa fut un orfèvre de la ville de Nantes de passage dans la ville, le maréchal l'envoya quérir et lui remit de l'argent, le priant d'opérer sur cette matière la transmutation des métaux: puis il l'enferma dans une salle d'auberge. Le hasard voulut que notre homme fût meilleur dégustateur de vins qu'habile alchimiste. Il s'acheta à boire avec l'argent; quand Gilles rouvrit la chambre, il trouva l'ivrogne couché par terre. "Va donc, ivrogne, va donc, imbécile!" cria-t-il à l'orfèvre, en le poussant dehors par les épaules.

Bientôt il a affaire à des professionnels

plus exercés, mais moins scrupuleux peut-être; il en vient de partout, dans son château de Tiffauges: d'Allemagne, d'Angleterre, et surtout d'Italie. Avec eux, le maître s'enferme dans son château, transformé en un laboratoire secret.

On ne tarda pas à lui persuader qu'il fallait avoir recours aux puissances infernales; seuls les démons pouvaient le sortir d'embarras: tel Faust s'alliant à Méphistophélès, Gilles de Rais, en pactisant avec le diable, allait voir se réaliser tous ses rêves; ainsi ces charlatans sans vergogne entraînaient le maréchal dans les tortueux et criminels mystères de la magie.

A quelque distance du château de Tiffauges, s'étendait alors un grand bois, sombre et touffu: c'est le théâtre choisi par le maréchal pour ses invocations aux puissances infernales. Pendant une nuit obscure, un maître magicien auquel il a fait appel pénètre seul dans la forêt, armé d'une cuirasse et d'une épée; il a bien recommandé au maréchal et à ses compagnons de demeurer à la lisière du bois: ceux-ci n'ont garde de s'aventurer dans la forêt.

Des heures s'écoulaient; tout à coup on entend un grand bruit dans les taillis: ce sont des coups d'épée, des cris terribles, une lutte acharnée entre le magicien et les démons imaginaires. Bientôt, il sort des arbres, épuisé, couvert de sueur, claquant des dents et donnant, avec une hypocrisie parfaite, les signes de la plus vive terreur: il a vu le diable, sous la forme d'un léopard.

Il n'en faut pas plus pour faire de Gil-

les de Rais un adepte convaincu des sciences de sorcellerie. Cependant lui-même ne pourra jamais faire apparaître le diable, à plus forte raison lui parler; il a beau multiplier les cercles magiques, les signes cabalistiques, les invocations les plus pressantes, le diable refuse de lui rendre la moindre visite.

Alors ses conseillers n'hésitent pas à lui dire que les démons veulent des victimes, que le sang humain les attire, et Gilles de Rais, pour se concilier leurs bonnes grâces, ne reculera plus devant aucun forfait.

Pour faire apparaître les puissances infernales, le maréchal s'est persuadé qu'il faut leur offrir des sacrifices humains: les enfants sont des victimes particulièrement désignées; Gilles de Rais s'empare de tous ceux qui lui tombent entre les mains; il les égorge sans pitié, pour plaire aux démons qu'il invoque et dont il sollicite l'appui. Chaque jour il lui faut commettre un nouveau meurtre; Gilles n'hésite pas; entraîné sur une pente fatale, il se livre dans les villages voisins à de véritables hécatombes.

On a essayé de compter le nombre de ses victimes; il est permis de croire que, pour saitsfaire à ses folles pratiques de sorcellerie, Gilles ôta la vie à six ou huit cents enfants. On voit qu'on est loin des sept femmes égorgées par la Barbe-Bleue de Perrault, et que la légende est ici malheureusement très au-dessous de la réalité. Honte sans précédent dans l'histoire de la féodalité, et même dans l'antiquité, et qu'on ne peut rappeler sans frémir.

Comment Gilles parvenait-il à entraîner dans son château les innocentes victimes qui devaient tomber sous ses coups? Il avait de nombreux complices qui couraient les campagnes, séduisant les paysans par de belles promesses et leur prenant leurs enfants, sous couleur de les

mettre, comme pages, au service du maréchal. Les malheureux ne revoyaient jamais leur famille.

On est effrayé de constater que, malgré leurs nombreux crimes commis par Gilles, parfois ouvertement, il continua pendant des années le cours de ses abominables forfaits, sans être livré aux mains des magistrats. Mais nul n'osait le dénon-



Gilles de Rais et ses complices.

cer, tant le peuple avait peur du maréchal, puissant seigneur, ami du roi de France et du duc de Bretagne.

Cependant les populations étaient en deuil: chaque jour une famille, privée d'un enfant, était frappée de consternation; une plainte confuse, mais terrible, s'élevait de toutes parts contre le monstre qui désolait le pays. Il manquait un accusateur qui osât élever publiquement la

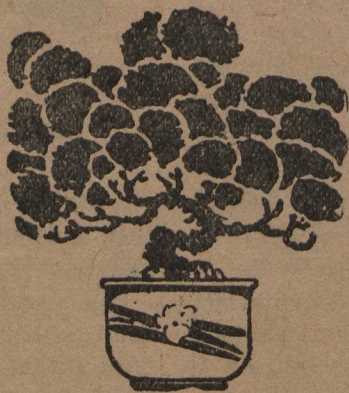
voix et dénoncer les assassinats dont on ne parlait qu'à voix basse : le peuple trouva cet homme courageux dans l'évêque de Nantes, Jean de Malestroit. Celui-ci réunit toutes les accusations qui pesaient de tous côtés sur l'odieux maréchal ; il osa le faire arrêter dans son château par une troupe armée et le fit conduire en prison.

Deux tribunaux furent commis à juger les crimes du grand seigneur, maréchal de France : l'un, composé d'ecclésiastique, eut à condamner les manoeuvres hérétiques auxquelles ce mauvais chrétien s'était livré ; l'autre, représentant la justice séculière, vengea les crimes de droit commun commis par le maréchal, et le condamna, malgré son nom, ses hauts faits d'armes et ses brillantes relations, à être pendu et brûlé vif. Il fut exécuté à Nantes, en même temps que deux de ses plus infâmes complices.

Ajoutons que, par un revirement sou-

dain qui se produisit dans l'âme de l'odieux monstre de Tiffauges, il montra, au moment de sa mort, un repentir tardif, mais sincère, qui émut jusqu'au peuple qu'il avait plongé dans le deuil. L'émotion fut si vive chez la population qu'une procession solennelle eut lieu dans la ville de Nantes, pour le repos de son âme, quelques heures avant son exécution.

N'est-ce pas encore un des traits les plus curieux de l'histoire de ce Barbe-Bleue authentique qui fut le sinistre seigneur de Tiffauges, que ce geste spontané d'une population, priant pour celui qui l'avait opprimée ? On retrouve dans cette fin de vie la même contradiction qui se rencontre dans l'histoire de ce grand seigneur, qui, après avoir, à la tête de ses soldats, vaillamment combattu pour la Patrie, périsait, coupable des plus odieux forfaits dont le souvenir se soit conservé.





DANS LE FAR-WEST

Il y a trente ou quarante ans, les innombrables voies ferrées qui sillonnent l'Amérique du Nord en tous sens n'existaient pas encore.

C'était le bon temps des diligences et du... banditisme, et les exploits des coupe-jarrets, leurs batailles rangées avec des voyageurs peu faciles à intimider d'ordinaire rempliraient plusieurs volumes.

A cette époque un cow-boy, monté sur un "poney," renouvelé à chaque station, portait les dépêches de la Nouvelle-Orléans à San-Francisco en six jours, mais la moitié de ces intrépides cavaliers étaient arrêtés en route.

Il en allait de même pour les "overland mails," les diligences transcontinentales qui faisaient le service entre la Louisiane et la Californie.

Ce long voyage de trois semaines était interrompu par de fréquentes fusillades, avec les bandits rouges ou blancs, lesquels n'avaient pas toujours le dessus.

Le vaste et pesant véhicule qui pendant vingt jours devait servir d'habitation aux voyageurs, était construit en vue de ce parcours aussi long qu'accidenté.

C'était une véritable forteresse ambulante aux parois épaisses doublées d'une feuille de tôle à l'épreuve de la balle et je vous assure que la garnison — de Yankees armés d'armes perfectionnées — ne capitulait pas facilement.

Au premier signe de danger, les meil-

leurs tireurs montaient sur le toit de la maison roulante et là, abrités derrière un rempart de malles, ils tiraillaient avec entrain.

Lors de mon installation dans ces régions, raconte un témoin de l'époque, les grandes lignes de chemins de fer venaient d'être achevées et l'on se rendait de la Nouvelle-Orléans dans l'Utah par New-York et le Transcontinental Pacific.

Les détrousseurs de grands chemins avaient quitté le bassin du Mississippi pour remonter plus au nord, vers les montagnes Rocheuses, sur les routes à peine tracées que suivent les immigrants au Far-West.

Une bande de ces malfaiteurs, les Hound-Fellows, comme ils s'appelaient, s'étaient arrêtée dans l'Utah sur le territoire de la colonie fondée par les Mormons autour du Grand-Lac-Salé, et c'est là — dans la "Nouvelle-Palestine" — que nous retrouvâmes les aventuriers contre qui notre oncle avait fait le coup de feu jadis du haut des pataches américaines.

Nous arrivions de New-York, ayant traité une importante commande de traverses à fournir au Pacific Railway, et bien résolus à exploiter les vastes concessions forestières que notre oncle nous avait léguées dans les montagnes du Wahsatch à proximité du Transcontinental.

L'intendant de notre domaine, un vieux Mormon, qui, découragé par les attentats des cow-boys, avait abandonné la tâche

que nous venions reprendre, sourit de notre ardeur juvénile et nous souhaita bonne chance.

William Penn était un homme probe, timide, ennemi autant par principe que par tempérament des moyens énergiques nécessaires en pareil cas ; mais son expérience de vieux forestier n'en fut pas moins utile aux apprentis bûcherons que nous étions.

S'il n'avait pas tiré de notre concession tout le parti possible, il n'en avait pas moins réalisé d'excellentes choses. Outre la somme assez ronde — représentant notre part dans la vente des coupes — qu'il nous remit à notre arrivée, il avait consacré une somme égale à la création d'une scierie mécanique fort bien installée et dans un endroit bien choisi.

C'était le Nemi-Falls, vers la dernière chute du Punash, le torrent descendu des glaciers du Wahsatch, et qui amenait nos flottes de bois sous la dent des scies circulaires.

Malheureusement une entreprise aussi bien outillée restait improductive par suite de l'insécurité des routes.

— Toutes les fois que j'ai voulu livrer notre marchandise au delà de la ville, nous expliquait ce bon Will, nos chariots à boeufs ont été arrêtés et les conducteurs tués par les redoutables Fellows.

Telle est la situation que nous exposa notre intendant, qui était venu nous attendre à la gare pour nous conduire dans son cottage, où il nous offrait l'hospitalité jusqu'au lendemain.

La soirée fut employée à visiter la scierie dont William fut nommé directeur, à son grand plaisir, et à nous documenter sur ces fameux hound-fellows, auxquels nous allions avoir affaire.

Ces bandits avaient pour chef un outlaw mystérieux, la Tête-Noire, dont per-

sonne ne vit jamais la face, et pour lieutenants une demi-douzaine de cow-boys, venus des quatre points de l'horizon.

Il nous fallait, avant tout, débarrasser la région de cette racaille : de là dépendait le succès de notre entreprise, et nous avions pris nos mesures en conséquence.

Les dix domestiques que nous amenions étaient des enfants des "Ilanos," habitués à monter à cheval, à manier rifles et "bowie-knives" (couteaux - poignards), qui tous avaient fait leurs preuves.

Leur chef et notre homme de confiance, Paddy, était un Irlandais taillé en hercule, vieux routier de la Prairie.

Lors de leur dernier voyage à Fort-David, la balle d'un cow-boy lui avait fracassé l'épaule gauche, et Paddy, qui pratiquait dans la rigueur la loi implacable du désert : coup pour coup, avait soif de vengeance.

Le jour suivant, à l'heure dite, bien montés et bien armés, nous nous mettions en route pour Fort-David. William nous accompagnait avec cinq de ses domestiques, chargés de conduire les mulets portant notre bagage, en tout dix-sept hommes, escorte suffisante contre les rencontres possibles.

A midi, ayant fait la moitié du chemin sans rencontrer aucun visage suspect, nous arrivions devant une baraque délabrée — Nanson's bar — signalée par Paddy comme servant de repaire aux cow-boys. L'auberge avait ses portes et ses volets clos, paraissait abandonnée, mais à notre approche un hennissement sortit du hangar situé derrière la maison, puis un autre. Il y avait là plusieurs chevaux, ceux des cow-boys, sans doute.

Devant l'entrée, sur l'espèce d'aire en terre battue, Paddy, à qui rien n'échappait, nous montra des traces encore fraîches de fer à cheval.

—Un des bandits a dû passer là il n'y a pas longtemps.

Puis, s'approchant, il cogna contre le volet à grands coups.

—Hé, l'ami, voici des clients!... A boire, tavernier du diable!

Personne ne répondant, nous passâmes, et bientôt un autre spectacle plus imprévu encore sollicitait notre attention.

De l'autre côté de la maison sous une maigre tonnelle grillée par le soleil, un inconnu, un bizarre personnage à longue redingote et lunettes bleues, se tenait debout, une bible à la main, au milieu d'un groupe de "laborers," de bûcherons débraillés, assis sur des banquettes et des banc boiteux.

Les bûcherons, la chemise défaite sur leur large poitrine velue, les bras musculeux, croisés sur le manche de la cognée appuyée au sol, écoutaient religieusement. Ils se levèrent à la vue de William qui leur rendit leur salut en ajoutant :

—Ce sont des coreligionnaires, les derniers travailleurs qui restent encore dans les taillis de Fort-David..

—Et les autres? demandèrent Philippe et Paddy, parlant à la fois.

—Les autres?

—Oui, poursuivit mon frère, il y avait là trois ou quatre mines patibulaires.

—De vrais bandits, confirma l'Irlandais, par saint Patrick, mon patron.

—Les autres, ma foi, ce sont des vagabonds, des "tramps."

Le clergyman venait de fermer sa bible pour courir à notre rencontre : il serra la main de l'intendant, nous scruta de ses yeux vifs à travers leurs conserves, et retourna à ses ouailles.

Sans que nous puissions dire exactement pourquoi, l'impression bizarre qu'il nous avait produite de prime abord s'était encore accentuée.

Il y avait dans ce personnage de haute taille, aux épaules carrées, aux joues glabres et charnues, aux regards brillants, quelque chose qui jurait avec sa profession.

A chaque mouvement, on eût dit qu'il allait faire éclater l'habit trop étroit qui emprisonnait ses membres robustes, et Paddy assurait que le particulier devait expédier un coup de poing beaucoup mieux qu'un sermon.

—Certainement que c'en est un.

—Un... quoi?

—Un fellow...

—Qu'en pensez-vous, maître Will? demandai-je sur un ton moitié sérieux, moitié plaisant.

L'honnête Mormon parut scandalisé :

—C'est un saint homme, une lumière des "afterday-saints" (saints du dernier jour), le vénérable John Channing, arrivé depuis peu de notre colonie du Manitoba, au Dominion.

—Ah! il n'appartient pas au clergé de Lake-City?

—Non, c'est un missionnaire libre; mais il nous a montré des lettres de nos évêques canadiens il a été autorisé par le Grand-Conseil à prêcher la bonne parole...

—Missionnaire libre, répliquait Philippe, des lettres; ce n'en est pas moins un inconnu. Sa présence, même comme pasteur, ne s'explique guère ici où il y a plus de loups que de brebis... Que diriez-vous si c'était... la Tête-Noire, tout simplement...

Ce fut le dernier incident du voyage, et le soleil rasait l'horizon lorsque, au tournant d'un carrefour, Paddy nous montra, à un quart de mille, le blockhaus de FortDavid, juché sur un promontoire rocheux, une sorte de presqu'île que le torrent du Punash contournait presque entièrement, ne laissant comme accès

qu'une chaussée basaltique longue de cent verges sur vingt de large.

—Vous verrez... c'est une véritable forteresse... La palissade a six pieds de haut sur dix pouces d'épaisseur, et le reste est à l'avenant. D'ailleurs, vous en jugerez mieux sur place.

Un peu après nous arrivions devant le large portail en plein chêne que Paddy ouvrit tout grand en notre honneur et nous commençâmes notre visite de propriétaires.

L'Irlandais n'avait pas menti, et Fort-David faisait honneur à son architecte. Avec nos armes à répétition, des cartouches et des vivres, on pourrait, derrière ces poutres, soutenir un siège de plusieurs semaines.

Le lendemain, après une nuit de repos bien gagné, nous commençâmes notre installation, qui dura trois jours.

Tandis que nous travaillions, clouant et chantant, à grand fracas, la forêt, autour de nous, restait vide et muette.

Pas un cow-boy ne se montrait à l'horizon, et vainement nous battîmes les environs à leur recherche.

Nous ne découvrîmes personne que le vénérable John Channing rôdant ou herborisant à l'aventure. Le digne missionnaire, monté sur un vieux cheval poussif, semblait doué du don d'ubiquité, et chaque fois que nous le rencontrions, surgissant à l'improviste, il tentait de lier conversation. Les cow-boys, eux, se terraient pour l'instant ; mais, le lundi suivant, j'en rencontrai deux en gare de Lake-City. Ils causaient à l'écart et s'éloignèrent en nous apercevant, Paddy et moi.

Cette attitude nous parut suspecte et, sitôt nos affaires terminées, nous reprîmes le chemin de Fort-David.

En passant devant Nanson's-Bar nous constatâmes que l'auberge n'était plus

fermée. Par la grande porte ouverte nous aperçûmes debout devant le comptoir une compagnie nombreuse, au milieu de laquelle péroraient les deux individus rencontrés le matin.

De plus en plus inquiets, nous poussâmes nos chevaux et, à la nuit tombante, nous arrivions fourbus à Fort-David, où grand fut notre étonnement de voir Philippe et le prétendu missionnaire achevant de dîner côte à côte. John Channing avait mis bas sa longue lévite et tirait d'une énorme bouffarde des tourbillons d'une fumée âcre qui remplissait la salle.

Il me contemplait d'un air goguenard, tandis que mon frère, riant de ma surprise, se levait :

—Mon cher, dit-il, je te présente notre ami et associé Joe Hanson, le fameux détective de New-York venu pour nous défendre.

—Nous défendre... Contre qui ?

—Contre les "Hound-Fellows"... Nous serons attaqués cette nuit... Voilà la nouvelle !

A cet instant un de nos hommes parut à la porte, et le policier se leva :

—C'est moi qu'on demande, dit-il.

Et il est sorti.

Philippe profita de cette absence, pour nous exposer la situation en trois mots.

La police métropolitaine s'était émue des brigandages des cow-boys, qui ne se contentaient plus de dépouiller les Mormons. Hanson avait été envoyé en avant pour organiser une battue qui capturerait toute la bande d'un seul coup de filet, et tout était prêt.

Le détective, qui connaissait heure par heure les décisions des cow-boys, avait appris le matin que toute la bande qui sentait le besoin d'une retraite sûre, capable d'arrêter les soldats lancés à leurs

trousses donnerait l'assaut au blockhaus cette nuit même.

Aussitôt, le policier avait dépêché un courrier au lieutenant Schelley, commandant des forts circumvoisins, puis s'était présenté chez nous, exhibant des papiers plus authentiques que ses lettres de missionnaire : et sans perdre de temps, sans bruit on avait préparé la défense, placé des sentinelles sous bois.

d'un ennemi, venant pour nous surprendre, et tombant dans son propre piège... Enfin, il y aura une diversion.

—Laquelle?

—Celle du lieutenant Schelley appelé à la rescousse par Hanson.

—Arrivera-t-il à temps?

—“That is the question!” répondit la voix claironnante de l'agent, qui rentrait. Pourvu qu'il ait reçu ma lettre! acheva-



Hé! l'ami, voici des clients.

—C'est une d'elles que tu viens de voir, conclut mon frère, et sans doute elle annonce que l'heure approche...

Philippe et Paddy rayonnaient, et mon frère m'énumérait nos avantages dans ce duel : supériorité de la position, des armes.

—Chacun de nous vaut dix hommes tant que son magasin à répétition tire... Ajoute à cela la surprise, le saisissement

t-il sur un ton plus bas...

—Quelle nouvelle? demandai-je, présentant une arrière-pensée.

—Aucune. Tout va bien les Fellows sont massés à un mille sous bois, n'attendant que notre sommeil pour nous égorger gentiment... Mais quelque chose les gêne peut-être...

—Quoi donc?

—Cette lumière...

Philippe s'empessa de souffler la lampe, et nous sortîmes pour faire notre ronde avant la bataille, donner les dernières recommandations.

Avec Hanson, nous devions nous poster aux fenêtres du premier étage, tandis que Philippe et Paddy commanderaient en bas les défenseurs de la palissade.

Une heure s'écoula encore en préparatifs et conciliabules, puis vers la lisière là-bas, nous vîmes les broussailles s'agiter, et chacun regagna son poste.

La nuit était complète, le silence profond. Un mince croissant de lune se couchait à l'ouest.

Mais nos yeux, faits à l'obscurité, distinguaient suffisamment la chaussée rocheuse d'un blanc grisâtre, par où allait venir l'attaque.

Déjà des ombres se mouvaient là-bas, s'engageant sans crainte sur cette corniche, sous les feux croisés de nos carabines.

Les ennemis arrivaient en une masse compacte, portant des échelles, marchant lentement, sans bruit.

La colonne, parvenue à moitié chemin, hésita une seconde, avertie par quelques mystérieux instincts et, au même instant,

nous tirâmes tous à la fois.

Une grêle de balles s'abattit, balayant la chaussée d'où s'élevèrent des cris de douleur et de rage.

Les premiers rangs, fauchés par la mitraille, tournoyaient, se culbutaient, tandis que les autres se couchaient brusquement, laissant passer les balles.

Nous cessâmes le feu et chacun rechargeait le magasin de son fusil lorsque les bandits se relevèrent tout à coup, bondissant, hurlant comme des forcenés.

Sans l'arme de rechange que nous avions sous la main, c'était fait de nous.

Ils fussent arrivés jusqu'à la palissade, et rien dès lors n'aurait arrêté ces brigands ivres de vengeance.

Mais une nouvelle volée de plomb rompit net l'élan des fellows qui reculèrent une seconde fois.

Au même instant, le lieutenant Schelley arrivait, prenant l'assaillant entre deux feux.

En quelques secondes, cinquante cadavres jonchaient le sol, et ce fut la débâcle...

Quant aux survivants, jamais plus ils ne reparurent dans nos parages.





Les Insectes qui Fabriquent des Cigares

DANS les campagnes on trouve très fréquemment des feuilles enroulées sur elles-mêmes, tout à fait à la manière des cigares et pendant vers le sol. L'artisan de cette industrie est un coléoptère, un Rhynchite, c'est-à-dire un des plus beaux insectes qui existent. Sa carapace est tellement brillante qu'elle semble faite de clinquant et sa dureté est telle qu'on pourrait en faire des bijoux; j'ai toujours été étonné qu'un bijoutier n'ait pas l'idée d'utiliser ces pierres précieuses que la nature fournit à foison, trop abondamment même au dire des agriculteurs.

Comment ce petit insecte, qui n'a pas plus d'un demi-pouce de long, s'y prend-il pour effectuer un pareil travail? Comment, avec ses pattes arrive-t-il à rouler la feuille sur elle-même, besogne à laquelle ne saurait même parvenir un enfant de quatre ou cinq ans? C'est ce que nous allons vous faire connaître.

Tout d'abord, il est bien évident que si la feuille conservait sa dureté, le malheureux Rhynchite risquerait fort de s'escrimer en vain pour en faire un cornet. La première chose à faire est donc d'obtenir la mollesse de la feuille. C'est là qu'on voit apparaître un curieux trait de mœurs qui dénote chez l'insecte une remarquable connaissance de la structure des plantes. "La mère, son choix fait, se campe sur la queue de la feuille, et là, patiemment, elle plonge le bec, le tourne avec une in-

sistance qui dénote le haut intérêt de ce coup de poignon. Une petite plaie s'ouvre assez profonde, devenue bientôt point mortifié. C'est fini: les aqueducs de la sève sont rompus.

Au point blessé, la feuille cède sous le poids; elle penche suivant la verticale, se flétrit un peu et ne tarde pas à prendre la souplesse requise. Le moment de la



Un fabricant de cigares.

travailler est venu.

L'insecte se place toujours à la surface lisse de la feuille, moins rebelle à la flexion que l'autre. "Le voici à l'ouvrage, il est placé sur la ligne d'enroulement,

trois pattes sur la partie déjà roulée, les trois opposées sur la partie libre. D'ici comme de là, solidement fixé, il prend



Apodère au long cou.

appui sur les pattes d'un côté tandis qu'il fait effort avec les pattes de l'autre. Pour un moment d'oubli, de lassitude, la pièce rebelle déroule sa volute, échappe au manipulateur." Les tours de spires sont maintenus dans leur position par la force exclusive de l'insecte: aucune colle, aucun fil ne les empêche de se dérouler. Si le Rhynchite agit avec une extrême lenteur, c'est pour donner aux parties roulées le temps de prendre le "pli".

Le Rhynchite ne fait pas les rouleaux pour lui-même, mais pour sa progéniture: c'est la dot de ses enfants. En même temps qu'elle travaille,—je dis "elle" parce que la femelle seule opère,—l'industrielle petite bête pond un, deux, trois, quelquefois quatre oeufs, qu'elle dépose un peu au hasard, entre les plis: les larves qui en naîtront trouveront ainsi gîte et nourriture à leur discrétion. Quant au mâle, c'est un paresseux qui passe presque toute sa journée à regarder la femelle travailler. De temps à autre cependant, il se rapproche d'elle et s'agrippe aux

tours de spires comme s'il voulait lui donner un coup de mains,—ou plutôt de pattes,—mais bientôt il s'éloigne, non sans avoir fait au préalable un brin de cour à sa dulcinée. Il fait semblant de vouloir l'aider pour l'engager à être tendre à son égard: on se fait valoir comme on peut.

L'Apodère du noisetier est un autre curieux insecte, au corps d'un rouge vermillon, à la tête presque imperceptible, tant elle est petite, munie d'un mufle très court et large, au cou allongé comme s'il avait été serré par une corde. Cet insecte, qui vit aussi, malgré son nom, sur le verne, l'aulne glutineux, ne pique pas la feuille, comme le fait le Rhynchite mais il la roule aussi bien.

L'Attelabe curculionite qui a comme le précédent une belle couleur rouge, n'est pas moins habile, bien que les feuilles qu'il travaille,—celles du chêne,—soient fort dures. L'Attelabe ne travaille que la nuit, sans doute parce qu'à ce moment la feuille est plus molle et se laisse mieux plisser.

Il y a également des chenilles qui font



Rouleau de l'Attelabe sur le chêne vert.

un semblable travail et même, le perfectionnent encore.

Quantité de chenilles ne se contentent



Feuilles de saule roulées par une chenille dont on voit ici le papillon.

pas, en effet, de rouler et de plier une seule feuille ; elles en réunissent plusieurs

dans un même paquet. Les plus remarquables sont celles que l'on trouve sur les saules. Les feuilles longues et étroites de l'arbre et de l'arbrisseau en question sont très propres à s'ajuster parallèlement les unes aux autres, c'est même la direction qu'elles ont au bout de chaque tige quand elles ne se sont pas entièrement développées. Une espèce de petite chenille rose à seize jambes, dont le fond de la couleur est brun et tacheté de blanc, lie ces feuilles les unes contre les autres, et en fait des paquets où elles sont souvent très bien arrangées.

Tout le long du milieu de ce paquet, il y a une espèce de tuyau creux dans lequel la chenille se tient, elle ronge les feuilles et les parties des feuilles qui en sont proches.

C'est ce que l'on peut appeler se bâtir une maison et la manger ensuite.

Fleurs et Rosees

Je rêve, et la pâle rosée
Dans les plaines perle sans bruit,
Sur le duvet des fleurs posée
Par la main fraîche de la nuit.

D'où viennent ces tremblantes gouttes ?
Il ne pleut pas, le temps est clair.
C'est qu'avant de se former, toutes
Elles étaient déjà dans l'air.

D'où viennent mes pleurs ? Toute flamme,
Ce soir, est douce au fond des cieux ;
C'est que je les avais dans l'âme
Avant de les sentir aux yeux.

On a dans l'âme une tendresse
Où tremblent toutes les douleurs,
Et c'est parfois une caresse
Qui trouble et fait germer les pleurs.



Le Mariage et l'Argent



ADIS, on se mariait par amour, aujourd'hui certains pères ou certaines mères de famille, estimant que donner à une chère enfant qui va se marier cinquante ou cent mille dollars de dot est en somme la chose la plus banale du monde, se sont ingé-

niés à sortir de la routine bourgeoise.

Une Allemande, Mme Bekeer, pensa par exemple que, se trouvant à la tête d'une importante ménagerie, elle ne pouvait mieux faire que de donner à sa fille convolant en justes noces un éléphant, un lion et plusieurs autres fauves qui durent mettre en joie le futur mari, Léon Schneider, surtout s'il était dompteur de son état.

Le directeur du grand journal russe, les "Novoié Wremya", ne donna pas tout à fait un ours à sa fille quand il lui fit présent, pour son contrat de mariage, du produit annuel de toutes les annonces et réclames couvrant la quatrième page des "Novoié".

On crut qu'un commerçant notoire de

Londres se moquait de son fils lorsqu'il lui donna, la veille du grand jour, un petit volume, qui, en apparence ne semblait vraiment valoir qu'une vingtaine de pence, mais le futur marié poussa un cri de joie quand il ouvrit le modeste livre et s'aperçut qu'à chaque page était un billet de banque de 100 livres sterling (500 dollars). Une courte préface apprenait à l'heureux couple qu'il devait détacher et dépenser à sa guise une des bank-notes à chaque anniversaire du mariage qui allait être célébré.

Quant à M. Henry Hodgson, on peut supposer qu'il désirait surtout se débarrasser au plus vite de ses trois filles, car il promit à la première d'entre elles qui se marierait un joli lingot d'or représentant exactement son poids, et il le fit comme il l'avait dit; puis, à la seconde qui trouva un époux, il ne donna que son poids d'argent, et pour la troisième qui "dénicha" un parti convenable, il s'en tint à une masse de cuivre, toujours équivalente au poids de la jeune personne. Bon exemple donné aux pères de famille qui redoutent de voir une ou deux de leurs héritières coiffer le petit bonnet de sainte Catherine





L'Origine des Pianos

QUE d'années d'application, de tentatives, d'expériences de toutes sortes, de travaux mécaniques alliés aux études musicales les plus approfondies, n'a-t-il pas fallu pour amener le piano, le familier piano, le décoratif instrument de tout intérieur aisé, au point de perfectionnement où nous le retrouvons aujourd'hui?

La variété des noms dont on a désigné cet instrument, ou ses ancêtres, à diverses époques, indique déjà les étapes que la science lui a fait parcourir, et l'évolution, assez rapide cependant, qui lui a donné son développement actuel. C'étaient le clavicymbalum, la sourdine, la virginale, la clavicorde, l'épinette, le clavecin, puis le piano-forté, le forté-piano, puis enfin le Pleyel, l'Erard, ou le Steinway, le Chickering de nos jours.

Et quand on voit, aux concerts, les superbes pianos sortant des ateliers modernes, quand on les entend résonner sous les doigts puissants d'un Paderewski, d'un Pachmann, d'une Theresa Careno, interprétant les célèbres maîtres d'autrefois, les Bach, les Mozart, les Beethoven, on est sous le charme de leur virtuosité admirable qui sait en faire sortir les harmonies de tout un orchestre.

Et on l'est plus encore quand on a vu

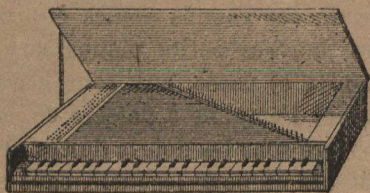
à Bonn, à Salzbourg, aux musées Beethoven et Mozart installés dans la demeure modeste où ces grands génies ont vu le jour, les pauvres petits pianos aux touches jaunies et usées, aux sons grêles et timides,—et j'emploie à dessein ce mot,—qui ont vibré sous les doigts de ces grands compositeurs et pour lesquels, sans soupçonner peut-être les progrès modernes, ils ont écrit leurs oeuvres sublimes. On voudrait, pour une fois seulement, se reporter aux temps passés où les doigts de ces artistes immortels faisaient vibrer ces cordes rouillées pour en faire sortir les sonorités que leurs âmes avaient conçues et que leurs oreilles entendaient plus belles et plus puissantes que ne pouvaient les donner leurs pauvres petits instruments imparfaits!

C'est en pensant à toutes ces choses que l'on se prend d'une nouvelle admiration pour ces créateurs du dix-huitième siècle dont les compositions n'ont jamais été égalées, que l'on se met à mieux les aimer encore, tout en s'inclinant très bas devant les progrès de l'industrie moderne.

Voilà pourquoi nous avons fait quelques recherches sur l'origine des instruments de musique, et sur celles du piano en particulier, cultivé par la plupart de

nos jeunes lecteurs.

Dès la fin du quatorzième siècle on voit apparaître de petits instruments à cordes que l'on pincait avec des becs de plume de corbeau remplacés plus tard par de petits marteaux recouverts de peau, l'une plus souple que l'autre, afin de pouvoir varier la sonorité de la corde. Ils étaient de forme oblongue, on les plaçait sur les genoux ou bien sur la table. A l'intérieur s'étendait la table d'harmonie, en métal, sur laquelle étaient tendues les cordes que frappaient les petits marteaux dans la main du musicien. Une seule corde suffisait d'a-



Le Clavicorde à clavier.

bord pour chaque note, puis, on y ajouta une seconde corde pour chacune des notes, et on appela cet instrument clavicorde, pour le distinguer de ceux qui n'avaient qu'une corde, et qui avaient nom d'épinette ou virginal.

Tous ces petits instruments portatifs ressemblaient assez, quoique de dimensions plus modestes, aux cymbalons des tziganes qui, aujourd'hui encore, sont frappés par le musicien avec de petits marteaux recouverts de peau qu'il manie avec une précision et une dextérité prodigieuses; le son de ces cymbalons, destinés à soutenir les violons et les violoncelles, ressemble assez à celui du piano, tout en étant plus doux et plus pur. Le son de l'épinette et du clavicorde avait moins d'ampleur et de sonorité.

Nous donnons ci-contre le modèle d'un

ancien clavicorde déjà pourvu d'un clavier de trois octaves remplaçant par l'action des doigts les marteaux indépendants maniés par la main. On a quelque peine à y reconnaître l'ancêtre des clavecins et des épinettes qui faisaient, au dix-huitième siècle, la joie de nos ancêtres!

Ce n'est qu'en 1871 que Bartolo Christofori, fabricant de ce genre d'instruments à Florence, imagina de rendre les marteaux attenants aux touches en les faisant reposer sur de petites lamelles en parchemin qui leur donnaient plus de souplesse. Il en fit publier la description et le dessin dans le journal des littérateurs d'Italie et lui donna le nom de pianoforte, à cause de l'intensité plus grande du son qu'on pouvait en tirer maintenant.

Quelque temps après, le Français Marius présenta à l'Académie des sciences trois modèles d'un genre analogue, bien qu'il eut négligé de recouvrir de peau les marteaux attendant aux touches comme avait fait Christofori.

Afin de donner plus de longueur aux cordes, ce qui, forcément, leur donnait une vibration et une sonorité plus puissantes, les inventeurs allemands, parmi lesquels il faut citer avant tout l'organiste Gottlob Schroter, de Hoheinstein, en Saxe, imaginèrent une boîte en bois plus longue, reposant sur des pieds solides. Schroter, hélas! ne devait jamais profiter de son invention géniale. Il n'avait pas assez de fortune pour la réaliser. Cependant, les deux instruments qu'il construisit en 1717 et qu'il présenta en 1721 à la cour de Dresde, furent les modèles sur lequel repose tout le système moderne de la fabrication des pianos. Sur l'un des instruments, les marteaux, garnis de peau, venaient frapper la corde d'en bas; sur

l'autre, ils venaient la frapper d'en haut. Mais comme nous l'avons dit, Schroter était sans fortune et ne pouvait tirer aucun avantage de son invention, car l'Électeur de Saxe se montra peu disposé à favoriser ses efforts.

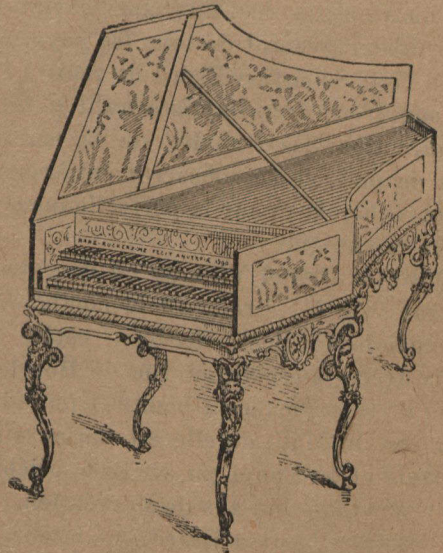
Or, tandis qu'on construisait en Italie de petits pianos à marteaux dont le système était assez développé déjà, la France et l'Allemagne restaient stationnaires, jusqu'à ce que Silbermann, célèbre facteur d'orgues, reprit en 1726 le système de Schroter et construisit son premier instrument qu'il appela forte-piano afin de le distinguer des pianoforte de Cristofori. Sans relâche, il travailla à l'amélioration de la mécanique et eut la satisfaction de la voir appréciée par Jean Sébastien Bach qui la préconisa très chaleureusement. Frédéric le Grand acheta trois de ces instruments à Silbermann, on en trouve encore un aujourd'hui, conservé pieusement au château de Potsdam.

Mais la guerre de Sept Ans entre Frédéric le Grand et Marie-Thérèse arrêta l'essor de l'industrie saxonne, tandis qu'elle prit une nouvelle floraison en Angleterre avec l'industriel Baker, qui avait travaillé durant quelques années avec Silbermann. Le fabricant Stein, d'Augsbourg, réalisa le grand problème de réunir le marteau avec la touche par une languette mobile de parchemin. On voit, à Salzbourg, un piano Stein, que Mozart aimait particulièrement et sur lequel il a joué et composé la plupart de ses oeuvres.

Dès lors, nous entrons dans la période des perfectionnements rapides et continus réalisés dans les différents pays de l'Europe. Nous trouvons à Vienne, la célèbre fabrique de Streicher qui, durant de longues années, passa pour la meilleure de l'Allemagne, basée comme elle l'est sur le système de Stein. Nous trouvons en

Angleterre les Collard et les Broadwood, en France, les Pleyel, les Herz (originaires de Vienne) et les Erard. Ces derniers facteurs ont longtemps eu le monopole des pianos de concerts, et l'origine de leur maison célèbre est assez intéressante pour que nous la racontions ici en terminant notre article.

Sébastien Erard naquit à Strasbourg en 1752. Fils d'un ébéniste, il se passionna de bonne heure pour la mécanique et son père, remarquant ce goût précoce, lui



Le Pianoforte à deux claviers.

fit donner une excellente éducation professionnelle qui développa rapidement ses dons naturels.

Après la mort de son père, il vint à Paris, âgé de seize ans, et entra comme ouvrier dans une fabrique de clavecins où son désir de tout connaître et de tout comprendre porta ombrage à son patron, qui renonça bientôt à ses services. Son second maître sut mieux l'apprécier et lui permit d'exécuter un instrument qu'on venait de lui commander à condi-

tion de ne pas en réclamer la paternité ! Mais un clavecin mécanique, exécuté peu de temps après pour le duc de la Blancherie, lui attira la protection de ce personnage et de la duchesse de Villeroy qui aimait passionnément les arts et qui lui permit d'installer dans son hôtel un atelier où le jeune homme construisit son premier piano.

La vogue de cet instrument fut prodigieuse. Bientôt les pianos Erard furent recherchés dans toute l'Europe, et la France, qui, jusqu'à ce moment, avait tiré ses instruments de l'étranger, devint le fournisseur général de tous les pays.

En 1780, Sébastien Erard fit venir à Paris son frère Jean-Baptiste qu'il initia à la direction des travaux de sa maison, afin de pouvoir se consacrer entièrement à ses recherches pour le perfectionnement de la mécanique.

Quittant l'hôtel Villeroy où ils se trouvèrent trop à l'étroit, vu le nombre des commandes affluant de tous côtés, les deux frères s'établirent rue de Bourbon, d'où ils transportèrent bientôt leur industrie rue du Mail, où elle est toujours florissante et où l'on a pu, en 1905, célébrer les cent vingt-cinq ans de sa création.

C'est à Sébastien Erard, fondateur de la maison, que reviennent la plupart des inventions réalisées pour le mécanisme du piano moderne : le mécanisme à pilote, à échappement, à double échappement, etc.

Il remporta dès 1815 toutes les médailles d'honneur en France et à l'étranger, et mourut officier de la Légion d'honneur, le 5 avril 1851, laissant pour héri-

tier et successeur de son industrie d'art son neveu Pierre Erard qui, depuis longtemps, avait été son collaborateur et qui continua dignement la série des succès remportés par son oncle éminent. Lui-même mourut en 1855, mais la maison

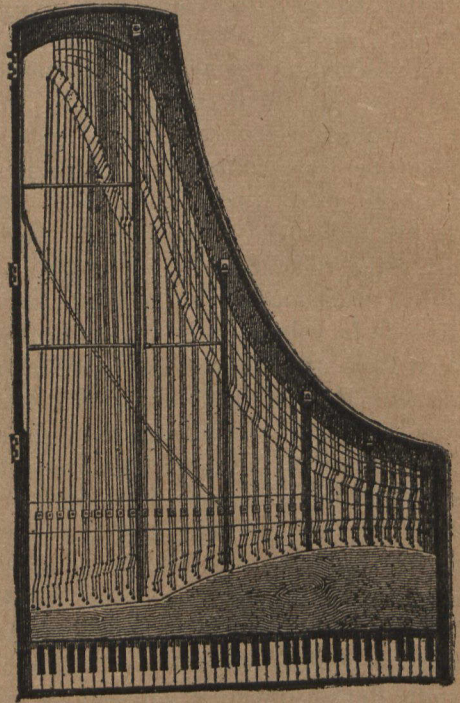


Table d'harmonie de piano moderne.

Erard, longtemps dirigée par la veuve de Pierre, existe toujours et continue dignement les traditions de ses grands créateurs, sous la direction éminente de M. Blondel et de ses collaborateurs fidèles et dévoués.





La Vie Drôle

LE COQ DU NAUFRAGE

TOUT en prenant le thé dans le salon des premières sur le transatlantique se rendant en Amérique, on parlait de voyages, d'aventures, d'explorations, et chacun racontait une histoire plus ou moins véridique, que l'auditoire écoutait d'ailleurs très poliment.

Nul n'était forcé de croire ce que disait l'orateur, mais cela faisait passer un moment.

Parmi les auditeurs se trouvait à l'écart un homme à grande barbe, longs cheveux gris, l'air taciturne, qui de tout le voyage n'avait encore parlé à personne.

Il écoutait comme tout le monde... sans sans rien dire, sans faire un mouvement. Quand plusieurs orateurs eurent parlé, tout à coup, d'une voix creuse, il s'écria, profitant d'un court moment de silence :

— Tout ce que viennent de raconter les honorables gentlemen, c'est très amusant, fait honneur à leur imagination, mais ne peut approcher de ce qui m'est arrivé, à moi... dans un voyage.

On se retourna surpris, anxieux, vers le mystérieux personnage.

Lui, sans s'émouvoir, ajouta :

— Dans un seul voyage, j'ai été victime d'un incendie, en pleine mer, j'ai naufragé... j'ai été à demi noyé... J'ai été jeté sur une côte déserte, inconnue... et j'ai mangé un mousse!...

Il y eut des cris de terreur, les jeunes filles, les femmes frissonnèrent.

— Voulez-vous que je vous raconte cela? — reprit l'homme à la voix profonde...

— Oui! oui!... Racontez.

Le voyageur à la sombre figure, sans bouger de sa place, sur un ton uniforme et lent, commença :

— Il y a trois ans, je voyageais sur un navire américain, qui avait pris à bord un assez important chargement d'essence de pétrole, à destination de la côte chinoise.

“ Tout d'abord le voyage s'accomplit dans les meilleures conditions... mer superbe, bonne brise, c'était de bon augure...”

“ L'équipage se composait, en plus du capitaine et de ses deux officiers, d'une douzaine d'hommes et d'un mousse, Fredy Twisty. Il y avait une cinquantaine de passagers de toutes classes, des colons, des diggers, des aventuriers de toutes catégories, et trois négociants chinois.

Le mousse Fredy Twisty, quoique âgé de quatorze ans, entraînait seulement dans la carrière de marin, et voyageait pour la première fois. Aussi était-il le souffredouleur de l'équipage qui prétendait l'habituer à la vie du marin, en lui jouant toute espèce de tours, en l'obligeant à faire toute sorte de corvées...

“ Ces brimades m'avaient attiré vers ce

gamin, et je cherchai à l'encourager, à améliorer son sort.

"Or, il advint que tout à coup, on ne sait comment, le feu se déclara à bord dans la cale où se trouvait le chargement d'essence. Essayer de combattre l'incendie alimenté par cette matière eût été folie...

"On ne l'essaya pas... et l'on ne pensa qu'à fuir et se sauver.

"Les barques furent mises à l'eau aussitôt et chacun s'y précipita pêle-mêle, se bousculant, se battant: c'était un spectacle épouvantable d'affolement. Les passagers étaient devenus des animaux féroces, des bêtes furieuses et affolées.



—Voulez-vous que je vous raconte cela?

"Je me trouvais dans une barque absolument pleine... c'était la dernière... Nous allions nous éloigner à notre tour quand, sur le pont, courant au milieu des flammes, apparut le mousse.

"Il couchait tout à l'avant, dans la soute aux cordages, aux voiles, et le feu venait seulement de l'éveiller.

"Il appelait au secours. Les gens qui montaient ma barque voulaient s'éloigner quand même.

"—Nous sommes déjà trop,—criaient-

ils,—on ne peut admettre un homme de plus.

"—Ce n'est pas un homme,—répliquai-je,—mais un enfant. Nous ne pouvons laisser ce malheureux brûler vif..."

"J'appelai Fredy, et comme je me trouvais à l'arrière, en dépit des autres qui hurlaient, je retins la barque jusqu'à ce que le mousse ait pu nous rejoindre.

"Comme nous allions partir, un animal échappé du poulailler à demi détruit dans la précipitation, la bousculade pour mettre les barques à l'eau, un coq affolé vola et vint tomber dans notre barque.

"Au même moment, le coq et le mousse sauvés, nous nous éloignions du navire qui ressemblait maintenant à un bol de punch sur la mer.

"J'avais eu la chance de me trouver dans une barque ayant un mât et une voile, car nous n'avions pas de rames à bord. Les barques ayant des rames s'étaient éloignées rapidement.

"Nous avions pris à la remorque deux barques qui, dans la précipitation, n'avaient pas comme nous la ressource de la voile.

"Toute la nuit nous naviguâmes ainsi. Où étions-nous, où allions-nous? Personne ne le savait, ne pouvait le savoir, et dans ma barque il n'y avait que des passagers affolés et les trois Chinois.

"Dans les barques que nous remorquions, également des passagers seulement.

"Je tenais la barre pour maintenir au moins la barque au vent, pensant que cette brise un peu forte nous pousserait vers quelque terre...

"Alors ce fut une nuit atroce que nous passâmes... car l'on savait maintenant qu'à bord des trois barques il ne se trouvait pas un atome de vivres... rien que notre coq.

“Et lui, quand le jour se leva, animal inconscient, perché sur un fil tendu, supportant des carrés de toiles pour aider la voile pourrie, craquée de partout, il chantait au soleil levant, saluait l'aurore.

“La journée fut longue, et, sous le soleil ardent, les gorges se séchèrent, les cerveaux s'échauffèrent.

“Le lendemain, les femmes commençaient à hurler la faim... à divaguer... on parlait de sacrifier le mousse, et Fredy, souffrant, lui aussi, se tenait près de moi, tremblait et pleurait...

“On allait s'emparer de lui, quand le coq, comme la veille, mais cette fois moins fortement, se mit à chanter.

“Fredy était pour cette fois sauvé. Les hommes s'emparèrent du malheureux coq et, se battant entre eux, s'arrachèrent les débris pantelants de l'animal, et le dévorèrent en poussant des grognements comme des animaux.

“La journée parut plus longue... les yeux étaient agrandis par la fièvre... par la folie... Ils guettaient le voisin... cherchaient l'endroit où les dents pourraient mordre. C'était épouvantable. Nul n'osait s'endormir car il ne se serait pas réveillé, il eût été tué, et dévoré... On eut dit vraiment que des loups à forme humaine se trouvaient dans cette barque au milieu de l'océan, et moi-même, plus maître de moi que ces émigrants, ces diggers, ces brutes, je sentais mon cerveau craquer et la raison fuir par ces fissures.

“J'en arrivai à regarder le mousse Fredy avec des yeux moins compatissants et plus affamés.

“En entendant cela, de nouveau les femmes frissonnèrent.

Toujours impassible et sur son ton monotone, l'énigmatique voyageur reprit, sans paraître le moins du monde troublé :

—Pour comble, la barque faisait eau et

menaçait de s'enfoncer... Combien de temps aurions-nous encore la force de la vider avant un cataclysme quelconque ?

“Vers le soir, un cri retentit, au moment où la barque n'était plus qu'à quelques centimètres hors de l'eau :

“—Terre ! Terre !”

“Devant nous, tout à coup, venait d'apparaître une île avec des palmiers, des arbres verts. C'était le salut.

“Alors ce fut du délire à bord... Pour aller plus vite, et n'avoir aucune entrave, on coupa les amarres qui reliaient à nous



...Je suis son oncle, je veux venger sa mort !...

les deux barques que nous remorquions...

“Et comme la barque s'enfonçait, on jeta à l'eau, après une bataille folle, deux hommes dont l'un, cependant, resta accroché aux taquets de tribord, malgré les cris... les coups... Le malheureux ne savait pas nager.

“Je tenais toujours la barre, et j'avais les yeux fixés sur cette ligne verte, sur ces palmiers, sur le salut !...

“Tout à coup, par suite de quel phénomène, je ne sais, une vague énorme, colossale, s'éleva devant nous, renversa la barque et nous emporta tous dans un tourbil-

lon fou... Européens, Américains, les deux Chinois, le mousse et moi...

“A présent, que se passa-t-il? je n'en sais rien, mais je me suis réveillé sur le sable chaud, sur la plage de l'île aperçue, vers laquelle nous voguions.

“Et à côté de moi Fredy Twisty, le mousse...

“—Nous sommes sauvés, monsieur, — dit-il, heureux.

“—Oui, sauvés!”

“Je n'en doutais pas! Les autres avaient disparu, nous étions sur la terre, c'était le salut. Restait à trouver la nourriture... Je voyais bien quelques cocotiers sur ce terrain de coraux, mais rien autre, pas un animal.

“Nous étions condamnés à mourir de faim... il y avait trois jours que nous n'avions mangé... Le mousse Fredy maintenant divaguait, il chantait, riait, faisait le coq... le coq du naufrage... et moi je l'épiais... je le suivais des yeux...

“Tout à coup, Fredy Twisty cessa de faire le coq! Je n'avais pu attendre qu'il fût mort... la chair du cadavre est d'ailleurs moins bonne... je l'avais tué.

“Et je le mangeai!

Un cri d'horreur retentit... des femmes faillirent se trouver mal.

A ce moment, un homme, un Américain s'approcha du narrateur et lui mit un revolver devant la figure.

—Ah! — s'écria-t-il, — enfin, je vous tiens!... Voilà longtemps que je cours après vous. Je suis l'oncle de Fredy Twisty... et je vais venger sa mort.

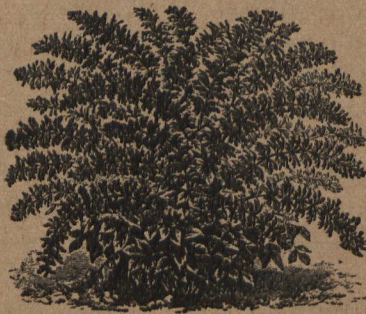
Le narrateur, impassible, ne broncha pas devant le revolver de l'Américain... De sa voix sinistre, il ajouta:

—Vous aurez raison de venger ce pauvre petit... mais avant, je tiens à rassurer ces dames en leur disant que c'est la première fois que je traverse l'océan, que je n'ai pu manger le mousse parce que je suis végétarien fervent et que Fredy Twisty n'a jamais existé.

L'Américain répliqua:

—Et moi, monsieur, je n'ai jamais eu ni frère ni soeur, je ne puis donc avoir eu un neveu Fredy mangé par vous...

Il rengaina son revolver et tendit la main au sombre narrateur qui la prit sans manifester la moindre émotion.





Une Histoire de Pirate

TOUS les étrangers qui ont visité la Havane gardent le souvenir du "Tacon Market", car c'est un des plus splendides marchés qui soient au monde, —un marché qui, de plus, a son histoire! —ou sa légende.

Ce Tacon, qui a donné son nom au "Market Palace" de la Havane, était un capitaine—un capitaine de pirates et de contrebandiers—qui exerçait sur les côtes des Indes Occidentales et faisait vendre à Cuba le riche butin récolté par lui et ses compagnons.

La chose se passait avant la guerre hispano-américaine et le gouvernement espagnol, las de ces continuels brigandages, délégua dans la grande île un nouveau gouverneur nommé Martí, qui se hâta d'offrir une magnifique récompense à celui qui amèneraient la découverte du nommé Tacon.

Or, un beau jour, ce gouverneur ne fût pas peu surpris de voir un étranger entrer sans dire gare, dans son cabinet de travail.

—Comment osez-vous pénétrer ainsi devant moi, dit Martí avec rudesse, et que demandez-vous?

—Je ne demande rien, Excellence, répondit l'étranger; je veux simplement savoir si, avec la récompense promise, vous accorderez un pardon sans réserve à celui qui vous fera découvrir le capitaine Tacon?

—Oui, un pardon sans réserve.

—En ce cas, je puis vous prier de me dire si, sur votre parole, vous m'assurez une grâce entière, au cas où moi-même je vous amènerais celui que vous cherchez...

—A vous comme aux autres, naturellement.

—Eh bien! Excellence, connaissant votre caractère parfaitement loyal, je n'hésite pas à vous déclarer que vous avez devant vous le capitaine Tacon en personne!

—Vous! s'écria le gouverneur—et déjà, se souvenant de la réputation du grand pirate, il étendait la main jusqu'à une paire de pistolets toujours à sa portée.

Tacon surprit le geste et dit:

—Inutile, Excellence, inutile! Voici les miens. J'ai renoncé à m'en servir et mes seules armes sont maintenant celles de la diplomatie.

—C'est bien, dit alors le gouverneur, je resterai fidèle à ma promesse. Vous demeurerez sous notre surveillance jusqu'à ce que vous nous ayez fait découvrir vos complices et, immédiatement après, recevrez votre récompense.

Peu de temps après, on organisa une croisière sous la conduite du capitaine Tacon et, grâce à ses indications précises, on découvrit tous les repaires des pirates, qui avaient eu soin de déguerpir au

plus vite. Cependant les autorités espagnoles admirèrent que leur industrie était irrémédiablement perdue et que Tacon avait, en somme, tenu ses engagements. Le gouverneur lui remit donc, au retour, un gros paquet de billets de banque, représentant la récompense promise, mais l'ex-capitaine refusa d'accepter, en disant avec bonhomie :

—Voyez-vous, Excellence, tout cet argent m'embarrasserait plutôt, car je suis très riche, et voici ce que je propose. Vous m'accorderez le droit de pêche sur toute la côte de Cuba et l'autorisation de vendre le poisson que j'aurai pris, dans un marché que je ferai construire à mes frais sur une des places publiques de la Havane. Ce marché sera si beau et si vaste qu'on n'en connaîtra d'aussi somptueux dans aucune capitale du monde, et dans vingt-cinq ans il deviendra la propriété de la ville.

—Accordé, dit le gouverneur. Gardez

votre parole comme j'ai gardé la mienne.

Et telle est l'origine du Tacon-Market qui n'est pas seulement merveilleux par ses proportions et son luxe mais se distingue encore par sa propreté incomparable. Le capitaine Tacon avait coutume de dire : "Le seul moyen d'avoir un marché parfaitement propre est de lui donner un bain complet tous les jours." Et même aux plus tristes jours de la dernière guerre, alors que certains quartiers de la Havane étaient d'une saleté révoltante, le sol, les murailles, les voûtes du Tacon-Market étaient noyés chaque soir sous des trombes d'eau claire.

L'ancien pirate, devenu un pauvre citoyen, mourut au siège de Santiago, trois ans après que son édifice était devenu propriété municipale. Aujourd'hui encore, sur le marché de la Havane, on vend un savoureux poisson, fort estimé pour le déjeuner du matin, et qu'on nomme "Tacon".





Les Fiancés Distracts

ON peut oublier bien des choses, sa canne, son parapluie; on peut quelquefois oublier de payer un créancier ou de donner des étrennes à son domestique. Certainement, vous connaissez quelques-unes de ces distractions qui, dans la vie, au théâtre, dans les livres, provoquent une irrésistible hilarité. La démonstration d'un célèbre chimiste physicien, voulant prouver à sa cuisinière que la cuisson des oeufs à la coque exige, pour être parfaite, exactement trois minutes, et qui, au lieu de l'oeuf, laissa tomber son chronomètre dans la casserole, est légendaire. La fâcheuse erreur de ce député qui, à la tribune d'une réunion publique verse dans son chapeau le contenu d'une carafe, croyant préparer un verre d'eau, n'est pas moins connue. Mais que sont ces courtes distractions mentales auprès de celle d'un fiancé qui oublie le jour où il doit se marier? Le fait paraît impossible. Cependant, en voici quelques exemples d'un indiscutable authenticité:

Un avocat bien connu, avait obtenu la main d'une charmante jeune fille, après une cour longue et assidue. Cependant, le jour fixé pour son mariage et à l'heure où sa fiancée l'attendait, l'éloquent défenseur de la veuve et de l'orphelin plaidait véhémentement devant le tribunal. La préoccupation du devoir professionnel avait totalement effacé dans son esprit l'espoir du bonheur conjugal.— Hâtons-nous d'ajouter que le fiancé n'avait plus vingt ans.

Il fallut que son secrétaire vint le chercher.

Sans s'émouvoir, l'avocat, interrompant sa plaidoirie, déclara :

—Messieurs, on vient me rappeler que je dois me marier aujourd'hui et que ma future s'impatiente. Je sollicite donc la remise à huitaine.



—Et la noce?

—Sapristi, j'oubliais!

Les juges sont galants. La demande fut accordée.

Que penser de ce jeune cultivateur qui devait épouser une fille d'une localité voisine?

Le jour du mariage, notre homme qui, probablement avait, la veille, trop copieusement enterré sa vie de garçon, se lève et se livre à ses occupations habituelles, sans penser le moins du monde qu'à quelques milles de là, sa future entourée des gens de la noce, attendait, souriante.

L'heure du départ pour la cérémonie avait sonné : pas de marié. On s'étonne, on s'inquiète, les mauvais plaisants murmurent les suppositions les plus saugrenues ; enfin, le garçon d'honneur enfourche sa bicyclette et trouve le fermier fumant dans son jardin, en admiration devant ses poiriers.

—Et ta noce ? crie l'arrivant.

—Ah ! sapristi, j'oubliais... je n'avais pas fait de noeud à mon mouchoir !

Plus amusant encore le cas du physicien Messier, membre de l'Académie des sciences, à la fin du XVIII^e siècle.

Ce savant avait été chargé par la docte compagnie de rédiger un mémoire sur les expériences faites aux Tuileries le 30 novembre 1793, par les aéronautes Charles et Robert, qui, au milieu de l'enthousiasme général, portaient dans le premier ballon gonflé d'hydrogène.

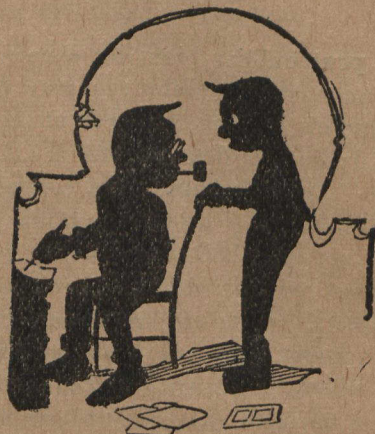
Messier n'ignorait pas le retentissement qu'emprunterait son écrit à la gloire des hardis novateurs. Aussi plongé dans son travail, absorbé par la préoccupation d'exprimer en termes choisis, en phrases bien équilibrées, la théorie scientifique qui venait compléter l'invention des frères Montgolfier, l'académicien fut-il désagréablement surpris d'entendre frapper à sa porte, rigoureusement consignée depuis la veille.

Il faut dire maintenant que Messier, précisément ce jour-là, devait convoler en justes noces avec la fille d'un de ses collègues de l'Académie, une aimable jeune veuve dont il avait à grand'peine fixé la coquetterie.

—Messier, holà ! Messier !... criait-on.

C'était le beau-père qui, ne comprenant rien à l'absence du futur, venait le chercher en compagnie d'amis communs.

—Je n'y suis pour personne, répliqua le savant qui, à ce moment, n'avait en



... Je n'ai as le temps !

tête que son écrit sur les ballons.

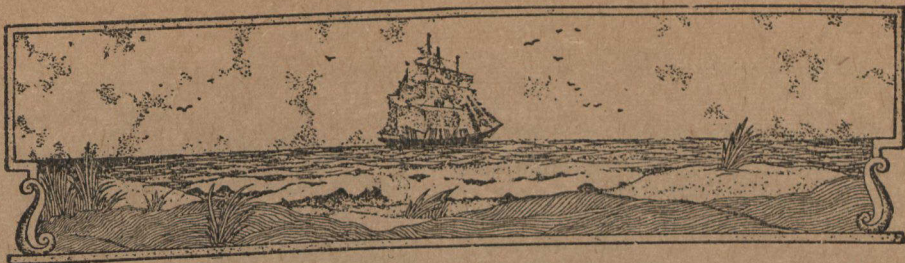
—Dépêchez-vous, nous partons à l'église. Nous avons besoin de vous, je suppose !

Messier, supposant qu'il s'agissait d'une cérémonie quelconque, répliqua brusquement :

—Impossible aujourd'hui, je n'ai pas le temps, adressez-vous à un autre.

Lorsqu'il eut conscience de la terrible gaffe qu'il venait de commettre, le savant courut implorer le pardon de sa fiancée ; mais celle-ci fut inflexible.

—Inutile d'insister, monsieur, finit-elle par déclarer ; vous m'avez fait dire par mon père de choisir un autre époux : c'est chose faite, à présent.



Le Requin, Terreur des Mers

Beaucoup de personnes ont entendu parler du requin ; peu en ont vu et peu, également connaissent au juste ce que c'est que ce terrible poisson, dont le nom seul est un épouvantail.

Il y en a trois espèces principales : le requin "gris" ou requin ordinaire, le "peau-bleue" et le "marteau," ainsi nommé à cause de la forme de sa tête. Quoique plus grand que les autres, le peau-bleue est le moins vorace et le moins dangereux.

Deux ou trois petits poissons, longs d'un pied environ, et transversalement rayés de bandes noires, accompagnent toujours le requin et se tiennent même fort souvent collés à son corps.

Comme ils marchent le plus souvent devant le requin, dont ils semblent être les éclaireurs, on leur a donné le nom de "pilotes." Le monstrueux vorace, qui engloutit tous les poissons qui se trouvent à sa portée, ne fait jamais de mal à ses petits compagnons, et l'on a vu fréquemment des pilotes, cramponnés sur le dos du requin pris à la ligne se laisser hisser à bord avec lui.

Le requin, toujours à la piste des navires, avale tout ce qui tombe à la mer, non seulement la viande et les comestibles, mais les objets les moins savoureux, tels que de vieux chapeaux et jusqu'à des

bouteilles d'encre.

Il faut avoir vu ouvrir un de ces animaux pour se figurer l'incroyable variété d'objets de tous genres qu'ils recèlent.

L'"émerillon," sorte de double ou triple crochet de fer ressemblant assez aux crochets dont on se sert à la campagne pour retirer les seaux tombés dans un puits, est l'hameçon du requin.

Un gros morceau de viande ou mieux encore de lard, recouvre presque entièrement le crochet, qui est fixé à un cordage, dont on amarre l'autre extrémité à l'arrière du navire.

La pêche a lieu généralement pendant les calmes, qui permettent aux requins de rester près des navires et rendent le hâlage moins pénible. Celui qui jette l'émerillon se tient habituellement sur la dunette, c'est-à-dire à l'arrière du bâtiment, et se contente de filer sept à huit brasses de corde.

On voit d'abord accourir les pilotes qui voltigent autour du morceau de lard, grignotent et s'écartent ensuite pour laisser approcher le requin, dont la marche est moins rapide que la leur. Quelquefois, le requin avale immédiatement la proie perfide qu'on lui offre ; mais, souvent aussi, il tourne longtemps tout autour avant de l'attaquer. Dès qu'il s'est enfin décidé, il se retourne sur le dos, ou du moins de



Plongeur luttant avec un énorme requin.

côté, et le morceau de lard disparaît tout à coup dans sa gueule.

Le pêcheur donne aussitôt une secousse; il arrive que l'appât ressort sans que l'émerillon ait rien accroché. Alors, c'est à recommencer, mais le succès est certain, car du moment où un requin a effleuré un appât, il y revient presque toujours. Par suite d'une nouvelle saccade plus heureuse, ou par l'effet d'un mouvement de l'animal lui-même, les crochets de fer s'engagent dans la mâchoire ou dans l'intérieur du corps du monstre marin. Les spectateurs poussent un cri de joie, et l'on se tient prêt à porter secours au pêcheur, qui hale peu à peu la corde jusqu'à ce que le requin soit rendu tout près du gouvernail, mais on a soin de le laisser dans l'eau. Ce n'est en effet, que lorsqu'on cherche à l'en tirer qu'il commence à se débattre. Pour plus de sûreté, on forme un noeud coulant qu'on fait glisser le long du cordage de l'émerillon, en ayant soin que ce cordage, plus tendu, maintienne un peu au-dessus de l'eau, la tête du requin, pour qu'elle se trouve prise dans le noeud coulant.

Les préparatifs terminés, on enlève le requin exactement comme un colis, malgré ses efforts désespérés et les formidables coups de queue qu'il distribue. On est pourtant quelquefois obligé de lui passer une troisième corde, et on le place sur une poulie frappée à l'extrémité qui sert à le maintenir dans la bonne direction, à neutraliser un peu ses mouvements désordonnés, et à le tirer dans l'intérieur aussitôt qu'on l'a hissé à une hauteur convenable.

Sur un signal de l'officier qui commande la manoeuvre, on lâche toutes les cordes, et le requin, tombant lourdement sur le pont, s'y roule en tous sens, broyant sous sa formidable mâchoire, ou brisant à coups de queue tout ce qui se trouve à

sa portée, cages à poules, caisses, barriques, etc.

Il est fort dangereux de s'en approcher à ce moment, et, plusieurs fois, des matelots imprudents ont eu la jambe brisée d'un seul coup de queue.

Cependant, un noeud coulant qu'on vient de passer autour de la queue du prisonnier sert à restreindre ses évolutions et à le maintenir un peu, tandis qu'un matelot, armé d'une hache ou d'un long couteau, s'apprête à lui enlever son principal moyen de défense en lui coupant la queue, opération qui demande autant d'adresse que d'intrépidité, quoique les marins l'accomplissent en riant et sans paraître se préoccuper du danger.

Ainsi mutilé, le requin ne peut plus nuire, à moins qu'on aille bénévolement se mettre à la portée de sa mâchoire, armée d'une triple rangée de dents aiguës et disposées suivant trois inclinaisons différents. Quelques coups de barre, vigoureusement appliqués sur la tête, étourdissent le requin, dont on fend alors le ventre avec un couteau, et que les matelots, ou souvent le cuisinier, dépècent méthodiquement comme un veau ou un mouton. La chair du requin est sèche, coriace et détestable; mais les matelots, heureux de faire diversion aux haricots et à la viande salée, mangent assez volontiers de leur prise. Quelques-uns, il est vrai, se contentent de la sauce, et ce qu'ils trouvent de meilleur dans le requin, c'est la double ration de vin que le capitaine leur accorde presque toujours à cette occasion.

Le requin a cependant, lui aussi, un ennemi dangereux : c'est le remora.

Recouvert d'une peau molle et visqueuse, à petites écailles, le remora porte, à l'extrémité de sa tête, dont le museau est arrondi, une sorte de disque au moyen duquel il s'accroche aux flancs de sa

proie, ou, plutôt, de sa victime. Ce disque est composé de dix-huit lames cartilagineuses transversales, mobiles, dentelées, ou épineuses : ses nageoires sont, en même temps, collantes comme des ventouses.

Fort heureusement, le remora n'a pas l'occasion de s'attacher aux humains. Ce qu'il recherche, ce sont les cétaqués, les squales, les gros poissons en général ; le chien de mer et le farouche requin ne lui font pas peur, tout au contraire, car ils sont pour lui un gibier des plus intéressants, auquel il inspire une terreur extrême. Lorsque les pêcheurs remontent, dans leurs filets, un de ces braconniers des mers attaché, aux flancs de quelque gros poisson, ils sont tentés de plaindre le pauvre monstre anémié, vidé, épuisé, alors que son parasite est rempli de vie et d'activité.

Il semble résulter, d'observations malheureusement insuffisantes, que le remora

possède des propriétés électriques analogues à celles du poisson nommé torpille. Sa chair est exécrationnelle à manger, mais les alchimistes considéraient ses cendres comme un excitant du système nerveux. Ils lui attribuent aussi la propriété de faire découvrir l'or ou le minerai d'or dans les mines. Sans doute, ce procédé fit surtout entrer de l'or dans les poches des malicieux sorciers.

Il arrive parfois que des plongeurs, principalement parmi les pêcheurs de perles, sont attaqués par des requins.

L'homme n'a plus alors qu'une suprême chance : tenter de tuer son ennemi. C'est ce que certains audacieux réussissent à faire ; d'un mouvement rapide ils plongent un long poignard dans le cœur de l'animal, mais c'est un jeu terrible, et plutôt que de l'essayer, je conseille plutôt à mes lecteurs de se contenter de la pêche ordinaire à la ligne.

C'est moins dangereux.





Le Telephone Chez les Sauvages

Les sauvages ont bien des manières de se comprendre de loin : ils n'ont pas besoin — heureux hommes ! — d'avoir recours au téléphone.

Ainsi quelques-uns possèdent des tambours très sonores ou se servent simplement de troncs d'arbres desséchés sur lesquels ils frappent suivant certaines règles pour faire connaître ce qu'ils désirent à une peuplade voisine.

D'autres — et le fait est très répandu — allument des feux sur des montagnes et ne le font que dans des circonstances spéciales, pour que le voisin qui les aperçoit sache de quoi il s'agit et, à son tour, puisse le communiquer à une autre tribu plus éloignée. En Afrique, par exemple, les nouvelles se transmettent ainsi avec une rapidité prodigieuse.

Les Peaux-Rouges procèdent autrement et se bornent à faire des signaux avec les bras et les mains à un de leurs camarades placé bien en vue. C'est un mélange de télégraphe Chappe, du parler des sourds-muets et des signaux maritimes. Pour ceux qui voudraient se verser dans cet idiome, nous représentons la manière de dire : " Qui êtes-vous ? ; " Indien serpent " " Non " ; et " Cheval. "

C'est un téléphone qui ne se détraque jamais !

Pour dire, par exemple : " Je pars chez moi, " on dirige la main avec l'index tourné vers la poitrine (Je), puis on l'étend en avant et dehors jusqu'au niveau de l'épaule (pars) et on abaisse brusquement

le poing préalablement fermé (vers ma hutte, chez moi). Toutes les peuplades indiennes comprennent ce langage par gestes, même quand leur langage parlé diffère du tout au tout.

* * *

Cette mimique, on le conçoit, ne peut se comprendre qu'à une assez faible distance. Il n'en est pas de même du langage sifflé dont nous allons parler maintenant et qui " porte " très loin.

Aujourd'hui que les moyens de locomotion sont devenus si nombreux et si perfectionnés, il n'est pas étonnant que la population des îles Canaries soit extrêmement mélangée, surtout dans les villes. Mais au XI^e siècle cet archipel était habité par une race d'hommes bien particuliers, connus sous le nom de Guanches.

Ces premiers occupants du sol doivent être regardés comme les descendants directs de nos chasseurs de rennes de l'époque quarternaire. C'est au commencement du XV^e siècle qu'un Normand, Jean de Béthencourt, parti de Granville, découvrit l'archipel canarien. Il était accompagné de deux chapelains qui, dans un récit publié à leur retour, écrivirent, au sujet des Guanches, cette phrase énigmatique : " Ils parlent ainsi que si fussent sans langue et, dit-on, par deça, que un grand prince, pour aucun meffait, leur fit tailler leur

langue." Nous reviendrons sur ce sujet tout à l'heure. Après Béthencourt, de nombreux Européens se rendirent dans l'archipel, et finalement celui-ci fut conquis par les Espagnols. Les Guanches se défendirent énergiquement; mais, obligés de plier, ils se réfugièrent dans les montagnes et presque tous devinrent bergers. L'apaisement se fit petit à petit; quelques-uns s'unirent aux Espagnols et, actuellement, les peuplades que l'on rencontre doivent être considérées comme des métis, mais, tout de même, descendent des Guanches dont elles ont conservé certains traits de mœurs.



Manière de dire: "Indien serpent".

Or, il n'y a pas bien longtemps, on a constaté que les bergers de Gomera ont un langage sifflé qui leur vient des Guanches: les modulations représentent des idées et des articulations; les sons qu'ils émettent s'entendent à des distances prodigieuses: on a constaté qu'ils peuvent ainsi causer entre eux à des distances de 2 et 3 milles.

Voici, au reste, pour les personnes qui voudront se livrer à cet intéressant exercice, les modes de sifflement les plus fréquents.

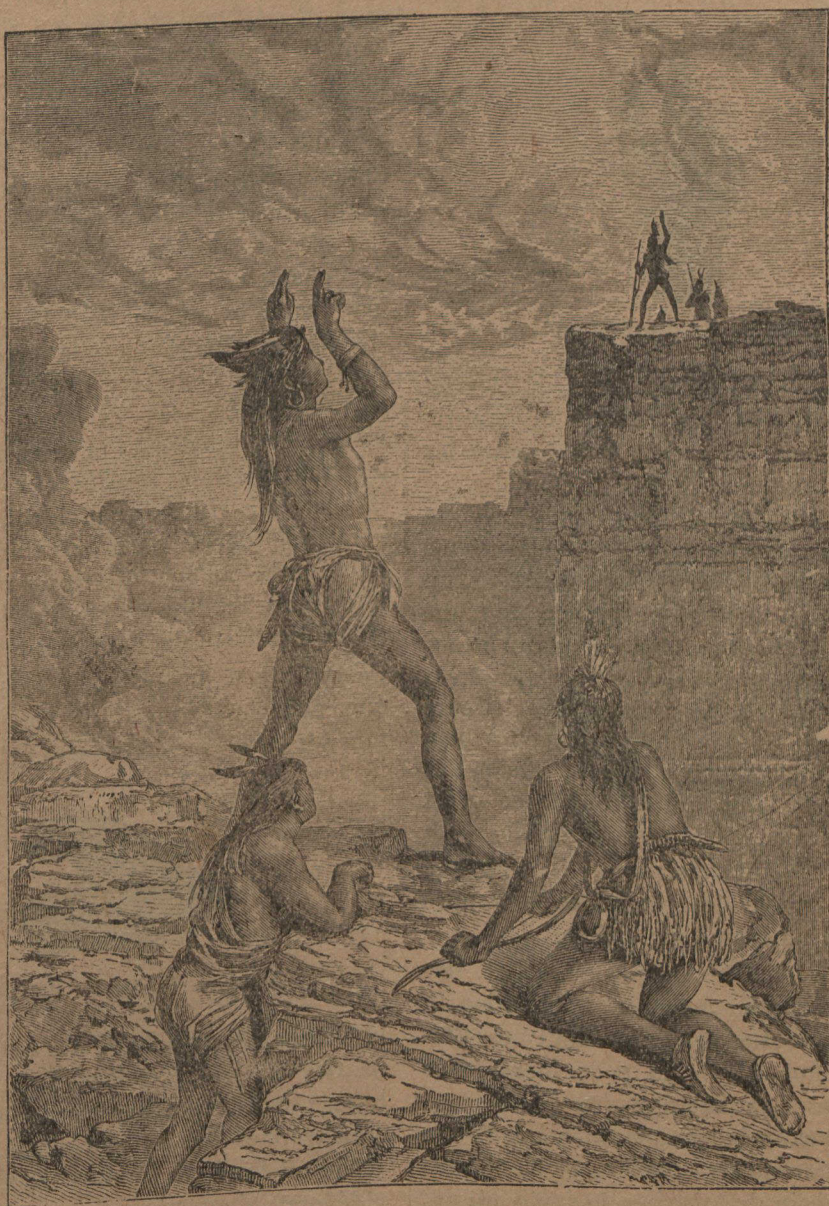
"A. Avec une main. — 1o. Le petit

doigt. Celui-ci est porté dans la bouche tout entier et plié sur lui-même; la face palmaire de la main dirigée en haut, le pouce étendu. Ce doigt forme une anse horizontale qui vient se placer entre les dents; la partie ouverte de la courbe est fermée par la langue, qui s'appuie au-dessous, laissant seulement au milieu un orifice étroit pour l'échappement de l'air. 2. Avec l'index plié. On se sert également de ce doigt. 3o. Avec l'index étendu. Le bout s'applique sur la langue, la pulpe au-dessous; l'air sort par un léger vide ménagé d'un côté entre les incisives supérieures, la phalangette et la masse de la langue, qui forme le reste. 4o. Avec le deuxième et le quatrième doigts. Ils viennent se toucher par l'extrémité, au milieu de la bouche; le vent trouve sa voie entre ces doigts et la langue, qui est en dessous.

B. Avec les deux mains. — 1o. Avec un seul doigt de chaque main. L'un et l'autre sont étendus, rectilignes, et forment un angle plus ou moins aigu. Ce sont ordinairement les index ou les petits doigts. 2o. Avec deux doigts de chaque main, le deuxième et le troisième.

C. Avec la langue. — La langue se creuse en forme de gouttière, les bords relevés latéralement, et s'applique ainsi sous les incisives de la mâchoire supérieure. La lèvre supérieure participe, dans une certaine mesure, à ce travail; elle s'étire transversalement et s'abaisse jusqu'à un voisinage de l'orifice réservé à la sortie de l'air. Ce procédé s'applique aux faibles distances, il me semble moins employé que les précédents."

On s'est rendu compte que le langage sifflé n'est ni un idiome spécial, ni un sifflet qui cherche à imiter la langue espagnole par des combinaisons plus ou moins compliquées, mais que c'est la langue espagnole elle-même dont l'intensité est ren-



Procédé employé par les Peaux-Rouges pour se comprendre à distance. En haut, un Indien demande: "Qui êtes-vous?" En bas, l'Indien répond: "Ami".

forcée à l'aide du sifflement. Le descendant des Guanches siffle en parlant, et voilà tout ! Pour des oreilles non préve-



Manière de dire : "Non"

nues, le mélange du sifflet et de la voix est inintelligible, mais quand on sait de quoi il s'agit, on arrive à distinguer les mots de la langue.

Savez-vous maintenant quelle haute idée se dégage des faits que nous venons d'exposer brièvement ? Non. Eh bien, un savant, dans un curieux article, par une suite de déductions plus ou moins hasardées, est arrivé à dire que nos ancêtres très éloignés ont été d'abord des siffleurs et que ce n'est que plus tard, peu à peu, qu'ils se sont transformés en parleurs ; ce n'est pas le lapin qui a commencé, c'est le sifflet ! Comme preuve matérielle — et celle-là est intéressante — il rappelle qu'on a trouvé des phalanges de rennes percées d'un trou pour siffler.

Puisque nous en sommes au sifflet, terminons par une curieuse application, à coup sûr inattendue, qu'en font les Chinois, connus d'ailleurs pour leurs idées fatasques. Les habitants de Pékin sont bien embarrassés ; voyez un peu. D'une part ils adorent les pigeons et de l'autre ils ont besoin des oiseaux de proie qui enlèvent les immondices dont leur cité est constamment remplie. Ils ne sont pas, les pauvres malheureux, affligés d'un excellent conseil municipal qui, comme dans

nos villes modernes, fait nettoyer la voirie et se met toujours aux petits soins des habitants. Mais voilà, les aigles vont dévorer les pigeons qui font cependant si bien dans le paysage, et si l'on tue les aigles, que vont devenir les immondices ? Doivent-ils sacrifier l'util à l'agréable ? Eh bien, ni l'un ni l'autre ! Les Chinois (très malins, malgré leur aspect) adaptent sur la queue des pigeons un sifflet spécial, très léger, connu sous le nom de "chao-tse," et que le vent fait résonner quand le pigeon fend l'espace. Les sifflets sont dirigés de telle sorte que l'air pénètre avec une force proportionnelle à la rapidité du vol ; les sons ont eux-mêmes des tonalités qui varient suivant les dimensions des roseaux et des courges. Les aigles, effrayés, paraît-il, par ce bruit, ne touchent pas aux pigeons porteurs de "chao-tse." Dans les rues de Pékin, rien n'est plus étrange que cette musique aérienne semblant venir des cieux.

Ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est que, pour les Chinois, ces sons représentent les paroles mystérieuses échappées de



Manière de dire : "cheval"

la bouche des empereurs des anciennes dynasties et, les rappelant aux vertus de leurs pères, les excitent à méditer sur les catastrophes qui ont précipité l'empire jusqu'au fond de l'abîme. Eux aussi, décidément, tiennent à ce que leurs ancêtres soient des siffleurs ! Comme quoi la science et les superstitions se rencontreront plus souvent qu'on ne serait tenté de le croire !

Le Tatouage Chez Quelques Peuples

Le tatouage n'est guère pratiqué chez nous. Il en est tout autrement chez les peuples sauvages où il a grande importance et où il est regardé comme constituant un ornement de premier ordre.

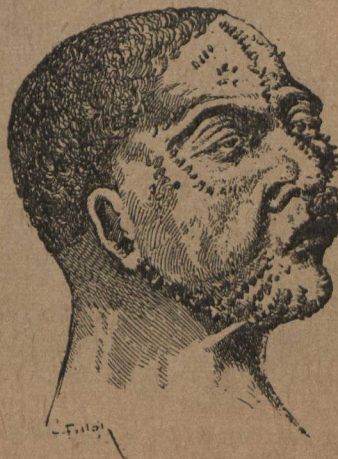
Certains peuples, même très civilisés, les Japonais par exemple, s'y livrent aussi quelquefois avec exubérance. On dit même que, plus près de nous, quelques grands personnages ont fait du tatouage une affaire de mode. C'est cependant une opération toujours longue et pénible qui demande du patient un certain sang-froid et un désir vraiment excessif pour le résultat à atteindre, sans parler d'un profond mépris pour les conséquences fâcheuses auxquelles il s'expose, étant donnée la quasi-impossibilité de "passer l'éponge" le jour où l'on souhaiterait pouvoir le faire.

Chez les Mincopies, les deux sexes se couvrent le corps entier d'un tatouage fort simple résultant de petites incisions horizontales et verticales.

Les femmes sont généralement chargées de l'opération et emploient comme instrument un morceau de quartz ou de verre; mais les trois premières incisions ne peuvent être faites que par un homme et avec une flèche employée à la chasse des porcs sauvages. En outre, tant que ces blessures restent ouvertes, le patient s'abstient de la chair de ces animaux. Il y a là, on le voit, les indices d'une sorte d'initiation ou d'un rite tout au moins consacré par l'usage.

Indépendamment de leur tatouage, les

Mincopies se tracent sur le corps, avec des terres de trois teintes différentes, des dessins dont la couleur et la disposition varient selon que l'individu est triste ou gai, qu'il est en deuil ou qu'il se prépare à une fête. Enfin, à certains moments, ces insulaires se recouvrent le corps entier d'une pâte d'argile qui, en séchant, leur forme une sorte de carapace. C'est là une des choses qu'on leur a le plus repro-



Tatouage en relief. (Tête de Canaque).

chées. Des hommes s'enduisant de boue ne pouvaient être, disait-on, que des espèces de pourceaux.

En réalité, cette pratique a pour but de se garantir de la piqure des moustiques et de se protéger contre les rayons trop ardents du soleil. On comprend que cet usage, aussi antihygiénique que possible, doit être pour une forte part dans la fréquence des affections rhumatismales et diarrhéiques signalées chez ces insulaires.

Le tatouage des Canaques — qui n'en abusent pas—est assez curieux. Ils se perforent la peau de nombreux trous et dans chacun ils introduisent un fragment d'herbe sèche auquel ils mettent le feu. Chaque point brûlé gonfle, d'autant plus qu'on laisse pendant quelques jours sur la partie tatouée un cataplasme de plantes vésicantes qui empêche momentanément la plaie de se cicatriser.

Chez les Néo-Hébridais, il en est de même. On opère à l'aide d'épines de citronniers sauvages et on introduit du charbon

Les Australiens se tatouent souvent. Les hommes seuls ont la poitrine, le ventre et les épaules décorés de marques de dignité qui sont interdites aux femmes. Le sexe fort monopolise également les lignes et incisions de "beauté", estimant peu convenable que la femme se permette des excès de parure; on lui accorde seulement quelques lignes grossièrement taillées sur les bras, le dos et la poitrine. Elle attache un grand prix à ceux de ces embellissements qui lui sont permis.

Les Australiens opèrent les entailles



Une scène de tatouage à Samoa.

dans les piqûres. Celles-ci apparaissent en relief. Les femmes sont tatouées sur le dos et sur la poitrine.

Le tatouage chez les Papous de la Nouvelle-Guinée est pratiqué par les femmes qui opèrent avec une épine longue d'un pouce dont elles lardent la peau en l'enfonçant avec un petit maillet. Dans la plaie, elles introduisent de la suie de noix de coco délayée dans l'eau. Finalement, la tatoueuse, se remplissant la bouche d'eau, en asperge la partie tatouée, et elle sèche la plaie avec des fibres de coco.

avec une écaille ou un caillou tranchant. Pour empêcher la cicatrisation des coupures, on les saupoudre pendant trois mois avec du charbon ou l'on fait courir sur elles des bataillons de fourmis. Que ne ferait faire la coquetterie!

La forme du tatouage peut devenir une marque nationale. Tous les Makonas, par exemple, portent un tatouage en relief, affectant la forme d'un fer à cheval et placé sur le front, ainsi que sur les tempes où il entoure plusieurs lignes horizontales. En outre, chaque indigène ajou-

te à ces tatouages toujours semblables des dessins variés sur la poitrine et sur les côtés du ventre.

Ces ornements semblent avoir pour rôle de permettre à leurs parents de les reconnaître lorsqu'ils viennent à succomber sur un champ de bataille.



Le tatouage n'est bien souvent produit que par des cicatrices, comme cela se voit chez les Vouanyamouézis, du voisinage du lac Tanganyka.

La marque nationale est une double rangée de cicatrices linéaires, pratiquées par un ami à l'aide d'un rasoir ou d'un couteau; ces cicatrices vont du bord externe du sourcil jusqu'au milieu des joues, et descendent jusqu'à la mâchoire inférieure; chez quelques-uns, une troisième ligne part du sommet du front et s'arrête à la naissance du nez. Cette espèce de tatouage se fait en noir chez les hommes, en bleu chez les femmes; quelques élégantes y ajoutent de petites raies verticales placées au-dessus des yeux; toutes, sans distinction, s'arrachent les deux incisives centrales de la mâchoire inférieure; le sexe fort se contente d'enlever un coin des deux médianes supérieures. Hommes et femmes se distendent les oreilles par le poids des objets qu'ils y insèrent.

Les Néo-Zélandais—aujourd'hui considérablement modifiés par les Européens—se tatouaient beaucoup le corps et surtout le visage. Les jeunes gens de vingt ans étaient seuls soumis à ces pratiques, et encore fallait-il qu'ils aient assisté à quelques combats.

L'opérateur commençait par tracer sur la peau, avec du charbon, les dessins qu'il

avait l'intention d'exécuter, puis il prenait un instrument composé d'un os d'albatros, ajusté à angle droit à un petit manche en bois, de trois ou quatre pouces de long, dans la forme d'une lancette de vétérinaire. L'os était tantôt simplement tranchant à l'extrémité, tantôt aplati et muni de dents aiguës comme un peigne. Il appliquait cet instrument contre la peau et frappait avec un petit bâton sur le dos du ciseau, pour le faire pénétrer



Tatoué de la Nouvelle-Zélande.

dans l'épiderme et l'entailler d'une manière suffisante, en suivant le dessin préparatoire.

On conçoit que le sang devait couler en abondance; mais l'opérateur avait soin de l'essuyer à mesure avec le revers de sa main ou avec une petite cuiller de bois. A mesure que la peau était entaillée, la couleur était introduite dans la coupure au moyen d'un petit pinceau. Elle se composait de charbon pilé, de manganèse ou enfin d'une teinture végétale. Les chefs avaient des ornements particulièrement variés.

Les femmes ne pouvaient se faire tatouer que les épaules, les membres, et, sur la figure, seulement aux sourcils, aux lèvres et au menton.

Les momies des Néo-Zélandais montrent très bien ces tatouages qui par l'effet du dessèchement de la peau après la mort, sont devenus encore plus apparents que sur le vivant.

Le tatouage est aussi très répandu chez les Indiens de l'Amérique du Nord qui y procèdent avec une épine enfoncée dans la peau suivant des dessins variés. Les sorciers, par exemple, et les chefs en sont presque couverts.

Cela ne remplace pas les vêtements, mais cela s'use moins vite!

Tout Passe...

Quand tu broyas mon coeur dans ta main si mignonne,
Je rêvais, moi naïf, d'un éternel amour;
Et ces gages sacrés que toute femme donne,
Je n'aurais jamais cru les oublier un jour...

Mais comme dans l'espace,
Un souffle léger passe
Sans laisser une trace,
Pour ne plus revenir
De nos amours s'efface
Même le souvenir!

Quand de tes yeux si doux tu m'offrais la caresse,
Lorsque je t'entendais jurer que tu m'aimais,
Quand de tes baisers fous je savourais l'ivresse...
Je n'aurais pas voulu me réveiller jamais...

Mais comme dans l'espace,
Un souffle léger passe
Sans laisser une trace,
Pour ne plus revenir
De nos amours s'efface
Même le souvenir!

Si je ris maintenant, peut-être que tu pleures...
Il n'importe; pour moi, c'est encore le printemps;
De ton lâche abandon j'ai souffert quelques heures,
Alors que je craignais d'en mourir... à vingt ans.

Mais comme dans l'espace,
Un souffle léger passe
Sans laisser une trace,
Pour ne plus revenir
De nos amours s'efface
Même le souvenir!

LOUIS D'OR.

Les Métiers Mortels

Sans crainte d'être contredit, sans même être taxé d'exagération, il est permis de dire qu'il est, dans la plupart des pays, des millions d'êtres qui, tous les jours, risquent leur existence pour obtenir leur pain quotidien.

Il est vrai de dire aussi qu'il est des dangers dans presque toute industrie, accompagnent le plus grand nombre des labeurs, et principalement les travaux mécaniques.

L'entrepreneur escalade de hautes échelles, et le moindre étourdissement passager, le pied qui vient à glisser subitement, un rien, en un mot, peut causer une mort instantanée.

Les ouvriers qui travaillent aux machines peuvent être pris par des roues ou des courroies de transmission et broyées en un instant.

Le métier militaire consiste en grande partie à exposer l'homme aux projectiles de l'ennemi, et le marin est toujours en péril, ayant toujours à craindre les dangers que présentent les eaux.

Le médecin et le prêtre sont fréquemment obligés d'exposer leur vie quand ils sont appelés au chevet des malades souffrant de maux contagieux.

Ces risques à courir ne sont qu'occasionnels, cependant, et peuvent être évités jusqu'à un certain point.

Mais il est des métiers aussi dont le caractère dangereux est de beaucoup plus terrible. Et peu de personnes semblent se douter des périls qu'ont à rencontrer les travailleurs de beaucoup de fabriques et de manufactures.

Un rapport récent, qui suivit une enquête approfondie sur ce sujet, dévoila que sur toutes les industries dont l'enquête eut à s'occuper il n'y en avait pas moins de vingt-deux où les ouvriers se trouvaient constamment exposés à de nombreux dangers.

Parmi les fabrications les plus périlleuses, il faut mettre au premier rang celle de l'alcali. Suivant le témoignage des médecins, ceux qui se livrent à ce travail n'atteignent jamais un âge avancé.

Ils perdent l'appétit, les mauvais gaz détruisent leurs voies respiratoires, amènent l'asthme, l'anémie et les maux de reins.

Les ouvriers, d'ailleurs, qui travaillent dans les maisons de produits chimiques, sont rarement acceptés par les médecins attachés aux diverses compagnies d'assurance sur la vie.

Peu d'entre ces travailleurs dépassent la soixantaine.

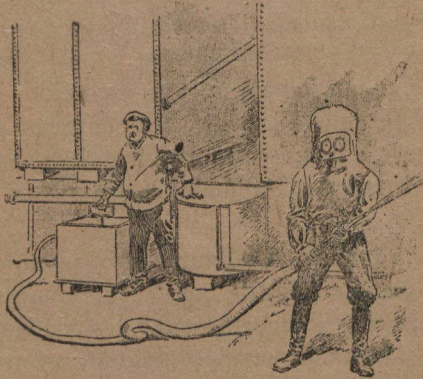
Dans la manufacture de la poudre à blanchir, le gaz chlorique est pompé de la chaux éteinte, et ce gaz est tellement empoisonné que les hommes employés à remplir les tonneaux avec la poudre à blanchir sont forcés de porter des lunettes, ainsi que sur le nez et la bouche, de la flanelle ayant une épaisseur de vingt couches superposées pour le moins.

Il y a, en outre, le danger qui provient de la poussière empoisonnée ; aussi, en dehors des lunettes et des flanelles préservatrices, prend-on soin encore de recouvrir toutes les ouvertures des vêtements où cette poussière pourrait trouver

une voie possible pour atteindre l'épiderme de l'ouvrier et s'infiltrer ainsi dans les pores de la peau.

Dans les fabriques de produits chimiques, on prévient les dangers qui pourraient provenir de l'inhalation de vapeurs, de poussières ou de gaz empoisonnés, en munissant les ouvriers d'appareils respiratoires chargés d'oxyde de fer humide ou d'autres substances analogues dans les endroits où l'on produit de l'hydrogène sulfuré.

Dans les salles où l'on broie du chlo-



Les hommes employés à remplir les tonneaux de poudre à blanchir.

rate de potasse ou tout autre chlorate, on fournit des blouses propres, et dans une pièce adjacente se trouve toujours préparé un bain prêt à être pris au moindre indice de danger.

Les règlements sont très sévères ici également, sur les méthodes de ventilation.

Dans les ateliers où l'on emploie du chromate de plomb, tous les ouvriers sont obligés de porter des blouses qui couvrent le corps et tous les membres, ainsi que des appareils respiratoires ; des écrans disposés aussi de façon à disperser la poussière qui se dégage pendant le travail de fabrication.

Pour éviter tout empoisonnement acci-

dentel, tous les ouvriers sont tenus à se laver soigneusement la figure et les mains avant de quitter les ateliers, et il leur est interdit de prendre leur nourriture dans les usines.

De nombreuses sortes de faïences sont glacées au moyen d'un bain dans un liquide qui contient du plomb, et ici encore des blouses spéciales sont mises en usage en vue de prévenir la saturation des vêtements par le poison.

Dans l'émaillage des ustensiles de cuisine, en fonte, on emploie souvent du plomb, de l'arsenic et de l'antimoine, et les ouvriers attachés au broyage, au broissage et à l'époussetage, sont munis d'appareils respiratoires, de blouses et de coiffes.

Une visite médicale a lieu au moins une fois par semaine.

Des précautions similaires sont prises dans les fabriques de peinture où le plomb blanc ou l'arsenic sont employés, et des règlements très sévères ont été rédigés pour ceux des ouvriers qui travaillent le rouge de Milan, le vermillon et le rouge de Perse.

Des dangers d'une toute autre nature attendent les ouvriers engagés dans les travaux nécessités par l'aménagement des siphons et bouteilles d'eaux gazeuses.

La pression du gaz comprimé est énorme, et si les récipients contiennent la moindre défectuosité, inévitablement ils éclatent.

Pour éviter des accidents possibles avec des éclats de verre, on fait porter aux ouvriers des masques métalliques assez semblables à ceux qu'on emploie en escrime, ainsi que des gantelets aménagés de façon à couvrir la paume de la main, l'espace entre le pouce et le petit doigt et tout l'avant bras.

L'expérience a prouvé qu'un gantelet

en laine épaisse et tricotée est de beaucoup supérieur à un gant de cuir ou de caoutchouc.

En dehors des ouvriers, tout le personnel de ces usines est forcé de porter des lunettes, afin de se protéger contre les morceaux de verre qui pourraient, au passage, sauter des bouteilles qui feraient explosion.

Nous n'avons pas besoin de dire que les manufactures d'explosifs se trouvent toujours accompagnées de grands et graves dangers. Aussi prend-on les précautions les plus minutieuses en vue d'empêcher des accidents.

La fabrication des pièces de feux d'artifice, par exemple, est des plus dangereuses, et nul ne peut pénétrer dans les ateliers avec des chaussures ordinaires, car le moindre frottement d'un clou suffirait à causer un accident.

Des clous de cuivre, seulement, sont employés dans ces établissements, et les femmes elles-mêmes ne sont autorisées qu'à se servir d'épingles à cheveux en cuivre.

Hommes et femmes portent des jerseys de laine et des galoches de cuir, sans clous, et spécialement fabriqués pour cet usage.

Une autre sorte de danger est à redouter dans les fabriques où l'on broie le métal ou la pierre.

Une poussière fine pénètre dans les poumons des ouvriers et peut causer des pneumonies.

On a dû employer diverses méthodes de protection. Des écrans, entre autres, ont été aménagés pour disperser ces poussières.

Il existe, en effet, une sorte de poussière mélangée de menus fragments de poils qui pénètre dans le poumon et cause une forme toute spéciale d'irritation d'où

résultent quelquefois des maux très sérieux.

Mais le danger le plus sérieux est l'anthrax dont les ouvriers sont souvent atteints. Ceci est produit par une mauvaise pustule qui attaque les animaux et, par eux, ou plutôt par les peaux de ces derniers, se transmet à l'homme.

Cette maladie s'appelle le mal des trieurs de laine, car ceux qui trient les laines étrangères y sont très sujets.



Ouvrier employé dans une fabrique d'eaux gazeuses.

Pour parer à ce danger, on mouille souvent la laine ou les peaux, et on les désinfecte ensuite, bien que ces procédés ne les améliore pas toujours, bien au contraire.

Des écrans puissants s'élèvent dans les ateliers de triage, et grâce à ce moyen, un fort courant d'air partant des ouvriers passe au travers de la laine, puis par un tuyau qui enlève toute la poussière chargée des germes de la maladie.

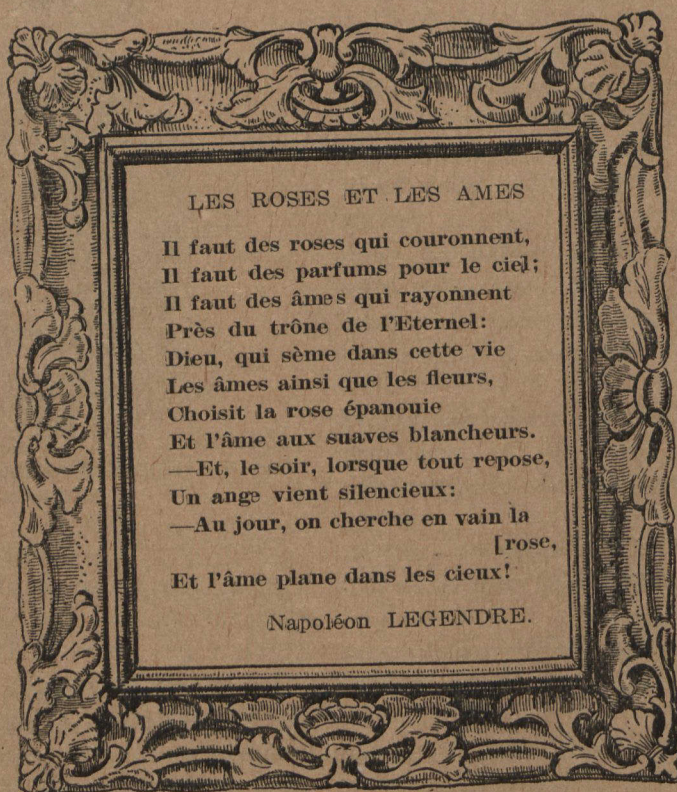
Dans la teinturerie et dans la manufacture de certaines couleurs le péril de l'empoisonnement est toujours présent, et les

précautions à prendre sont très grandes aussi.

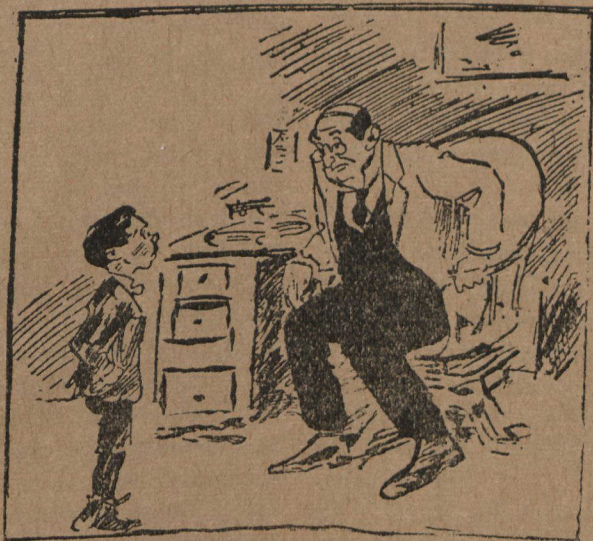
D'ailleurs, les règlements qui ordonnent des précautions sont des plus nécessaires, car l'expérience démontre que nul n'est plus négligent et téméraire que l'ou-

vrier qui voit le danger en face tous les jours de son existence.

Il se familiarise avec l'idée de la mort à un tel point qu'il ne la craint plus du tout.



UN FUTUR SAVANT



Le papa.—Alors, la maîtresse d'école est contente de tes progrès?

Tommy.—Oh, oui! elle a encore dit aujourd'hui que c'était moi qui avais le mieux répondu à sa question.

Le papa.—Que t'avait-elle demandé?

Tommy.—Combien les poules avaient de pattes, et j'ai répondu trois...

Le papa.—Mais alors!

Tommy.—Les autres avaient répondu quatre...

OU PEUT-ON ACHETER DES BETES FEROCES

VOUS vous sentez un beau jour des aptitudes spéciales pour devenir dompteur, et vous avez envie d'acquérir des lions, des tigres, pour monter une ménagerie. Ce serait peine perdue d'aller au désert et d'essayer de capturer un de ces animaux.

Le marché des bêtes fauves se tient à Hambourg, et le grand marchand de bêtes fauves, c'est Karl Hagenbeck; c'est lui qui approvisionne tous les dompteurs et tous les musées. Naturellement, son magasin n'a rien de commun avec les magasins ordinaires. C'est une immense ménagerie, à laquelle se trouvent annexées des salles de dressage; car M. Karl Hagenbeck vend non seulement des fauves, mais il vend aussi des fauves dressés, ce qui épargne des peines inutiles et quelquefois des coups de dents à pas mal de monstres d'animaux, qui s'imaginent être des dompteurs.

Mieux que cela: Hagenbeck approvisionne de lions le sultan du Maroc qui est si fier de ses bêtes sauvages, mais qui oublie de dire à ses visiteurs qu'il n'y a plus moyen de capturer un seul lion au Maroc, car il n'y en a plus.

Hagenbeck emploie, pour ses assortiments, des chasseurs qui, dans les forêts de l'Inde ou dans les plaines de l'Abyssinie, disposent d'un personnel indigène, évalué à mille cinq cents personnes, sans compter les rabatteurs. Il organise de vraies expéditions, grâce à ce personnel. Il y a deux ans, quatre équipes ont parcouru l'Inde, et en ont rapporté vingt éléphants sauvages; d'autres équipes battaient l'Australie et y ont capturé une vingtaine de kangourous.

On expédie éléphants et kangourous à M. Hagenbeck qui, à Hambourg, apprend aux éléphants à porter un singe, à déjeuner tout seuls avec la serviette autour du cou, à mettre leur couvert; il apprend aux kangourous à boxer. Et ces bêtes font alors la joie des spectateurs des ménageries ou des music-halls.

C'est aussi M. Hagenbeck qui fournit les équipes de Soudanais, d'Esquimaux, de Peaux-Rouges, que nous avons souvent vues dans nos jardins zoologiques ou d'acclimatation.

Et M. Haenbeck doit être content des affaires, car il n'a pas de concurrents.

LES CHAPEAUX A TOUTES LES EPOQUES

L'antiquité connut peu les chapeaux, car les coiffures primitives étaient des bonnets de peau.

Les Egyptiens avaient déjà la casquette d'étoffe retombant sur les épaules et tenue par un ruban.

Les femmes grecques portaient simplement un morceau d'étoffe les abritant du froid et du soleil, dans le genre de la coiffure actuelle des Italiennes.

Les dames romaines se coiffaient avec le "calendrium," bonnet élevé, et le "reticulum," filet tissé d'or et fort orné.

En France, le chaperon fut d'abord la coiffure commune aux deux sexes ; c'était un capuchon terminé en bourrelet derrière la tête. Il se modifia de nombre de manières, avec une pointe nommée cornette, puis fut orné de bijoux.

Sous Louis XII, le chapeau était rond à petits bords. François Ier introduisit l'usage des chapeaux à plumes. Sous Henri III, la toque était ornée d'un bijou : mais les chapeaux de ce genre étaient plutôt réservés aux messieurs, car les dames portaient de hauts bonnets en forme de coeur, puis en forme de pain de sucre ; de là vint le hennin, coiffe blanche empe-sée qui prit les formes les plus bizarres. Sous François Ier, la coiffure des femmes était charmante : petite calotte de velours surmontée d'une aigrette. Le XVII^e siècle vit d'heureuses innovations. Mme de Sévigné décrit la charmante coiffure de la duchesse de Fontanges ; Mme de Maintenon ramena les coiffes sombres ; Marie-

Antoinette inaugura les coquets chapeaux dits bergère, Trianon, Watteau.

Sous la Révolution, le type de la coiffure féminine était le fameux bonnet orné d'une cocarde ; celui de Charlotte Corday est célèbre. Le Directoire leur donna des noms saugrenus ; puis vinrent les toquets froncés en linon et le turban orné de perles ; Mme Bonaparte inaugura les chapeaux de satin et les turbans. Sous la Restauration, les femmes portèrent de grands chapeaux très évasés, avec brides, qui se nommaient cabriolets.

Sous Napoléon III, les chapeaux étaient ronds, avec plumes et fleurs, et les capotes avaient des dentelles drapées qui retombaient sur les cheveux ; elles avaient des brides et étaient peu élevées sur le sommet de la tête. Depuis trente ans, les chapeaux se sont modifiés à chaque saison, mais sans avoir un style particulier, empruntant un peu à tous, passant des fonds élevés aux fonds plats ; et des fonds plats aux fonds élevés ; tour à tour à larges bords ou à bords étroits, ceux de la saison actuelle sont plutôt des variantes du toquet et du chapeau bergère, mais élargi, garni de fleurs posées à plat ; le vrai talent de la femme élégante est de savoir choisir la forme et la couleur qui s'adaptent le mieux à son genre de physionomie. Même en faisant subir à la mode quelques modifications, au profit du goût et de l'esthétique, on pourra être certaine d'être dans la note juste, car le plus joli chapeau sera toujours celui qui siéra le mieux.



MEMOIRES QUI S'ENVOLENT

C'est vraiment un étrange mystère que celui de ces fuites soudaines, de ces "envolements" de la mémoire chez certains individus que leurs amis croient morts et qui, vraiment, un beau matin, ressuscitent.

Que penser par exemple de ce notable commerçant de Swansea (Pays de Galles) qui perdit tout à coup la notion de son identité et ne reprit conscience de lui-même que quelques mois plus tard, dans Cheapside, une rue de Londres, sans se rappeler d'ailleurs le moins du monde les multiples aventures qu'il avait eues depuis sa disparition. Il écrivit immédiatement à un beau-frère et, bien inopinément, le matin même du grand jour de Christmas, il rentrait dans son "home." L'on s'imagine aisément la surprise, l'émoi de toute une famille qui, depuis longtemps avait pris le deuil. Lorsqu'on lui demanda de préciser ce qu'il éprouva au moment où sa mémoire se réveillait, M. Elwellyn répondit qu'il avait d'abord été surpris de voir dans une glace sa barbe rasée, puis qu'il s'était écrié : "Ma femme! ma femme!" mais qu'il n'avait pu se souvenir alors que de l'adresse du beau-frère auquel il avait écrit.

Un autre "ressuscité" se trouvait dans un village de la Nouvelle-Galles du Sud, errant à l'aventure, n'ayant pas gardé l'ombre d'un souvenir de tout son passé,

lorsque, croisant un homme sur la route, il lui demanda la direction de Los Angeles. Los Angeles! Comment avait-il conservé dans sa pauvre mémoire ce nom de la célèbre vil'e californienne? Tout simplement parce qu'il s'y rendait avec sa femme et ses enfants au moment où son cerveau était devenu une table rase, et ce nom retrouvé sembla lui restituer peu à peu toute sa mémoire.

Les journaux américains ont cité plusieurs fois le nom d'un Allemand nommé Steingraber qui, ayant pris part à la guerre du Mexique, fit une chute de cheval qui lui fut bien funeste, puisqu'en reprenant ses sens, il sembla avoir perdu sa mémoire pour toujours. Pendant cinquante-trois ans il resta dans cet état et, jusqu'à son dernier jour, il parla de voter pour que le général Taylor fut élu président !...

Toutes ces histoires n'approchent d'ailleurs pas de celles d'un docteur H. . . , un Anglais, que sa famille rechercha en vain durant quatre ans et que l'on retrouva enfin, à Paris, sous le costume d'un garçon de café. Le docteur refusa d'ailleurs obstinément de se considérer comme autre chose qu'un simple "waiter" ; sa femme et sa fille durent passer le détroit pour le rejoindre et se faire aussi, avec une peine infinie, reconnaître de lui.



PETITES CHAMBRES A COUCHER

Certains gens estimant qu'il faut s'habituer à tout, même à la pensée de notre fin dernière et du dernier petit logement que nous occuperons, ont trouvé fort naturel de se faire établir un joli cercueil bien confortable pour y passer de bonnes nuits tout à fait reposantes. Cette dernière épithète semble assez singulière, mais il faut croire que si ces amateurs de chambre à coucher "en longueur" y avaient eu de terribles cauchemars, ils se seraient dégoûtés assez vite d'une telle originalité.

Or vous vous rappelez peut-être qu'une grande tragédienne a fait de très bons sommes dans une boîte capitonnée et naturellement garnie de moelleux oreillers.

Les médisants affirmèrent que Sarah Bernhardt éprouvait alors un terrible besoin de se singulariser, et l'on ne saurait soutenir que Gabriel d'Annunzio, le grand romancier italien, n'ait pas cédé un peu à cette tentative, alors que, bien jeune encore, il surveillait avec amour la construction d'un joli coffre pour son éternel repos.

Quant au célèbre ténor Tommaso Sal-

vini, que des amis trouvèrent un jour vernissant son cercueil, un modèle de luxe construit selon ses plans, on peut croire que ces coups de pinceau me semblèrent de beaux gestes à un grand jeune premier d'opéra.

Mais les journaux américains nous ont entretenus, il y a un certain temps, d'une dame fort riche qui ne voyage plus sans un cercueil de verre, ayant près de six pieds de longueur sur environ deux pieds de largeur et de hauteur, et l'on peut admettre à la rigueur que cette millionnaire ayant horreur des microbes qui sont à redouter dans les chambres des plus beaux hôtels, s'installe ainsi dans une longue caisse vitrée qui ne la fait sans doute pas trop songer à d'autres animalcules que l'on associe assez naturellement à l'idée d'une bière, même en pur cristal.

C'est égal, quand on dort dans un cercueil et que des amis nous demandent pourquoi vous descendez au tombeau chaque soir, on ne doit point pouvoir répondre sans un sourire : "C'est par raison de santé!..."



LA METAMORPHOSE

Il arriva une fois que deux fées se rencontrèrent sur la lisière d'une forêt auprès d'une grande ville; l'une d'elles, qui se nommait Urgande, était de fort mauvaise humeur parce qu'on avait négligé de la convier aux fêtes données pour le baptême de la fille du roi! mais l'autre, — elle se nommait Urgèle, — éprouvait toute la satisfaction possible parce qu'on l'avait priée à ces belles réjouissances; et, chez les hommes: on est bon quand on est content, méchant quand on est triste.

—Eh! bonjour, ma soeur, dit Urgèle.

—Bonjour, ma soeur, grogna Urgande. Je suppose que vous avez eu beaucoup de plaisir chez votre ami le roi de Mataquin.

—Plus de plaisir qu'on ne saurait dire! Les salles étaient si bien illuminées que l'on se serait cru dans notre palais souterrain où les murs sont de pierreries et les plafonds de cristal ensoleillé. On a servi les mets les plus délicats dans des assiettes, d'or, sur des nappes de dentelle; on a versé dans des coupes en forme de lys des vins si parfumés et si doux que je pensais boire du miel dans des fleurs; et, après le repas, de jeunes garçons et de belles demoiselles, si légers et si bien vêtus de soie de toutes les couleurs qu'on les prenait pour des oiseaux du paradis, ont dansé des danses qui étaient les plus jolies du monde.

—Oui, oui, j'ai entendu d'ici les violons. Et sans doute, pour reconnaître une aussi agréable hospitalité, vous avez fait à la petite princesse, votre filleule, des dons fort précieux?

—Cela va de soi, ma soeur! la princesse

sera belle comme le jour; quand elle parlera, ce sera comme un chant de fauvette; quand elle rira, ce sera comme une rose épanouie; enfin, il n'est pas de perfection dont je ne lui aie fait présent; et, lorsqu'elle viendra en âge d'être mariée, elle épousera un prince si beau et si amoureux que jamais on n'en aura vu d'aussi charmant ni d'aussi épris.

—A merveille! dit Urgande en grinçant des dents. Je veux, moi aussi, me montrer généreuse envers votre filleule.

—Oh! ma soeur, ne lui faites pas quelque don fatal! Ne prononcez pas quelque terrible parole, que vous ne pourriez point rétracter! Si vous aviez vu la petite princesse dans son berceau, si mignonne est si frêle, semblable à un oiselet sans plume, si elle vous avait souri avec ses yeux couleur de bleuet et sa bouche couleur d'églantine, vous seriez tout attendrie et n'auriez pas le coeur de lui vouloir du mal.

—Oui, mais je ne l'ai point vue! Elle sera donc belle comme le jour, puisqu'aucune fée ne saurait empêcher ce qu'une autre fée a résolu; elle aura la voix douce comme celle des fauvettes et la lèvre épanouie comme les roses, elle épousera le plus beau et le plus amoureux des princes; seulement...

—Seulement? répéta Urgèle pleine d'inquiétude.

—Seulement, dès qu'elle sera mariée, le soir même de ses noces, elle cessera d'être fille pour devenir garçon!

Vous pensez si la bonne marraine se montra épouvantée de cette prophétie. Elle

pria, elle supplia, mais Urgande ne voulut rien entendre et s'enfonça dans la terre avec un ricanement qui fit peur à tous les oiseaux de la forêt.

Urgèle continua son chemin, la tête basse, en se demandant comment elle garantirait sa filleule d'un aussi fâcheux accident.

II

A seize ans, la princesse Isoline était si belle que, par toute la terre, il n'était bruit que de sa beauté ; ceux qui la voyaient ne pouvaient se défendre de l'adorer, et ceux qui ne la voyaient point ne laissaient pas d'en être épris à cause de ce que publiait la renommée. De sorte que, de tous les pays, des ambassadeurs venaient à la cour de Mataquin demander la main de la princesse pour les plus riches et les plus puissants monarques.

Hélas ! le roi et la reine, avertis de l'avenir promis à leur enfant, ne savaient que répondre ; il eut été imprudent de marier une demoiselle qui, la nuit de ses noces, devait être si étrangement métamorphosée. Ils congédiaient les ambassadeurs avec beaucoup d'égards, sans consentement ni refus, et se désolaient autant qu'il est possible.

Quant à Isoline, à qui l'on avait laissé ignorer son cruel destin, elle se souciait fort peu d'être éprouvée ou non ; son innocence ne s'inquiétait pas de ce-là.

Pourvu qu'on la laissât jouer avec sa poupée et avec son petit chien dans les allées du jardin royal, où les oiseaux lui disaient : "Votré voix est plus douce que la nôtre," où les roses lui disaient : "Nous sommes moins roses que vos lèvres," elle se montrait satisfaite, ne demandait pas autre chose ; elle était comme une petite fleur qui ne sait pas qu'elle doit être cueillie.

Mais un jour qu'elle était occupée à

nouer une tige de liseron au cou de son bichon qui jappait d'aise, elle entendit un grand bruit sur la route voisine ; elle leva les yeux, elle vit un cortège magnifique en marche vers le palais et, à la tête du cortège, sur un cheval blanc secouant sa crinière, il y avait un jeune seigneur qui avait si bonne façon, avec une beauté si éblouissante, qu'elle en eut la vue éblouie et le cœur tout troublé.

— Ah ! qu'il est aimable ! pensa-t-elle.

Et, songeant pour la première fois à de telles choses, elle s'avoua que, s'il avait l'intention de la demander en mariage, elle n'en éprouverait aucun déplaisir.

Le jeune seigneur, cependant, par-dessus la haie fleurie, avait aperçu Isoline ; il s'arrêta, charmé aussi.

— Veuillez les bonnes fées, s'écria-t-il, que vous soyez la fille du roi Mataquin ! car je viens pour l'épouser, et il n'y a rien sur la terre d'aussi charmant que vous.

— Je suis la princesse Isoline, dit-elle.

Ils ne parlèrent plus, se regardant toujours ; à partir de ce moment, ils s'aimèrent d'une tendresse si ardente qu'il n'y pas de mots pour l'exprimer.

III

On juge de l'embarras où se trouvèrent le roi et la reine ! Ce n'était pas à des ambassadeurs, cette fois, qu'il fallait répondre, mais à leur fille elle-même, suppliant, pleurant, jurant qu'elle ferait une malade si on ne la mariait pas avec son amoureux, et qu'elle en mourrait à coup sûr.

D'autre part, le prince Diamant n'était pas de ceux qu'il est facile d'évincer ; il était fils de l'empereur de Goleonde, il pouvait mettre en campagne contre ses ennemis quatre ou cinq armées dont une seule eût suffi à ravager plusieurs royaumes ; il y avait donc tout à craindre de sa colère, et il ne manquerait pas de s'ir-

riter grandement si la princesse lui était refusée.

L'instruire du sort affreux réservé à Isoline, ce n'était pas sortir de gêne ; il n'aurait pas ajouté foi à un récit si peu vraisemblable, aurait cru qu'on voulait se moquer de lui.

Si bien qu'attendris par leur fille, et s'effrayant du prince, le roi et la reine en vinrent à se demander s'ils ne feraient pas aussi bien de laisser aller les choses comme si aucun désastre n'en devait résulter ; il se pouvait, d'ailleurs, que la fée Urgande, après tant d'années, eût renoncé à sa vengeance.

Enfin, non sans beaucoup d'hésitation, d'excuses, de retards, ils consentirent à l'hymen des deux amants, et jamais on n'avait vu, même dans une noce royale, de mariée plus belle, ni de plus heureux marié.

IV

A vrai dire, le roi et la reine étaient loin de se tenir tranquilles ; après la fête, quand ils se furent retirés dans leur appartement, il leur fut impossible de dormir. A tout instant ils craignaient d'entendre des cris, des enfoncements de portes, des enfoncements en fait en fait des portes, de voir apparaître le prince fou de

désespoir et d'épouvante. Mais rien ne troubla le calme nocturne ; ils se rassurèrent peu à peu.

Sans doute ils avaient eu raison de penser que la mauvaise fée avait rétracté sa prophétie ; le lendemain des noces, ils entrèrent sans trop d'inquiétude dans la salle du trône, où les nouveaux époux ne tardèrent pas, selon la coutume, à venir s'agenouiller sous la bénédiction royale et paternelle.

La porte s'ouvrit.

—Ma fille ! s'écria le roi plein d'horreur.

—Isoline gémit la mère.

—Non plus votre fille, mais votre fils, mon père ! non plus Isoline, mais Isolin, ma mère.

Et, en parlant ainsi, le nouveau prince, charmant, fier, l'épée au côté, retroussait sa moustache avec un air de défi.

—Tout est perdu ! disait le roi.

—Hélas ! disait la reine.

Mais Isolin, se tournant vers la porte, et la voix adoucie :

—Allons, venez, dit-il, ma chère Diamantine ! Pourquoi tremblez-vous ainsi ? Je vous en voudrais de votre rougeur, si elle ne vous faisait pas belle.

Car, en même temps que la princesse était devenue garçon, le prince était devenu fille ; c'est ainsi que, grâce à la bonne Urgande fut déçue la vengeance de la méchante fée.





Les Animaux Bizarres

LE CAMELEON

On croit communément que le Caméléon change souvent de forme, qu'il n'a point de couleur en propre et prend celle de tous les objets dont il approche. Cette singulière idée nous vient des Anciens, qui avaient fait du Caméléon un animal vraiment fantastique. Par une de ces comparaisons familières à la littérature, cet être familier a dès lors servi de type pour désigner la mobilité morale, pour peindre des hommes vils et rampants qui, sans caractère et sans individualité, savent se plier à toutes les formes et embrasser toutes les opinions.

Si l'on écarte les attributs imaginaires accordés au Caméléon par la fantaisie des Anciens et si on le peint tel qu'il est, on y voit encore un des animaux les plus dignes d'intéresser les naturalistes tant par la singulière conformation des diverses parties de son corps que par des habitudes remarquables, et même par quelques propriétés particulières qui ont pu accréditer sur son compte les erreurs et les préjugés du vulgaire.

Répandus dans presque toutes les régions chaudes ou tempérées de l'Ancien Monde, où ils sont représentés par plus de quatre-vingts variétés, les Caméléons sont des Sauriens de petite taille dont le corps enveloppé d'une peau granuleuse, est porté sur des pattes grêles et élevées; une tête

anguleuse, soutenue par un cou gros et court, une queue longue, arrondie et prenante, complète les caractères communs à



Caméléons entretenus comme animaux domestiques dans le sud de l'Espagne.

toute l'espèce. Les diverses variétés ne se distinguent du reste que par des différen-

ces de robe de dimensions quelques signes extérieurs, cornes ou protubérance, mais toutes sont douées des mêmes bizarres facultés d'organisation que présente le Caméléon commun, véritable type de l'espèce.

De ces facultés spéciales, celle qui a valu à ce petit Saurien sa plus grande notoriété, est le pouvoir qu'il possède de faire varier à son gré la coloration de sa peau. Si laid, si disgracié sous bien des rapports, cet étrange reptile passe, à volonté pour ainsi dire, par toutes les plus jolies teintes de l'arc-en-ciel. C'est ainsi que, grise sur un sol dénudé, sa robe prendra la nuance verte dans les herbes ou les feuillages. On dirait que les objets se reflètent en lui, tant la concordance des couleurs est parfaite. Cette fantasmagorie de couleurs a le double avantage de préserver l'animal, très inoffensif, en le dérochant à la vue de ses ennemis, et de le cacher aussi à la vue des insectes dont il se nourrit."

Du reste, il faut signaler une autre particularité bizarre. La peau, chez le Caméléon, est, sur de nombreux points, séparée des muscles par des poches où peut pénétrer l'air ; l'animal a ainsi la faculté de se gonfler, sous l'influence de la colère ou de la peur au point de doubler son volume.

Mais un des caractères les plus frappants, quand on examine ce reptile, est dans la dimension et la saillie des yeux. "Le globe en est recouvert par une seule paupière que l'animal peut dilater ou resserrer à volonté, mais qui ne laisse qu'un petit trou percé au centre, au travers duquel on aperçoit une prunelle vive et brillante. Le Caméléon a donc l'oeil véritablement enveloppé comme si cet organe était chez lui tellement délicat qu'une lumière trop éclatante pourrait le blesser. Mais, ce

n'est pas tout. Ses yeux jouissent d'une mobilité singulière. Par des dispositions musculaires spéciales, ils peuvent être dirigés, ensemble ou séparément, vers des points différents. Quelquefois l'animal tourne ses yeux de telle manière que l'un regarde en arrière et l'autre en avant. Avec un oeil, il peut voir les objets placés au-dessus de lui, tandis qu'avec l'autre il aperçoit ceux qui sont situés au-dessous."

Et cependant, quelque bizarrement compliquée que nous apparaisse la conformation des yeux chez le Caméléon, que dire de celle de sa langue, un des plus extraordinaires instruments dont la Nature ait doté une de ses créatures, et auquel ne peuvent se comparer les curieuses langues extensibles des Fourmiliers : alors que chez ceux-ci cet organe n'est qu'un piège gluant, la langue du petit Saurien est une véritable arme de jet à la fois javélet et lasso.

À l'état de repos, elle est ramenée dans la bouche ; projetée, elle peut être lancée à une distance de 8 à 10 pouces, c'est-à-dire au moins égale à la longueur du corps de l'animal.

Immobile toute la journée à la même place, le Caméléon attend avec patience la nourriture que le hasard viendra mettre à sa portée. La capture d'une proie n'impose pas elle-même un terme au repos tranquille du reptile. Avec la rapidité de l'éclair, la langue se déroule au delà de la bouche et saisit au loin l'insecte sur lequel elle est projetée. Cette puissante projection n'est pas en état d'ébranler le corps de l'animal ou de le faire tomber, quelque frêle que soit la branche qui lui sert de support.

Les organes de maintien sont en effet constitués d'une façon remarquable chez le Caméléon. Ses pattes semblent spéciale-

ment faites pour lui permettre de se cramponner aux branches ; elles offrent, en effet, cinq doigts, très longs, presque égaux et garnis d'ongles forts et crochus, mais ces doigts sont réunis par la peau en deux groupes, l'un de trois, l'autre de deux. Grâce à cette disposition, le petit reptile peut saisir les rameaux en tenant un paquet de doigts devant et l'autre derrière, de la même manière que les Pies et les Perroquets saisissent deux branches en mettant deux doigts devant et deux

de de leur queue. Dans sa marche, l'animal a une sorte de gravité qui contraste avec la petitesse de sa taille et l'agilité qu'on pourrait lui supposer ; même lorsqu'il est perché sur un arbre, ses mouvements sont d'une paresse que l'on dirait affectée. Il est vrai que la disposition de ses yeux et les mouvements rapides de sa langue lui rendent toute agilité superflue pour la recherche de sa nourriture ; il aperçoit de loin et dans toutes les directions sa proie et ses ennemis.



Caméléon cornu de l'Afrique du Sud.

derrière. En outre, sa queue longue et prenante qu'il peut enrouler solidement autour des branches, lui donne un équilibre si complet que les chocs les plus violents ne peuvent réussir à le faire tomber.

Toutefois, le Caméléon éprouve une assez grande difficulté à se mouvoir sur une surface plane. En ce cas, ces petits Sauriens posent leurs pattes sur le sol, l'une après l'autre avec la plus grande circonspection, et ils explorent également le terrain à l'ai-

Est-il besoin de dire que ce petit reptile, ne se nourrissant que de mouches et de tout menus insectes, dépourvu de crochets, de venin ou d'aucun moyen de défense, est le plus inoffensif de tous les êtres ?

Dans certains pays du Sud de l'Europe où il est fort commun, en Espagne principalement, son habileté à attraper les mouches lui a valu d'être considéré comme un animal domestique et on lui réserve une

place dans les demeures.

En somme, le meilleur moyen de défense que la Nature ait fourni au Caméléon est cette faculté si spéciale dont elle l'a doté de pouvoir revêtir la couleur des objets qui l'entourent, feuilles, branches, pierres ou sable, et d'échapper ainsi aux regards aigus des oiseaux de proie

Quelques espèces de Caméléons habi-

tant l'Afrique du Sud ou les régions tropicales de l'Asie, ont le front orné de petites cornes dures, au nombre de deux, parfois trois, qui leur donnent l'aspect terrible de minuscules Rhinocéros, mais ce ne sont que d'inoffensifs simulacres de défenses, tout au plus épouvantails pour les petits oiseaux.

Les Anges du Village

Les vitraux de la vieille église
Représentent les anges bleus
Qui, le soir, sous un coup de brise,
Prendent vie et causent entre eux.
Puis ils s'en vont par la campagne
Et rôdent jusqu'au point du jour
Dans le vallon et la montagne
Par le verger, par le labour.

L'ange qui bénit la charrue
Dans les grands bois, autour des bourgs,
Veille au blé dont la graine accrue
Foisonne au bout des épis lourds.
D'autres, dans les forêts mouillées,
Réchauffent les oiseaux souffrants
Et, dans les plaines dépourvues,
Consolent les pâtres errants.

Les uns, forts et de grande taille,
Sur la vigne ont les yeux ouverts;
Ils sont frais comme une futaille
Et gais comme des pampres verts.
Avec des mains toutes petites
D'autres jolis anges fluets
Vont denteler les marguerites
Et ciseler les frais bluets.

Mais celui-là dont le langage
Fait le mieux trembler les coeurs,
C'est celui que chaque ménage
Voit à l'aube de son bonheur.
Il dit au fiancé qui tremble,
A l'amoureuse: "Fleur d'avril,
Je vous conduis, vivez ensemble:
Aimez-vous bien! Ainsi soit-il!"

Paul MARROT.



LA PIPE

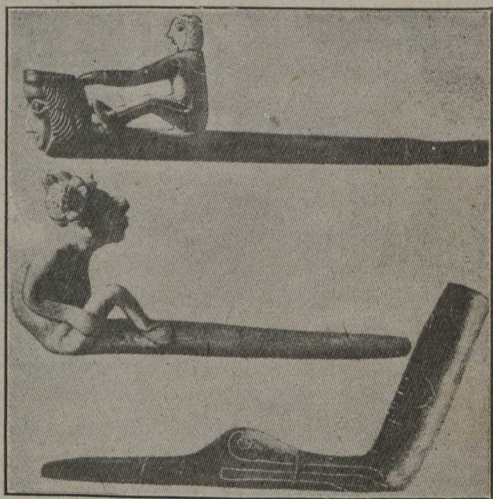
Bien que l'habitude de la cigarette et du cigare se soit étrangement développée depuis quelques années, et que la cigarette en particulier conquière des adhérents de plus en plus nombreux, il s'en faut que la pipe soit délaissée, et sa fabrication donne lieu à une industrie des plus importantes. Les fumeurs de pipe affirment du reste imperturbablement que rien ne vaut une bonne pipe : et comme ils sont aussi difficiles sur les qualités intimes de leur instrument favori que sur sa forme et son apparence, et que naturellement les goûts diffèrent beaucoup suivant les gens et suivant les pays, on a recours à des procédés multiples pour fabriquer des pipes faites des matières les plus diverses, et affectant les apparences les plus variées.

Ce qu'il y a de bizarre, quand on veut faire l'histoire de la pipe, c'est de la retrouver dans tous les pays, et aussi à une époque où pourtant le tabac n'avait point été rapporté d'Amérique, et où par conséquent on se figurerait volontiers que fumer était une distraction inconnue. Le fait est qu'on a retrouvé dans des fouilles des pipes romaines en fer, et qu'à cette époque on fumait des herbes aromatiques.

La pipe de fer romaine ne ressemblait guère à la pipe en écume de mer des amateurs d'aujourd'hui ; aussi bien, quelle différence n'y a-t-il pas entre les innombrables types de pipes qu'on trouve dans les diverses parties du monde ! Et il faut ajouter que ce n'est pas toujours du tabac qu'on y fume, principalement hors d'Eu-

rope et d'Amérique, mais de l'opium, du chanvre, des feuilles de thé, etc.

Les deux parties essentielles de cet instrument bizarre, sont le fourneau et le tuyau, le premier recevant les feuilles à brûler, et méritant par conséquent fort exactement son nom, tandis que le second maintient le foyer et le feu à une certaine



Divers Modèles de Pipes Indiennes

distance de la figure du fumeur, tout en lui permettant de tirer et de faire passer l'air extérieur à travers la masse que contient le fourneau, d'agir indirectement comme un soufflet, et aussi d'amener à sa bouche et souvent à son nez les fumées odorantes auxquelles il trouve sa jouissance.

Avec bien des matières on peut consti-

tuer ces deux éléments indispensables, de même qu'on a la faculté de leur donner une apparence et des proportions variant à l'infini ; mais il faut dire que l'on a songé tout d'abord et naturellement au bois, qui a le mérite de se trouver à la portée de tout le monde, de ne pas coûter cher, par conséquent, et aussi de se laisser travailler bien facilement. Les petites branches pouvant aisément servir de matière première pour les tuyaux, puisque beaucoup d'entre elles sont percées d'un canal médullaire dont il suffit de chasser la moelle avec une petite tige pour en faire un tuyau magnifique. On a recours aussi, au moins chez les peuples primitifs, aux os droits. Mais le roseau, le bambou, quand ses noeuds successifs sont percés, fournissent également d'excellents tuyaux ; et ils peuvent être d'une longueur considérable pour les pipes à long tuyau où le fumeur tient à ce que la fumée n'arrive à sa bouche que refroidie.

On fait encore des tuyaux de corne brute ou travaillée, suivant qu'il s'agit de la pipe d'un Européen ou de la pipe d'un pauvre Bushman de l'Afrique du Sud.

D'autre part comme on s'est aperçu que les foyers de bois ont une tendance assez naturelle à brûler on s'est ingénié à fabriquer des foyers en une terre argileuse blanche qu'on nomme pour cela terre de pipe. Au lieu de cette argile blanche on utilise aussi de l'argile rouge comme sur les rives de la Méditerranée, ou de l'argile noire, comme en Afrique, ou encore de la porcelaine qui sert à fabriquer certaines pipes allemandes à long tuyau.

Notons que souvent, dans les pipes en argile, le tuyau est fait de même matière que le fourneau, et fait intimement corps avec lui. C'est le cas pour la pipe la plus vulgaire qui se vend un sou. Alors le trou donnant passage à l'air et à la fumée est

percé dans la masse argileuse même qui forme le tuyau. C'est là une opération qui demande un certain soin, mais qui n'est vraiment pas difficile quand le tuyau n'a que quatre ou cinq pouces de longueur. Mais il en est autrement pour la pipe hollandaise de Gouda, qui se fabrique dans cette ville, quoique de moins en moins, et dont le tuyau d'argile, mince et long de trois pieds, ne peut être percé que par des ouriers particulièrement experts.

N'oublions pas, dans notre énumération rapide, la pipe en écume de mer, taillée tout d'une pièce, tuyau et foyer, dans un bloc de cette substance, qui n'est nullement recueillie en mer, ainsi que son nom pourrait le laisser supposer, mais est une sorte de terre dure et blanchâtre, plus exactement, pour indiquer sa véritable composition, un silicate hydraté de magnésie, qui a la propriété de durcir considérablement à l'air au bout d'un certain temps.

Ce sont les anciennes traditions que traduit ce mot d'écume de mer, car jadis on croyait que c'était bel et bien de l'écume de mer pétrifiée ; et vraiment la blancheur de cette matière, sa légèreté, qui la fait flotter quand elle est sèche, suffisent à excuser cette croyance. Il faut dire aussi que parfois on trouve de ce silicate de magnésie flottant bel et bien sur les flots de la mer Noire par exemple, mais cela tout simplement parce qu'il en existe des gisements au bord de la mer et que des parties en sont arrachées par les vagues, et emportées plus ou moins loin. Les principaux gisements de cette matière se rencontrent précisément dans le voisinage de la mer Noire par exemple. Bien qu'on en trouve également en Grèce, en Espagne, en Moravie, au Maroc et même un peu dans la Caroline du Sud, c'est l'Asie Mineure qui fournit à la plus gran-

de partie de la consommation du monde ; et c'est spécialement dans les environs d'Eskichéir, en face de Constantinople, de l'autre côté de la mer de Marmara, et d'ailleurs à une bonne distance de cette ville (sur le prolongement de la ligne de Moudania à Brousse), que se rencontrent les grandes exploitations d'écume de mer.

Cette substance s'extrait de façon très simple, au moyen de puits creusés dans la terre : la plaine autour d'Eskichéir est percée d'au moins 2000 puits de ce genre ; quelques-uns remontent certainement à un millier d'années, et il faut dire que la plupart d'entre eux sont épuisés, c'est-à-



Le Narghileh ou Pipe à eau!

dire qu'on ne trouve plus d'écume en les descendant plus bas. On aurait, il est vrai, la ressource de percer des galeries horizontales, pour réunir les puits et s'attaquer à une bonne partie du sol qui n'a pas été exploité ; mais on s'en tient à ces méthodes des plus primitives : on est en pays oriental, et, qui plus est, en pays turc ! L'écume se présente en morceaux plus ou moins volumineux et grossièrement arrondis, en nodules, comme disent les techniciens, royés de façon tout à fait

irrégulière dans la masse des alluvions qui occupe la plaine. Ce sont les indigènes de la région qui travaillent à cette extraction de la précieuse magnésie.

Nos lecteurs ont peut-être vu des blocs d'écume bien blancs et bien polis, aux devantures des marchands de pipes, ou sur les établis des ouvriers, qui travaillent généralement sous les yeux du public ; mais ils se tromperaient s'ils s'imaginaient que l'écume sort des puits dans cet état. Elle est fort sale, tachée de terre, et, de plus, présente mille petites bosses, des irrégularités de toute sorte : au moment où l'on vient de l'extraire, on la gratte grossièrement tandis qu'elle est très tendre, puis on la met sécher, pour qu'elle ne risque pas de se briser en morceaux durant le long transport qu'elle subira pour arriver sur les marchés européens ou autres. Avant de l'emballer définitivement, on la gratte et la nettoie de nouveau, puis on la polit et passe de la cire à sa surface, afin de lui donner du brillant. On assortit alors les morceaux par grosseur, et on les met en caisse. Notons en passant que ce sont surtout des négociants allemands qui achètent l'écume aux indigènes et l'expédient sur les marchés et à leur clientèle de fabricants de pipes.

Quand cette matière première arrive à ceux-ci, ils commencent par débiter les morceaux à la scie, de la grosseur nécessaire pour les divers objets qu'ils entendent fabriquer, et naturellement en faisant aussi peu de déchets que possible ; la poudre du sciage est revendue et sert à enlever les taches sur les étoffes, tout comme le talc ou la magnésie ordinaire. Puis on met les morceaux ainsi débités dans de l'eau, pour que l'écume reprenne son état primitif, redevienne molle comme au sortir de terre. On peut alors la tailler au couteau (au moyen de couteaux spéciaux,

s'entend), la travailler au tour, la sculpter suivant des modèles classiques, ou d'après la fantaisie de l'ouvrier, qui est souvent un artiste dans son genre. C'est d'abord l'ébauche, la forme générale de la pipe que l'on fait ; puis quand la matière a pu sécher un peu, on perce le trou du tuyau, on creuse le fourneau, et enfin on sculpte les détails de l'ornementation, les figures ou les ornements que porte souvent la pipe. Le plus ordinairement, d'ailleurs, on la munit d'un bout en ambre qui est destiné à être tenu dans la bouche, et qui, travaillé à part, est monté au moyen d'un pas de vis sur le tuyau de la pipe. Il faut encore, avant qu'elle soit livrée à la vente, que la pipe subisse un polissage des plus soignés, d'abord au blanc d'Espagne, et qu'on la cire avec soin.

Ajoutons que la bonne écume se reconnaît à ce qu'elle n'est pas trop légère, et aussi à ce qu'elle offre une coloration blanc crème, et non point d'un blanc cru.

Quant aux formes et aux dimensions des pipes fabriquées dans ces diverses matières premières, elles sont innombrables. Tantôt le fourneau est minuscule, on y peut à peine entrer le bout du petit doigt. Ce n'est pas seulement le cas pour les pipes à opium, l'horrible drogue dont il faut bien peu pour abrutir le fumeur ; il en est de même, avec une forme un peu différente, des pipes des paysans du centre de la Bretagne ou de la Vendée. (Dans ces dernières, le tuyau, qui est fabriqué assez long et en terre est cassé et raccourci considérablement par le fumeur, suivant son goût personnel). C'est aussi dans des pipes à fourneau minuscule, gros comme la moitié d'un dé à coudre, que l'on fume le Tout au contraire, aux environs de Copenhague, il y a encore des paysans qui se servent de pipes dont le fourneau a plus

de 20 centimètres de hauteur et un diamètre correspondant. Il y a enfin les pipes à plusieurs fourneaux et ce qu'on appelle les pipes à eau, ou narghileh ; c'est un meuble assez encombrant, supporté par des pieds que l'on pose à terre, dans lequel la fumée, avant d'arriver à la bouche du fumeur, traverse un récipient plein d'eau où elle se refroidit complètement.

Mais il faut se rendre compte un peu de la façon dont se fabriquent les pipes de l'usage le plus ordinaire. Nous venons de donner un aperçu de la manière dont est confectionnée l'aristocratique "écume de mer." Pour les pipes en bois, les ciseaux et les gauges ont vite fait de donner à la matière première, choisie d'reste pour répondre à cet usage très particulier, le tour qu'on lui désire. Un des bois les plus employés pour cette fabrication, c'est la racine de bruyère, non point de la bruyère rose, si commune dans nos forêts, mais d'une espèce beaucoup plus grande qui abonde particulièrement dans certaines régions de l'Italie. Les racines de cette bruyère ont souvent deux pieds de circonférence, et on les découpe en morceaux où il ne doit pas se montrer le moindre défaut, qui serait susceptible de faire fendre plus tard le bois. Ces morceaux sont mis à bouillir, puis on les taille grossièrement suivant la forme que présentera la pipe, et on les expédie sur les villes, comme Saint-Claude en France, où s'effectue la fabrication proprement dite. On emploie beaucoup aussi pour les pipes le bois de merisier, dont on fait dans ce but des cultures spéciales.

Les pipes de terre sont par excellence les pipes bon marché, mais c'est pour cela même qu'elles sont les plus employées et qu'elles sont produites dans un nombre considérable d'usines. Quoi qu'on en puisse penser en face de la pipe blanchâtre

que l'on voit à la bouche de l'ouvrier, l'argile qui en constitue la matière première, avant tout traitement, est gris foncé, un peu de la coloration du ciment : dès qu'elle arrive à la fabrique, on la divise en fragments de faible volume et on la met tremper dans de l'eau durant une douzaine d'heures. On la fait ensuite passer dans une sorte de moulin qui la brasse et la rend homogène comme la pâte avec laquelle on fait le pain. On coupe alors cette masse pâteuse en morceaux de grosseur convenable, qui sont donnés aux ouvriers modelleurs. Chaque ouvrier prend à la fois deux de ces morceaux de terre et, les roulant entre sa main et une table qui est devant lui, les transforme en deux espèces de carottes qui ne ressemblent guère à ce que seront ultérieurement les pipes : cette préparation préliminaire se fait avec une rapidité extraordinaire, puisque chaque homme roule, par semaine, 65 grosses de douze douzaines de ces pipes informes. On laisse ensuite sécher ces espèces de cônes de terre pendant douze heures ; la terre prend une bonne consistance, et on peut se livrer alors au moulage proprement dit. Un modelleur saisit ce que nous avons appelé une carotte, en relève le gros bout à angle droit, ce qui évoque immédiatement l'idée de la pipe, et passe un fil métallique dans l'axe de la carotte, jusqu'au bas de la portion relevée qui formera le fourneau. On enfonce alors la future pipe dans un moule en fer, fait d'au moins deux parties qui se rapprochent à se toucher ; et en même temps on enfonce un petit bloc de forme convenable dans le haut de ce qui sera le fourneau, le moule laissant un passage pour cette sorte de bloc, qui chasse et comprime la matière argileuse, et détermine effectivement la formation du fourneau. Avec un couteau

on enlève toute la pâte qui s'est échappée entre les joints du moule, et l'on met au four durant 12 heures, à une température de 85 degrés environ. Quand on sort la pipe du four, on la débarrasse de toutes les petites aspérités qui ont pu rester le long des lignes de jonction des diverses parties du moule : à ce moment, la terre n'est pas encore tout à fait dure. On passe un fil métallique plusieurs fois dans le trou du tuyau, pour le rendre bien lisse, et il ne reste plus qu'à cuire définitivement la terre de la pipe, en la laissant plusieurs heures, avec une multitude de ses pareilles, dans un four spécial dont la température est élevée peu à peu et qui porte au rouge la terre, pour livrer finalement des pipes absolument blanches et cuites.

Bien entendu, la plus grande fantaisie règne dans le modelé et le dessin des pipes de terre, d'autant que leur fabrication ne coûte pas cher une fois que le moule est établi : généralement les fabricants sont à l'affût des nouveautés, et il n'est guère un homme célèbre qui n'ait eu la gloire de voir sa figure modelée en tête de pipe, comme on dit. Malheureusement, c'est là une forme de gloire qui s'en va disparaissant, car le plus souvent aujourd'hui les fumeurs préfèrent la pipe de bois ou la pipe d'écume, qui est un luxe que beaucoup de gens n'hésitent plus à se payer.

N'hésitent plus... disons-nous. Il conviendrait plutôt de dire que le modeste fumeur aujourd'hui qui ne possède pas sa pipe d'écume pour fumer tranquillement, les pieds au feu, le dos à la lumière en lisant le dernier magazine, croirait manquer d'un confort, d'une nécessité même. On en est même venu à faire des collections complètes de toutes les espèces de pipes qu'un homme croit bonnes à son usa-

ge personnel, et qu'il change de temps en temps, pour les laisser "reposer," pour donner à la nicotine le temps un peu de s'évaporer.

La richesse du spécimen ne correspond pas non plus toujours à la fortune du fumeur. Une de nos vignettes donne la reproduction d'une pipe en écume qui a coûté \$2000. Il a fallu deux ans de travail à l'artiste pour sculpter, ciseler ce chef-d'œuvre, où apparaissent les événements saillants de l'histoire d'Autriche. Et cette pipe n'est nullement la propriété d'un millionnaire, mais d'un amateur qui désire fumer avec tout ce qui a fourneau à brûler le tabac.

Depuis quelque temps une pipe très riche et très couteuse, vient un peu déplacer la vogue des belles pipes d'écume et de bois. C'est la pipe de calebasse. La calebasse est une espèce de courge. L'espèce rampante ressemble quelque peu au potiron de nos jardins, et quand elle est mûre, devient d'un beau jaune. On fait prendre à cette courge, pendant la période de sa croissance, la forme ou la courbe que l'on veut, en la fixant à terre, en l'assujettissant, en la dirigeant, entre de petits piquets en bois. Cela demande beaucoup de soin, mais ceux qui en ont l'habitude trouvent ce travail facile.

Une fois la calebasse rendue à maturité, on la coupe sur tige, on la vide et on la laisse sécher. C'est alors qu'elle est propre à la confection des pipes. Comme la courge est plus volumineuse à une extrémité qu'à l'autre, on se sert du plus gros bout pour former le fourneau de la pipe. La courbe naturelle de la calebasse vient se terminer gracieusement par la courbe d'un bout soit en ambre, soit en vulcanite, et l'on a la pipe croche.

L'intérieur du fourneau d'une telle pipe serait parfois très grand et brûlerait aussi

fort vite. On tapisse donc la calebasse à l'intérieur d'une couche de plâtre ou d'écume de mer qui en réduit la capacité et lui donne un fini plus artistique.

La pipe de calebasse est très légère, et est susceptible d'une belle coloration où



Pipe en Ecume de Mer évaluée à \$2,000.00

se fondent les teintes de l'acajou et de la grenadille.

Peut-on parler de la pipe sans un peu parler du tabac? Nous ne ferons cependant pas ici une étude sur les différentes espèces de cette solanée, ni sur l'amélioration qu'ont fait subir les divers modes de culture à la "plante à Nicot." Nous ne quitterons toutefois pas le lecteur sans lui donner quelques faits historiques, démon-

trant que dans les siècles passés tout comme dans le nôtre, on a lutté contre l'abus et contre l'usage du tabac — heureusement, se hâte d'ajouter l'auteur, — un fumeur — avec peu de succès.

Le tabac est, on le sait, un poison qui peut devenir très dangereux lorsqu'on fume trop. Ses effets sont des plus pernicieux, et l'on connaît les ravages que cause la nicotine, à laquelle est due, par exemple, le cancer des fumeurs.

Beaucoup de chefs d'Etat prirent des mesures énergiques pour réprimer l'usage du tabac dans leurs royaumes.

Jacques Ier, roi d'Angleterre, alla même jusqu'à menacer de faire pendre tous les fumeurs. Il est vrai qu'il aurait ainsi risqué de décimer ses sujets. Aussi se contenta-t-il de faire exécuter sir Walter Raleigh, qui avait introduit l'usage de la pipe en Angleterre.

Abbas Ier, qui fut le septième shah de Perse, faisait couper les lèvres aux fumeurs et le nez aux amateurs de tabac, qui préféraient le priser.

Amurat IV, sixième sultan de Turquie, punit de la peine de mort tous ceux qui absorbaient du tabac, sous quelque forme que ce fût.

Mahomet IV avait décrété qu'on perce-rait le nez aux priseurs, tandis qu'on introduirait de force une pipe en travers de la figure des fumeurs.

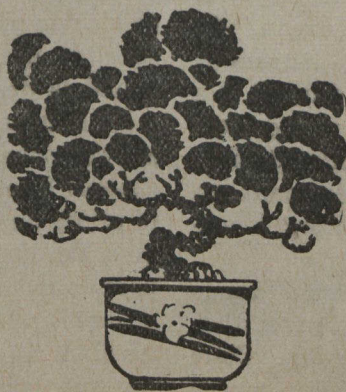
La reine Elisabeth d'Espagne commandait aux bedeaux des églises de son royaume de confisquer les tabatières des fidèles, ce qui donna lieu à la mode des tabatières en écorce de bouleau, dont le couvercle est muni d'un bout de cuir qui sert à l'ouvrir.

Le cardinal de Richelieu imposa fortement le tabac.

Depuis quelques années enfin, aux Etats-Unis et en Angleterre, devant les effets funestes du tabac et surtout de la cigarette parmi les garçonnets, le gouvernement a dû prendre d'énergiques mesures pour empêcher la vente du tabac aux enfants au-dessous d'un certain âge.

La pipe et le tabac n'en resteront pas moins dans tous les temps le grand adjuvant de la concentration des idées, de la réflexion, en même temps que le générateur des rêves les plus reposants, les plus rafraîchissants.

Bourrez vous ?





FAITS ET ANECDOTES

LOUIS-OLIVIER GAMACHE

Récit Canadien

Pendant une tempête qui avait rendu la mer furieuse, un jeune pilote, ne pouvant plus tenir au large dans sa chaloupe, se jeta, de désespoir, dans la baie de Gamache. Il avait entendu les mille et un rapports qui circulaient sur ce redoutable individu; aussi ne fallait-il rien moins que la crainte d'une mort certaine en pleine mer, pour l'engager à se hasarder dans le repaire du tigre. Il aurait bien voulu rester sur sa chaloupe; mais ce dessein lui paraissait plein de dangers. Gamache était sur la grève et l'invitait à descendre; il était moins périlleux de lui témoigner un peu de confiance que de paraître s'en défier. Après avoir mis sa chaloupe en lieu de sûreté, le pilote s'avance en tremblant vers la maison, où il a été devancé par le maître du lieu.—“Soyez le bienvenu,” dit celui-ci, en serrant la main de l'étranger, “je suis bien aise de vous voir. Il y a quelque temps que je n'ai pas reçu de nouvelles du monde: vous allez m'en donner. Entrez; nous jaserons un peu pendant que la bonne femme nous préparera à souper.”

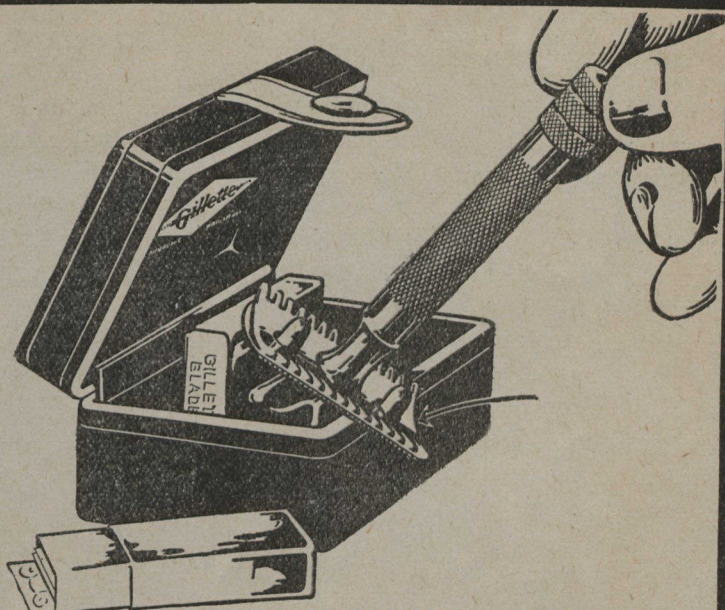
Les premiers regards du jeune homme tombent sur un pan de cloison garni d'armes, depuis le haut jusqu'en bas. Cette vue le glace; il aurait préféré être couché

au fond de sa chaloupe, quand même il eût fallu être ballotté par la mer la plus furieuse; mais il avait donné dans le piège, il n'y avait plus moyen de reculer. Le souper et la veillée se passent assez gaïement; le pilote contait de son mieux ses meilleures histoires. Après avoir remercié son hôte, il veut retourner à sa chaloupe pour y coucher.—“Non, mon ami, tu ne partiras pas; la mer est trop grosse au large, la nuit est froide et humide; puisque tu ne veux pas sortir de la baie, tu n'iras pas coucher dans ta chaloupe. J'ai en haut un bon coin pour toi. Demain tu partiras, si tu es encore en vie.” Impossible à l'étranger de rejeter cette invitation pressante, sans offenser celui qui l'a si bien accueilli; il faut s'exécuter. Un escalier étroit et rapide conduit, par dehors, à la mansarde.—“Tiens, dors aussi fort et aussi longtemps que tu pourras. Le lit est mou; il y a dans ce lit de plume le duvet de bien du gibier; car, vois-tu, j'ai la main sûre; je ne manque jamais mon coup quand je tire un fusil.”

En se retirant, Gamache ferma la porte à l'extérieur; il n'y a plus moyen d'échapper à cette main ferme et sûre. Aussi, la prière du voyageur se fait plus longue qu'à l'ordinaire; il veut se tenir éveillé pour le moment où arrivera le danger. Hélas! il est bien jeune encore pour mourir si tôt. Et sa pauvre mère! qui en prendra soin dans sa vieillesse? Il se jette tout

Cadeaux de Noces

Les Mariages ! la grande actualité du moment. Qui dit "Mariage" dit "Cadeau de noce" et qu'y a-t-il de plus charmant à offrir au futur marié qu'un bel écrin de cuir ou de métal avec le



Rasoir de Sureté Gillette

une petite merveille, un véritable bijou, qui supprime le feu du rasoir et laisse la peau douce, lisse et fraîche, transformant en un plaisir—le plaisir de se raser—ce qui, autrefois, était une ennuyeuse et désagréable corvée.

*C'est le rasoir idéal dont
la réputation est consacrée
dans le monde entier.*

*Vous en trouverez chez votre pharmacien, votre bijoutier,
votre marchand de fer, votre mercier.*

The Gillette Safety Razor Co. of Canada Limited

Bureau et Manufacture : 63, rue St-Alexandre, Montréal.

Manufactures a New-York, Chicago,

Londres, Ang. et Shanghai, Chine

Manufactures a Montreal, Boston,

Leicester, Berlin et Paris.



habillé sur son lit, se promettant bien de ne pas clore l'oeil; mais bientôt il succombe sous la fatigue et les émotions de la journée, et il dort profondément.

Jusque dans son sommeil, la terreur le suit. Il rêve: à travers mille périls, il s'est échappé de la caverne d'un géant; vivement poursuivi, il a devancé son bourreau, il s'est jeté dans sa chaloupe, la voile est hissée; un moment encore, et il est sauvé, quand un coup vigoureux, appliqué contre la cloison, le rappelle à la réalité de sa position. C'est bien Gamache lui-même qui se penche vers lui, et qui tient une lanterne d'une main et un fusil de l'autre. C'est donc vrai, tout ce qu'on a dit de cet homme!—"Ah! te voilà déjà réveillé! Mais comme tu es blême! Je gage qu'on t'a dit que Gamache tuait les gens. Eh bien! lâche, je viens te donner le dernier coup!..." Il lève le fusil, et le suspend à deux clous enfoncés dans la cloison; puis tirant de sa poche un verre et un flacon d'eau-de-vie, il remplit le verre, boit à la santé de l'étranger, et l'invite à rendre le compliment:—"Tiens, prends un bon coup, tu dormiras ensuite; et si Gamache vient t'attaquer cette nuit, tu te défendras. voilà, au-dessus de ta tête, un fusil chargé que je t'ai apporté exprès."—"Eh bien! camarade," dit le maître de la maison à son hôte, en le voyant descendre tout joyeux le lendemain matin, "tu avais peur hier au soir; je m'en suis bien aperçu; j'ai voulu te la donner bonne quand j'ai été te voir. Tu me connais à présent; et si jamais des peureux te disent que Gamache tue les voyageurs, tu leur répondras qu'ils en ont menti!... Tu vois bien que le diable n'est pas aussi noir qu'on le dépeint!"

Abbé J. B. A. Ferland.

LES SAUVAGES EN FRANCE

Les Sauvages canadiens qui, les premiers, foulèrent le sol de la France, furent Taïnoagny et Domagaya. Tout deux appartenaient à la tribu de Honguêdo laquelle était fixée d'une manière plus ou moins sédentaire, dans la baie de Gaspé. C'était lors du premier voyage de Jacques Cartier au Canada, en 1534. Repatriés en 1535, ils retournèrent en France l'année suivante avec le découvreur qui amenait avec eux Donnacona, seigneur ou "agouhanna" de Canada, trois autres Sauvages de Stadaconé, et la petite fille d'Agona, chef de la bourgade d'Achelay échelonnée sur la pointe du Platon de Sainte-Croix. Tous moururent en France, et lorsque Cartier revint à Québec, en 1541, la petite sauvagesse seule survivait. Trois avaient été baptisés à Saint-Malo, le 25 mars 1538.

CE N'EST QUE DE LA SAINT-JEAN

Voici l'origine anecdotique de cette expression très populaire en France. A l'époque de la Saint-Jean, les premières poires mûrissent et sont ordinairement de qualité inférieure. Un jour que Louis XVIII se promenait dans le potager royal de Versailles, le jardinier en chef lui indiquait les différentes espèces de poiriers, avec des formules admiratives.

—Et ça? dit le roi, en désignant de petits poiriers.

—Oh! ça, répondit le jardinier avec dédain, ce n'est que de la Saint-Jean. Ce fut dit sur un ton qui fit rire le roi et sa suite, et l'expression devint proverbiale pour désigner une chose de médiocre valeur.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.

Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.
SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait du XX^{ieme} Siecle

Le lait qui répond à toutes les objections, qui convient à tous les estomacs, qui ne contient ni microbes et dont la conservation est assurée par un procédé exclusivement mécanique, voilà ce que représente le "Lait Laurentia", le favori de la Profession Médicale. C'est le type du lait complet et pur, à l'épreuve des fraudeurs et des microbes. Il se conserve indéfiniment, en bouteilles cachetées hermétiquement, à toutes les températures et sous tous les climats. C'est le lait idéal parfait. Votre épicière vous le procurera. C'est la Cie Canadienne de Produits Agricoles, Limitée, 23 rue St-Pierre, Montréal, qui possède et concède les droits d'exploitation du procédé au Canada.



Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m., tous les jours.

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.45 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—a.8.45 a.m., b.3.00 p.m., a.7.00 p.m., a.8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a.8.31 a.m., a.8.30 p.m.

MONTREAL-OTTAWA—a.8.30 a.m., b.3.55 p.m., a.8.00 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE—LENNOXVILLE.—a.8.00 a.m., b.4.16 p.m., a.8.15 p.m.
aTous les jours. bTous les jours excepté le dimanche.

ABONNEZ - VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom

Adresse

.

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental, dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro. Les plus beaux romans d'auteurs célèbres. Concours avec beaux prix, etc.

5 cts le numero ou \$2.50 d'abonnement annuel.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Editeur-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montréal

LA PHARMACIE CHIC

Aux centre des beaux quartiers

Située dans un des plus beaux endroits de la ville, la Pharmacie Moisan, avec son service ultra-soigné, peut, à juste titre, passer pour un des plus beaux établissements du genre.

Parmi les nombreuses spécialités de la maison, citons les Capsules Anti-Chili, sans rivaux pour la grippe, les frissons et les accès de fièvre. Ces merveilleuses capsules opèrent une guérison radicale et préviennent la maladie.

Les clients reçoivent toujours, à la Pharmacie Moisan, l'accueil le plus cordial et le plus courtois.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messenger de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir; il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle Saint-Laurent et Sherbrooke
Tel. Bell Est 4730.

W. LEGAULT,

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

1061 Ste-Catherine Est, - Montréal

DERBY

5¢



CIGARETTES

**Il s'en vend
des millions
annuellement**